HENRI MASSIS

MAURRAS

ET

notre temps

★

LA PALATINE

PARIS-GENÈVE

6e mille

DU MÊME AUTEUR

(Grand Prix de Littérature de l'Académie française)

L'ESPRIT DE LA NOUVELLE SORBONNE (en collaboration avec A. de Tarde). *(Epuisé.)*
LES JEUNES GENS D'AUJOURD'HUI (en collaboration avec A. de Tarde). *(Epuisé.)*
LE SACRIFICE (1914-1916) (Librairie Plon). *(Epuisé.)*
JUGEMENTS (1re série). Renan, France, Barrès (Librairie Plon). *(Epuisé.)*
JUGEMENTS (2e série). André Gide, Romain Rolland, Georges Duhamel, etc. (Librairie Plon). *(Epuisé.)*
En marge de « Jugements » : RÉFLEXIONS SUR L'ART DU ROMAN (Librairie Plon).
DÉFENSE DE L'OCCIDENT (Libraire Plon). *(Epuisé.)*
AVANT-POSTES (Chronique d'un redressement, 1910-1914). *(Epuisé.)*
EVOCATIONS (1905-1911) (Librairie Plon).
DÉBATS (Librairie Plon).
NOTRE AMI PSICHARI.
LE DRAME DE MARCEL PROUST.
L'HONNEUR DE SERVIR (Librairie Plon). *(Epuisé.)*
CHEFS (Librairie Plon). *(Epuisé).*
LA GUERRE DE TRENTE ANS (Librairie Plon). *(Epuisé.)*
LES IDÉES RESTENT.
DÉCOUVERTE DE LA RUSSIE.
D'ANDRÉ GIDE A MARCEL PROUST.
L'ALLEMAGNE D'HIER ET D'APRÈS-DEMAIN.
PORTRAIT DE M. RENAN.

Pour paraître prochainement.

MAURRAS ET NOTRE TEMPS **.
DÉFENSE DE L'OCCIDENT (1925-195...).

HENRI MASSIS

MAURRAS
ET
notre temps

★

LA PALATINE

PARIS-GENÈVE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

10 EXEMPLAIRES SUR PAPIER MONTVAL DES PAPETERIES CANSON ET MONTGOLFIER, NUMÉROTÉS MONTVAL I à X;

75 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL DES PAPETERIES LAFUMA, A VOIRON, DONT 60 NUMÉROTÉS VÉLIN PUR FIL L I à L 60 ET 15 HORS COMMERCE, MARQUÉS VÉLIN PUR FIL H. C.

IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE :

50 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL DES PAPETERIES LAFUMA, RÉSERVÉS A LA SOCIÉTÉ DE BIBLIOPHILES « LES AMIS DES BEAUX LIVRES » ET NUMÉROTÉS VÉLIN PUR FIL A. B. L. I à A. B. L. 50;

35 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL DES PAPETERIES LAFUMA, RÉSERVÉS AU CERCLE « LES AMITIÉS FRANÇAISES » ET NUMÉROTÉS VÉLIN PUR FIL A. F. I à A. F. 35.

SOMMAIRE

Tome I

TOME II

Cette suite de vues *sur Maurras et notre temps, je voudrais l'ouvrir par une parole qu'il prononça un jour, et dont la signification me semble inépuisable. Ce mot fut pour moi une sorte de clé d'or, et c'est à lui que je reviens sans cesse quand j'essaie de pénétrer le secret de cet homme* « étrangement inconnu ».

*C'était aux humbles commencements de l'*Action française, *quand elle n'était encore que cette petite revue grise, dont Maurras et les siens corrigeaient les épreuves sur les tables du café de Flore. Ils étaient là six ou sept qui menaient d'ardentes discussions en vue d'arriver à un accord — un accord sur les moyens de salut de la France — et qui s'exerçaient à penser et à sentir en commun pour réagir de même. Parmi eux se trouvait un certain Octave Tauxier, dont les puissants débuts avaient frappé Lemaître et Bourget. C'était un jeune homme qui* pensait fortement, *et au témoignage de Maurras lui-même, il fut l'un des premiers de sa génération à pressentir et à prévoir que l'ascendant intellectuel, le prestige d'attraction, la nouveauté allaient passer de gauche à droite. Un mal implacable l'enleva prématurément à ses amis.*

Quand on vint dire à Maurras : « Tauxier est mort », *il eut ce mot étonnant que, bien des années plus tard, me rapporta Bainville :* « On ne meurt pas! » *jeta Maurras d'une voix sourde, en serrant les poings, un voile de douleur et de rage dans les yeux. Non,* on ne meurt pas

quand on a une œuvre à faire, quand on a devant soi des biens à sauver, des maux à exterminer, un combat où se dévouer, et du travail pour plus d'un demi-siècle! Et lui-même, Maurras, ses proches ne croyaient-ils pas qu'il avait la poitrine attaquée, lorsque aux environs de sa quarantième année il entreprit de fonder son journal — ce qui ne l'empêcha point de guérir, passant ses nuits à respirer des vapeurs de plomb en d'étouffantes imprimeries. « On ne meurt pas! » *Oui, il y avait de la colère dans les larmes qu'à la mort de Tauxier Maurras refoula.* « *Quoi! un esprit de cette force, de cette portée, nous manquer à nous qui partons pour être l'une de ces minorités agissantes, pleines des énergies du cœur et de la raison, par lesquelles, lui, Tauxier, disait justement que l'avenir se fait!* » — *voilà ce qu'il y avait au fond de la protestation de Maurras et de son dépit...*

« On m'a dit, *avait ajouté Bainville (je nous revois encore dans notre bureau de la rue du Dragon, à quelques pas de la vieille maison que Maurras, à vingt ans, était venu habiter avec sa mère, et où la lumière voilée du ciel de Paris le faisait tristement soupirer sur les étangs ensoleillés de son Martigues natal)*, on m'a dit que Maurras n'avait pas voulu assister aux obsèques de Tauxier! » *Etait-ce pour refuser l'injustice du sort, ne pas s'en sentir humilié, diminué, ne pas laisser la mort entrer, avec ses larmes et son deuil, dans la naissante* Action française?...

Naturellement Maurras s'indigne contre l'exactitude du fait, la dureté de cœur qu'il suppose. Mais si la réaction qu'on lui prête lui semble vraiment un peu forte, il ne nie pas que l'histoire ait un sens, un sens dont la justesse pourtant ne l'authentifie pas. Le jour où je crus pouvoir en faire état devant lui, Maurras cria à la calomnie, mais il ajouta : « En échange, voici une anecdote qui a sur la vôtre le mérite d'être vraie! Je pouvais avoir six ou sept ans; j'étais agité, parfois bouleversé, par une petite *Histoire de France*, demandes

et réponses, tout ce qu'on peut imaginer de sec et de froid, mais où passaient les grands règnes et les grands hommes. Ce qui me les gâtait, c'est qu'ils mouraient tous! Charlemagne fut cependant assez mon homme jusqu'au jour où je m'aperçus que la phrase : *Il s'éteignit à Aix-la-Chapelle* voulait dire qu'il avait aussi subi le sort commun. Je dus me rabattre sur un obscur Carolingien, dont on avait oublié de donner la date de décès. Il fut longtemps pour moi le véritable victorieux de l'Histoire! »

Au moraliste excité qui s'hypnotise sur une « *pauvre pincée de cendres* » *et lui oppose :* Oh! quelle action peut durer? Et quel acte subsister? Rien, personne! » *Maurras a coutume de répondre que* « *la commune chute à l'abîme ne peut être que partielle* » : « Si quelque chose est gardé, *dit-il*, quelqu'un, tel ou tel, y peut survivre... » *Et ce que Maurras retient de l'apparente victoire de la mort, c'est l'inégalité chez les Mânes.* « A côté des grandeurs divines, n'en est-il pas d'humaines en qui l'Éternel et l'Universel continuent de se réfléchir? »

Dans cette instinctive horreur du non-être, *dans cette sorte de stupeur que lui causent* « *les lieux inférieurs de l'invraisemblable sommeil* », Maurras va plus loin encore. *A des jeunes gens écœurés de voir la démocratie leur enlever, jour à jour, les biens les plus certains de leur héritage français et qui s'écriaient avec amertume :* « Et puis rien n'a d'importance, il faut mourir... » *Maurras, au lieu de s'irriter, réfléchit et, pensif, leur répondit :* « Qui sait? — Comment qui sait? Tout le monde n'est-il pas mort jusqu'ici? — Jusqu'ici peut-être, *fit Maurras*. Mais qu'est-ce que ça prouve? Dieu, lui, peut changer d'avis! »

Ce refus de mourir, nous le sentons passer à travers toute l'œuvre de Maurras. Il compose le thème où s'alimente l'aventureuse songerie du poète qui renouvelle le mythe de Prométhée; il se roidit sous la pitié qui s'afflige devant tant de jeunes victimes offertes à des

causes sacrées. Mais, plus encore, il inspire et motive une doctrine politique, sociale, esthétique, perpétuellement dressée contre tout ce qui tend à amoindrir, à dissocier, à corrompre l'ordre des choses et des êtres, bref, à introduire des germes mortels dans les esprits, dans les institutions, dans l'homme comme dans la cité. Même contre la mort, Maurras ne cesse pas d'espérer.

I

à Pierre Varillon

Retour aux sources.

— La philosophie m'a toujours passionné, disait, un soir, Charles Maurras aux étudiants d'Action française. J'avais pris contact avec la philosophie, tout enfant, dès le catéchisme. Mais j'en eus claire conscience, en troisième, par les cours d'instruction religieuse que nous faisait le futur évêque de Moulins, Mgr Penon, mon premier et dernier maître. Oui, j'étais très préoccupé des questions métaphysiques, religieuses, morales, et je leur donnais certainement bien plus de temps qu'aujourd'hui où je suis entièrement absorbé par l'action...

Puis, évoquant les souvenirs de sa propre jeunesse, de ce Collège d'Aix où il fit ses études, de la classe de philosophie où il écrivait déjà, Maurras raconta ses débuts d'écrivain :

— Quand j'arrivai à Paris, quelques dix jours après mon bachot, je n'abandonnai point la philosophie, au contraire... Durant les quatre années qui suivirent, de 1885 à 1889, c'est à la seule philosophie que je m'appliquai. J'écrivais, car il le fallait, et même j'imprimais. Trop tôt, beaucoup trop tôt! Mon premier article parut en février 1886 (j'avais dix-sept ans) à la *Revue de philosophie chrétienne.* C'était le compte rendu critique d'un médiocre manuel de classe.

Mais, deux mois plus tard, en avril, je publiai un travail assez approfondi sur les *Leçons de philosophie* d'Elie Rabier, dont le nom ne vous dit plus rien aujourd'hui : c'était un grand professeur, un des maîtres du jury d'agrégation; il finit, je crois, inspecteur général... J'en reçus une lettre de huit pages, ce qui me flatta et m'encouragea. Peu de temps après, M. Rabier déclara à quelques jeunes collègues que le meilleur article paru sur son ouvrage était d'un certain Maurras! Le nom de la revue, et la teneur de l'article, lui firent penser que ce Maurras devait être un vieux thomiste! Quelle ne fut pas sa surprise quand, ayant voulu connaître son censeur, il découvrit qu'il n'avait pas de barbe au menton!

« Oui, continua Maurras, la philosophie aura été la plus grande passion intellectuelle de ma jeunesse : *la philosophie, belle et noble dame!* dit le poète de la *Vita Nuova.* Je ne suis pas de ceux qui croient que Béatrice n'a jamais existé et ne désigne que la céleste Science des Sciences, mais il est clair que le poète identifie peu à peu la jeune Florentine à cette Théologie qui règle les lucides ascensions de l'esprit! »

La « mauvaise partie » de Pascal.

Aujourd'hui où on le contraint à se taire, avec quelle émotion n'écoutons-nous pas Maurras évoquer les recherches, les oscillations de sa première jeunesse et nous dire :

« Un mien cousin, héritier de la bibliothèque des capucins de Martigues, m'avait fait présent, quand j'étais en philosophie, d'une belle *Somme* du XVIIe siècle, où je m'étais promené avec ravissement. Plus de ravissement que de profit peut-être, car j'avais d'autres compagnons que saint Thomas, tels que Schopenhauer, Kant, sans oublier *le funeste Pascal!* »

Kant, Pascal, le « funeste Pascal », voilà que, du fond de ma mémoire, se lèvent telles confidences que Maurras me fit, un jour :

— Mon maître vénéré, Mgr Penon, qui me savait engagé dans un agnosticisme trop évident pour qu'il ne s'en désolât point, voulait que Kant, Emmanuel Kant, ne fût responsable. « — *C'est la faute à Kant!* » disait-il. Je n'ai jamais pu le convaincre qu'il n'en était rien. Le responsable, c'était Pascal qui reprenant, pour les traduire en termes pathétiques, les arguments que Montaigne avait empruntés aux accadémistes et aux pyrrhoniens, m'avait découvert le néant de la métaphysique... Oui, aux idées où Montaigne se promène en nous fredonnant sa souriante ironie, le ton, l'accent si grave de Pascal imprime une grandeur tragique. C'est ainsi que Pascal me prépara au kantisme, à Berkeley, à Hume... Héritier par Montaigne des sceptiques, Pascal ouvrait mon premier soupirail sur le doute philosophique; il m'invitait à l'idéalisme subjectif, sans que je pusse m'en douter. Pascal, ce Blaise Pascal qui a vécu de notre âme deux siècles avant nous, portait en lui le germe des incurables maladies qui nous désolent! Voilà ce que j'appelle la *mauvaise partie* de Pascal... L'accent qui est le sien a si profondément pénétré en moi que je n'ai jamais pu l'oublier...

— Avec Bossuet, ajouta Maurras, on ne court pas pareil danger. Même si l'on ne partage pas sa foi, la construction intellectuelle, philosophique, est inattaquable. L'ordre de la nature, l'ordre de la grâce ne s'y opposent pas; ils *composent*. Enlevez l'ordre surnaturel qui le complète, le surélève, tout l'ordre naturel demeure reconnu, garanti, respecté! Quelle confiance, quel réconfort humain cela vous donne à l'endroit même de ce qui reste encore fermé! Quel désir de pouvoir l'y rejoindre et l'y suivre! Ce que la pensée d'un Bossuet contient de raison, de sagesse ordinaire, nous fait davantage sentir les hautes moti-

vations qui la commandent et la dominent. Les ayant d'abord comprises, je n'ai pas cessé d'y rêver.

Pascal et... Denys Talon.

Maurras ne se lasse jamais de redire dans quelle nuit d'esprit *le cauchemar pascalien* — ce sont ces propres termes — a jeté sa première jeunesse. Rien, pas même son grand âge, n'a pu apaiser cette sorte de ressentiment que la « mauvaise partie de Pascal » lui inspire, car il lui attribue la plupart des maux dont son esprit eut à souffrir.

Cette réaction singulière, cette réaction anti-pascalienne, si évocatrice de sa propre histoire intellectuelle, voici qu'on la retrouve dans le *Mont de Saturne*, ce conte moral, magique... et policier, que Maurras écrivit en trois semaines, et termina le 29 septembre 1944, dans sa cellule de la prison Saint-Paul, à Lyon. Sous un éclairage de fiction et de fantaisie, la part d'autobiographie, de confession, y est flagrante, surtout pour ce qui touche au mouvement originaire de sa pensée. C'est ainsi qu'aux premières pages du *Mémorial* de son héros, Denys Talon, se trouve littéralement inscrit tout ce que Maurras a répété sans cesse pour expliquer comment le religieux et le rationnel, le social et le moral perdirent leur cohésion aux yeux des jeunes hommes de sa génération : « Vingt fois, dit ce pseudo-Maurras, l'on a repris l'examen de ce qui fut destructeur et démoralisateur dans nos classes de philosophie. La vraie cause est plus ancienne pour moi. Elle devait dater d'à peu près toutes nos marottes, depuis *le funeste Pascal*, qui saturait nos classes d'Humanités et de Rhétorique, comme on disait alors... »

Le funeste Pascal! Un tel qualificatif, une semblable épithète ne sont-ils pas un « signalement » qui suffirait à faire penser que ce Denys Talon s'appelle, en fait, Charles Maurras?

Aussi son ami M. s'avisa-t-il n'aguère de lui faire parvenir, dans son cachot, certaine édition de Pascal, où apparaît davantage la place qu'eût donnée l'*Apologie* aux preuves tirées de l'Ecriture sainte. Ce qu'ont été les pensées entretenues et fomentées par cette lecture, Maurras le lui fit dire, à quelque temps de là :

« Dites à M... mon grand merci pour son Pascal, toujours *funeste*, hélas! et plutôt plus que moins, car il me semble y voir avec un surcroît de netteté la mauvaise manœuvre essentielle de cet esprit encore plus passionné que profond, ce qui n'est pas peu dire! Ce qu'il veut, dans son cœur, c'est de parvenir à substituer radicalement à la *raison* le *témoignage*, et, comme il n'est pas bête du tout, comme il sait que le témoignage ne peut se débrouiller sans l'aide de la raison, il ajoute ainsi, tant qu'il peut, au gros et au détail de notre pauvre gâchis humain!

« Si quelqu'un vient me dire qu'il a vu par la porte entrouverte du préau un petit chien blanc qui a levé la patte, puis s'est mis à aboyer contre lui, il y a cinquante pour cent de chances pour que le chien fût un chat, ou ne fût pas blanc, n'ait pas levé la patte, et qu'il ait aboyé ou miaulé contre tout autre que mon témoin. Ainsi vont les rapports des hommes!

« La proportion d'erreurs est tout de même beaucoup moins forte s'il s'agit de savoir si le tout est plus grand que la partie ou les bâtons doués de deux bouts ou d'un seul, et les propositions qui en dérivent. C'est au renversement de ce rapport naturel que tendent, de toute évidence, les paralogismes pascaliens. »

— Pourtant, répliqua M..., de bons juges prétendent que Pascal avait apporté dans ses études d'exégèse, si nouvelles pour lui, le sérieux, le souci d'exactitude d'un vrai savant. Ils assurent même que si Pascal était venu à bout de son dessein, le premier chef-d'œuvre d'exégèse, ce n'eût pas été le

Traité théologico-politique de Spinoza, ce livre antichrétien d'un juif panthéiste, c'eût été l'*Apologie* chrétienne de Pascal! C'est l'avis de Strowski, et c'est aussi celui d'un savant hébraïsant comme le Révérend Père Lagrange.

— S'il le croit, grand bien lui fasse! repartit Maurras quand on lui communiqua l'argument. Mais si le Révérend Père Lagrange était jésuite au lieu d'être, comme je le crois, frère prêcheur, j'aurais un certain plaisir à lui demander jusqu'à quel point les *Provinciales* lui semblent un ouvrage de haute et sereine valeur critique, et si la frénésie de la secte et du clan n'aurait pas été dignement remplacée, dans l'*Apologie*, par une flamme de passion croyante aux mesures de l'Eglise chrétienne, mais dont l'efficacité se fût arrêtée au pourtour strict du monde des croyants et des convertis, sans pouvoir mener les autres beaucoup plus loin que sur de vagues lisières où errer à la mode de Barrès! Car, pour les esprits examinateurs, quel triturage inconscient et fantastique de textes! Quelles extensions et contaminations de sens! Quels succédanés de dialectique qui ne sont que de l'éloquence! De la chaleur pour de la lumière, tant qu'on aurait voulu!... »

Et, songeant à la remarque de M., Maurras poursuivit ainsi son discours :

« Notre ami a raison de le rappeler: les années d'élaboration des *Pensées* coïncident, Strowsky l'a bien vu, avec la fabrication des armes de Spinoza. Mais je ne sais si Strowski a pris garde à d'autres concordances et à ce qui a suivi : Richard Simon, Bayle, Voltaire (né de parents jansénistes), toute cette postérité de sacrilèges et de blasphémateurs! Le seul Spinoza ferait pleuvoir sur la tête du seul Pascal toutes les flèches et fléchettes imaginables quant à l'incertitude de l'hébreu, la perte des originaux, le *Pentateuque* qui n'est pas de Moïse, ni de Josué le *Livre de Josué*, la fausseté des calculs, le fouillis des

Prophètes et des Prophéties, Esdras qui fait des fautes d'arithmétique, et tout à l'avenant! L'apologétique de Pascal en devient autrement compliquée, abstruse, inopérante que celle que l'on tire de la preuve cosmogonique ou de l'ordre du monde, à mesure que l'on sort de l'âme fidèle, c'est-à-dire de la plus confortable pétition de principes!... La littérature ecclésiastique est restée, sinon blessée, au moins étourdie, par cette guerre au témoignage sacré menée de Spinoza, Bayle, Simon, Voltaire, à Strauss et à Renan. Et puis, l'Histoire sacrée a repris ses sens, puis relevé la tête, puis accepté bravement le combat; mais, si je compte bien, ajouta Maurras, c'est depuis l'*Encyclique Aeterni Patris*, où Léon XIII réhabilita la scolastique et saint Thomas, diffamés et dédaignés depuis deux cents ans! Cependant, les subjectivistes, avec Bergson, Duchesne, Blondel, Bremond, n'ont pas tardé à reprendre leur vile campagne obscurantiste, malgré la belle encyclique *Pascendi!* N'est-ce pas le dogme qui finira par payer les pots cassés dans le domaine de la raison? »

Et Maurras de conclure : « En bref, *censeo* que Bossuet est autrement fort que Pascal, même et surtout comme écrivain : un coup d'œil sur la *Relation sur le Quiétisme* montrerait sur les *Provinciales* son écrasante supériorité, le meilleur de Molière pouvant seul y être comparé, à mon humble sens!... »

Il faut désespérer de rendre Maurras pascalien!

Le vieil Aristote et le jeune Comte...

« *Je voudrais bien savoir de quelle* philosophie nouvelle *vous me parlez! Toutes celles que je connais et reconnais sous ce nom se distinguent par une extraordinaire frivolité! Fassent les dieux qu'il en pousse d'autres!* » m'écrivait Maurras dans la première lettre que je reçus de lui : c'était en 1912 : « *Je ne sais*, ajoutait-il, *aucune des nouveautés françaises ou*

américaines, pragmatistes ou autres, qui ne soient contenues à un degré éminent et définitif dans la Synthèse subjective *d'Auguste Comte, livre à peu près inconnu et pour cause!...* »

Mais ce qu'Auguste Comte acheva en lui — le retour au réel — Aristote et saint Thomas l'avaient commencé, dès le moment de ses premières études. « En ce temps-là (1884-1885), le pape Léon XIII recommandait le retour à saint Thomas, nous dit un jour Maurras. Cela nous aiguillait vers un intellectualisme très sérieux et très raisonné. Il n'y était pas question d'un Dieu-Liberté, mais d'un Dieu-Raison. Nul rationalisme proprement dit : une raison toujours émue et contrôlée par l'expérience. Cette philosophie scolastique et péripatéticienne me rendit dans le temps les plus grands services. La philosophie d'Aristote, qui n'a pas le charme presque sensuel de Platon, est peut-être plus utile pour la vie. Elle est pratique, portative, et comme disent les artilleurs, rustique. Elle s'adapte merveilleusement aux besoins vivants de l'esprit et de l'âme. Sa théorie de l'Acte et de la Puissance, de la Matière et de la Forme, sa théorie des Causes m'ont également éclairé et dirigé, soit en critique littéraire, soit en politique... »

« Personnellement, dira-t-il plus tard, j'avais surtout goûté la dure clarté d'Aristote, l'invariable refus de réduire le Tout à l'Un, son besoin constant, résolu, de dualités. Non que j'en fusse réjoui, car le cas me désespérait. Du moins me retrouvai-je en paix avec moi-même... »

« *Un grand défenseur de la foi...* »

Les attaques contre le thomisme ont toujours fait souffrir Maurras et, d'une certaine manière, il n'est pas contestable qu'il y eut, par lui et grâce à lui, des initiations, des introductions au thomisme. N'est-ce pas à travers Maurras qu'un Ernest Psichari rejoi-

gnit la pensée thomiste? « Vous êtes, lui écrivait-il, le seul homme de nos jours — et il faut remonter loin dans le passé pour trouver un penseur qui vous soit comparable — le seul qui ait construit une doctrine politique vraiment cohérente, le seul qui ait appris la politique, non dans les parlotes et les assemblées, mais dans Aristote et dans saint Thomas... »

Nous nous souviendrons toujours avec quelle émotion Maurras relut, vingt ans plus tard, cette lettre que Psichari lui avait écrite en 1913, peu après sa conversion — lettre où le petit-fils de Renan ajoutait qu'il pourrait être, lui, Maurras, « *un incomparable défenseur de la foi* ». C'étaient les mots mêmes que Pie X avait prononcés devant Camille Bellaigue et que Maurras s'était fait si souvent répéter, confirmer, tant ils lui semblaient surprenants.

« — *Oui,* affirmait Bellaigue, *Pie X m'a bien dit :* « Un beau défenseur de la foi, *della fede.* »

« — *J'eusse compris : défenseur de l'Eglise,* disait Maurras, *mais de la foi?* »

Pourtant c'étaient là les expressions employées par le pape, et voici qu'il les retrouvait sous la plume de Psichari. Une telle rencontre aggravait encore le mystère dont elles restaient chargées pour lui. Et Maurras eut alors ce geste qu'il avait eu quand, parlant en public de l'évolution religieuse de son ami Maurice Barrès, il avait cité sa phrase : « *De l'Eglise il faut aller au Christ* », puis avait ajouté : « *Ici un seul parti convient : se taire, s'incliner, admirer...* » Ah! le silence qui suivit! Et Maurras, les bras pendant le long du corps, le regard perdu, comme égaré! Cela ne dura que quelques secondes, mais chargées d'une peine infinie!...

Renan l'enchanteur.

Quand Maurras songeait à la conversion du petit-fils de Renan — et les circonstances de la vie étaient

telles qu'il y songeait souvent — il se reportait en pensée à sa propre jeunesse, à ce que l'auteur des *Origines du Christianisme* avait été pour lui. « Dans la réalité des choses, nous disait-il, j'ai tout d'abord cherché dans l'argumentation de la *Vie de Jésus* une matière à doute. Mais, à moi qui avais déjà souffert l'épreuve de Pascal, et de Montaigne à travers Pascal, la *Vie de Jésus* de Renan m'est apparue tellement dispersée, molle et vague, que je n'y ai rien trouvé de satisfaisant. L'argument que Renan y emprunte à Malbranche, à savoir que « Dieu n'agit pas par des « volontés particulières », si cet argument me ramenait au problème des problèmes — celui de la Cause première, que je n'ai toujours pas résolu — il me paraissait, en la circonstance, d'autant moins décisif que, dans l'ordre des causes secondes, Renan se référait ensuite à Voltaire, c'est-à-dire qu'il n'admettait le miracle qu'à la condition que le miracle n'en fût plus un! Notre ami le Père de Tonquédec a très bien montré cela... Non, ça n'était pas sérieux! On me dit plus tard de la *Vie de Jésus :* « Vous vous trompez, « c'était un livre de foi. » J'ai voulu y trouver matière à croyance, et je ne l'ai pas trouvée non plus. Sous ma rancune à l'endroit de Renan, il y a toujours eu l'extrême déception que la *Vie de Jésus* m'avait causée!...

« Mais Renan a été bien autre chose pour les jeunes hommes de ma génération : il a été l'*enchanteur*, il a été ce que fut Chateaubriand au début du siècle dernier : c'est l'*artiste*, en Renan, qui nous a subjugués! »

Voilà ce que Maurras cherchait à nous faire entendre certain soir, chez sa vieille amie Geneviève Ruxton, dont les salons du quai Voltaire avaient leurs fenêtres ouvertes sur le Pont-Royal, les Tuileries, le Pavillon de Flore, devant lequel Maurras passait tous les jours, admirant chaque fois davantage l'adorable fronton de Carpeaux : « A cette époque, nous dit Maurras, Renan était surtout pour nous un grand

poète, en même temps qu'un bien grand rhéteur... Nous étions absolument sous le charme de l'incantateur littéraire, tel que nous le retrouvions dans cette dédicace de sa *Vie de Jésus* qu'il a adressée à sa sœur Henriette. Vous la rappelez-vous? » Et, fermant les yeux, Maurras nous la récita de mémoire et d'une voix qui semblait n'être qu'un souffle de l'esprit : « *Te souviens-tu du sein de Dieu où tu reposes, de ces longues journées de Ghazir où, seul avec toi, j'écrivais ces pages inspirées par les lieux que nous avions visités ensemble?...* » Puis l'admirable chute finale : « *Tu dors maintenant dans la terre près d'Adonis, de la sainte Byblos et des eaux sacrées où les femmes des mystères antiques venaient mêler leurs larmes...* » Et me saisissant par le bras, Maurras en murmura la dernière strophe : « *Révèle-moi, ô bon génie, à moi que tu aimais, ces vérités qui dominent la mort, empêchent de la craindre et la font presque aimer...* »

— Oui, fis-je à son oreille, oui, c'est un beau morceau, mais je n'y puis voir que stylade harmonieuse... Et au sujet de la phrase fameuse qui l'achève, et que vous venez de nous psalmodier, laissez-moi vous citer cette histoire que m'a racontée, l'autre jour, sa petite-fille, Mme Henriette Psichari : « Comme Renan arrivait aux *Débats*, un soir de novembre de l'année 1861, me dit-elle, on lui apprit la mort du baron d'Eickstein, son ami; il lui appartenait donc, plus qu'à tout autre, de rédiger la notice nécrologique que devait publier le journal. Sur un coin de table de la salle de rédaction, Renan se met aussitôt à écrire quelques lignes, où il retrace simplement la vie et la carrière de ce diplomate; mais voici que l'idée de la mort fixe soudain sa méditation, et Renan achève sa « nécrologie » par ces mots inspirés : « Il puisait (dans sa foi) une espérance toujours jeune, car elle s'appuyait sur ces *vérités* supérieures à toutes les sectes, *qui dominent la mort, empêchent de la craindre et la font presque aimer.* »

— Mais ce sont les derniers mots de la dédicace

de la *Vie de Jésus* à sa sœur Henriette! fit Maurras, rejetant la tête en arrière, sous le coup de la surprise.

— Vous l'avez dit, mon cher maître. Votre Renan n'entendait pas laisser perdre une pensée si bien venue, une « chute » aussi mélodieuse pour enterrer un obscur baron danois! Il a su s'en souvenir et l'employer plus tard à l'occasion d'une morte qui lui était autrement chère! « Epinglons nos beautés », comme disait Barrès! Notez d'ailleurs que cette phrase, vous la chercheriez en vain dans l'ébauche de 1863, tracée au crayon sur l'un des carnets que Renan avait rapportés de Palestine; j'ai eu la curiosité d'y aller voir après la confidence que m'avait faite Henriette Psichari. Non, ce jour-là, la pensée de la mort n'avait dicté à Renan que ces mots dénués de style, et que je vous cite de mémoire : « *Tu sais aujourd'hui le mot de ce mystère, dis-le à ton pauvre ami.* » L'ennoblissement, la surélévation du ton, était, avouez-le, nécessaire. Et maintenant, permettez-moi de demander à Mme Ruxton de me laisser prendre les *Fragments intimes et romanesques* que je vois là, sur ce rayon de sa bibliothèque; ils n'ont, vous le savez, été publiés qu'en 1914...

Et là-dessus j'ouvris le volume, à la première page où se trouve une courte et touchante « Invocation à Ernestine », cette petite fille qui naquit aux Renan après leur fils Ary, et qui mourut à sept mois, à la veille de leur départ pour la Syrie.

La Cuisine des Anges...

— Laissez-moi, repris-je, vous lire cet *in memoriam*, et dites-moi si des phrases comme celles-ci ne vous rappellent rien : « Ton trajet dans la vie pas-
« sagère a été court, mais ta trace sera longue dans nos
« cœurs et éternelle au *sein de Dieu*, apparition chérie,
« âme d'un jour, rentrée si vite dans la paix immuable..
« Oh! de la *coquille de nacre* où tu reposes, dis-moi,
« Titine chérie, dis à ton père, à qui tu souriais, le secret

« de cet infini que tu connais mieux que lui. » N'est-ce pas, mon cher maître, demandai-je à Maurras, le rythme même, la mélodie, le mouvement de pensée et jusqu'aux images de cette dédicace à Henriette que vous nous chantiez tout à l'heure? Oui, ce qu'il s'agissait pour Renan de nous communiquer, c'était, nous dira Barrès, « la sorte de musique dont il était rempli par le désastre de sa sœur ». De là qu'il retourne et qu'il puise à une même source d'émotion, de céleste poésie... Mais ici nous entrons dans la cuisine des anges...

— Et qu'en concluez-vous, ô Massis, qui qualifiez et qui jugez?

— J'en conclus, fis-je, que Renan était d'abord et surtout *un homme de lettres*. Ce que je pense? ajoutai-je, c'est que plus qu'à nul autre je crois difficile à un homme de lettres de faire son salut, j'entends, de sauver son âme. Peut-on servir deux maîtres à la fois? L'art, lui aussi, et vous n'y contredirez point, l'art est un maître exigeant et d'une exigence sans fin. *L'absolu de perfection* qu'il propose à qui le sert demande des vertus, un sacrifice, une ascèse qui risquent de le détourner de la Perfection absolue, de substituer à la soif de l'Eternel qui est dans l'homme, une autre soif, un désir de consciente immortalité, dont la tentation lui fait prendre pour de l'*être* les ombres que son *moi* projette dans le « cercle magique », avec ses péchés... Ainsi de votre Renan. C'est par la poésie qu'il se croit quitte envers sa sœur; c'est avec des mots : *beau, idéal, infini, Dieu,* qu'il l'immortalise et qu'il lui rend la vie. Vous me direz qu'il fait ainsi œuvre divine? L'inscription qu'il lui devait, ce n'est pas sur une sépulture, où nul ne s'arrête, c'est dans son œuvre qu'il l'a mise. Aussi Barrès, qui était de ce lignage, l'approuvait-il d'avoir élevé à Henriette le monument que les génies de la grande espèce se doivent entre eux, d'avoir fixé, en cadences inoubliables, la physionomie idéale de celle qui fut sa

conscience austère. Non, votre Renan n'a pas manqué au rite que l'artiste accomplit avec sa propre vie, quand ce n'est pas avec la vie des autres...

« *Le chef-d'œuvre dans le chef-d'œuvre...* »

— Bien que je sois votre cacique, je me sens votre justiciable, me répondit Maurras en souriant... Mais le débat que vous situez dans un éther supérieur nous éloigne du mémorial de sa sœur Henriette, dont je dis que c'est un très beau livre... Sans doute a-t-on le regret d'y trouver des phrases comme celle-ci : « La mémoire des hommes n'est qu'un imperceptible « trait du sillon que chacun de nous laisse dans l'in- « fini. » C'est là, je vous l'accorde, une de ces phrases dont Sainte-Beuve disait qu'elles doivent être très belles en allemand!... Mais si l'on sait continuer la lecture, on se sent peu à peu saisi par la force des vérités psychologiques inscrites d'un ton très simple, avec une gravité, une lucidité presque implacables. La perle, c'est le chapitre où Renan parle de ce que fut la jalousie d'Henriette, quand elle apprit que son frère allait se marier... La psychologie, la sensibilité de Racine, la vigueur, la lucidité des plus grands moralistes français, voilà ce que j'y trouve... Ce très petit nombre de pages font le chef-d'œuvre dans le chef-d'œuvre, mais un chef-d'œuvre traditionnel, non seulement de style et de langage, mais par l'esprit, par le recours aux principes en jeu, par les méthodes d'observation et de méditation. » « C'est dans la même catégorie, ajouta Maurras, c'est dans le même registre mental et moral, que rentre ce qu'il y a de plus grand chez Renan : la critique des idées et des hommes de la Révolution, la censure de la démocratie, l'Histoire de la France. On peut discuter des détails; d'ensemble, c'est de tout premier ordre, plein d'expérience, plein de raison, en accord avec toutes les façons de penser qui caractérisent le génie helléno-latin que l'esprit français développe... »

Une énorme pyramide humaine.

Tout ce qu'il nous avait dit de Renan, ce soir-là, chez Geneviève Ruxton, Maurras eut l'occasion de le redire en public et de le développer, avec tous les accompagnements du souvenir, dans une des conférences qu'il donna, l'hiver de 1933, au Théâtre de l'Avenue [1].

C'est l'homme vivant que Maurras d'abord nous montra, et je l'entends encore évoquer devant nous la silhouette inimaginable de ce M. Renan qu'à peine arrivé à Paris, l'hiver de 1885, le jeune Maurras était allé *voir*, à l'un de ses cours du Collège de France. Faute de pouvoir le suivre d'oreille et d'esprit, il mit sa forme dans ses yeux.

— Figurez-vous, dit-il, une énorme pyramide humaine vêtue de drap noir, surmontée d'une tête piriforme, avec de longs cheveux blancs immaculés qui s'écoulaient sur les épaules : une expression de fermeture, de clôture, aussi complète que possible : l'idée vive de l'homme absorbé. Je revois ses lourdes paupières comparables à deux rideaux de cuir très épais, baissées sur un regard que l'on ne voyait pas filtrer, donnant ainsi le sentiment d'une matière imperturbable, imperméable, immobile...

— Mais tout d'un coup, poursuivit Maurras en s'animant lui-même, tout d'un coup, ce rideau de chair blonde se levait lentement, les paupières se soulevaient et qu'est-ce qui se révélait graduellement? Quelque chose d'extraordinaire : la mer, le ciel, d'une espèce de bleu pâle et laiteux, un élément aussi mystérieux que doux, baigné de poésie et saturé de rêve. Du sommet, du profond de cette masse puissante,

[1] Maurras n'a pas encore réuni ces conférences en volume : elles n'ont été que partiellement publiées en revue ou en articles dispersés, aujourd'hui introuvables.

l'éclosion inattendue de cette fleur d'azur, veinée d'améthyste, laissait la plus incroyable des sensations et la moins inoubliable!

Et, après un temps, Maurras laissa tomber à voix basse :

— *Elle ne s'est jamais éteinte pour moi.*

On le sentait, au reste, à la façon dont il parlait des yeux de Renan, de ces yeux où il lui semblait lire, comme en un livre ouvert, les incomparables musiques de la *Prière sur l'Acropole.*

Un soir chez Mme de Caillavet...

Mais laissons Maurras évoquer la suite de ces souvenirs. Ce fut à une réception du soir, chez Mme de Caillavet, l'égérie d'Anatole France, que Maurras se trouva mis en présence de Renan. Bien que Renan fût extrêmement aimable pour les jeunes gens, Maurras ne croit pas qu'il ait pu attacher, ce soir-là, aucune importance à aucun d'eux.

— Quand mon tour fut venu d'être présenté, je crus bien faire en lui bredouillant de mon mieux mon admiration pour la *Prière sur l'Acropole.* Et comme j'avais dû parler très bas, la maîtresse de maison eut la bonté de reprendre mon discours, en exprimant sa propre admiration et celle de tous ses hôtes pour cette magnifique prière.

« Mais alors, quelle surprise! fit Maurras. M. Renan tout d'abord se mit à rougir beaucoup, et soudainement éclata de rire, mais d'un rire de dieu, aussi mystérieux que véritablement inextinguible, un rire dont on cherchait, sans le découvrir, le sujet. Plus on essayait de lui expliquer toutes les raisons qu'on avait d'admirer cette grande page, « la plus belle de « la littérature française », répétions-nous, mieux il riait de tout son cœur, au point de faire trembler et gémir le siège où il trônait. (Lui eût-on rappelé un mauvais petit livre de *juvenilia,* semé de légèretés

indécentes, eût-il réagi autrement?) On essaya de lui réciter le beau texte, mais il riait davantage encore. Il n'y avait plus qu'à se taire. Mais je n'ai pas mémoire que son rire ait fini, car je l'entends toujours... »

Or, écoutez la suite. La suite, en effet, ne tourna pas très bien pour M. Renan, à ce qu'assure Maurras, car les jeunes gens, même très respectueux, finissent toujours par retrouver quelque chose de leur malignité! Aussi Maurras ne conseille-t-il pas à nos maîtres contemporains, jeunes ou vieux, de rire de leur propre ouvrage devant la jeunesse. « Le rire de M. Renan, nous dit-il, me conduisit à examiner la *Prière sur l'Acropole!* Je la relus de près, et m'aperçus qu'elle était formée de subtiles, de chantantes contradictions, et que ses mots mélodieux, tissés les uns aux autres, se tenaient moins bien qu'ils n'en avaient l'air, en sorte qu'on ne pouvait faire grande confiance à cette suite d'incantations. Et si, à Athènes, cinq ou six ans plus tard, nous dit Maurras en finissant, il m'arriva d'écrire une critique respectueuse sans doute, mais assez vive, de ma chère *Prière sur l'Acropole,* c'est au grand rire de l'auteur que ce malheur est dû! »

Les péchés de Renan.

Les hommes de ma génération, eux, se souvenaient d'avoir lu, dans les *Nouveaux Lundis,* l'article que Sainte-Beuve avait écrit quand parut la *Vie de Jésus :* il se terminait par ces lignes où Sainte-Beuve disait de ses contemporains : « Un jour viendra où eux ou leurs fils regretteront cette vie de Jésus ainsi présentée et s'écrieront : « Qu'on nous rende la *Vie de Jésus* de « Renan! » Au moins, celui-là ne méconnaissait pas le « doux Maître »! Tout, par la suite, était venu démentir la prophétie du père Beuve. N'est-ce pas le petit-fils de Renan lui-même qui dira, cinquante ans plus tard, que « les contradictions des synoptiques n'ont jamais servi qu'à ceux qui, dès l'abord, et avant

tout examen, sont bien décidés à nier le surnaturel »? Quant aux jeunes hommes de la même génération qu'Ernest Psichari, Renan les a surtout beaucoup étonnés, beaucoup indignés. Les plus représentatifs d'entre eux n'ont eu que de l'antipathie pour « ce sourire gras, cette poignée de main molle qu'on sent à chacune de ses pages, ce sourire inexpugnable chargé de répondre à tout, ce perpétuel *si vous voulez, si cela vous fait plaisir*, devant les sujets les plus tragiques, la négation de ce tragique, le plaisir de déconcerter ceux qui ont de la croyance et de la foi en quelque sens que ce soit — et avec cela, cette hypocrisie d'avoir l'air chargé des plus hauts problèmes de l'humanité ». Ainsi parlait Emile Clermont, l'auteur d'*Amour promis*, et l'on a trouvé dans ses papiers intimes cette note bien significative sur l'état d'esprit de ces « fils » dont avait parlé Sainte-Beuve : « Renan, de notre temps peut-être l'esprit le plus coupable. On ne finirait pas de noter toutes les erreurs qui remontent à Renan, tous les péchés de Renan. Il est plus grand que d'autres, au-dessus des autres; il est un commencement, une source, une source de péchés, et cela dans la mesure où il a été en contact avec la spiritualité supérieure et où il en a mal usé. »

Mais de ces oppositions, de ces divergences, Maurras devait plus tard tirer une autre leçon. Dès les premiers mois de la guerre de 1914, nos amis Ernest et Michel Psichari étaient tués à l'ennemi. Ce n'est qu'après la mort de Michel que Maurras apprit par Jean Psichari, son père, qui était un très ferme républicain, que ce petit-fils d'Ernest Renan, ce gendre d'Anatole France, étaient politiquement des siens. « Son frère, l'admirable Ernest Psichari, avait peut-être plus de sympathie pour notre esprit et pour nos âmes que pour nos idées, dira Maurras en songeant à ces jeunes victimes de même sang. Michel, lui, y avait adhéré. Il n'avait eu qu'à relire les plus belles pages de la *Réforme intellectuelle et morale* et aussi des *Essais* pour

y trouver des leçons inégalées, inégalables, de réflexion contre-révolutionnaire et de dialectique nationale, royale. »

« Ne nous étonnons pas, ajoutait Maurras, mais comprenons cette sublime vérité vécue et soufferte jusqu'à la mort par le petit-fils de Renan, par le gendre d'Anatole France. Elle signifie que les parties vraiment neuves, les *parties d'avenir* de l'œuvre de ces maîtres sont précisément celles qui passaient en leur temps pour réactionnaires et arriérées. »

Le « premier mouvement » d'Anatole France.

Quand il s'agit d'Anatole France, Maurras a coutume de dire : « *Choisissez le bon et laissez le reste, prenez et criblez ce que la postérité criblera et prendra aussi.* »

La jeunesse ne lit plus guère Anatole France : ses livres ne semblent plus capables d'exciter des imaginations à qui son doux anarchisme semble d'une bien inoffensive fadeur après le nihilisme d'un Valéry ou l'absurdisme d'un Sartre!

Mais Anatole France était-il, au fond, si *sceptique* qu'on se plaît à le répéter? Une pensée « aussi variante et aussi subtile » que la sienne est, certes, difficile à démêler. Maurras qui l'a beaucoup connu, lui et son entourage, et qui, dans sa jeunesse, a travaillé avec lui, près de lui et peut-être pour lui, Maurras nous dit à son propos : « Il y avait chez Anatole France des hommes assez divers, entre lesquels l'affectation de scepticisme était une commodité pour la vie!... Barrès me le faisait, un jour, remarquer de son ton grondeur : « *Ne voyez-vous pas à quel point ce prétendu sceptique tient à ses idées?* » Et c'était parfaitement vu... Mais France avait aussi, par sociabilité, par faiblesse, le goût de céder aux sentiments et aux idées des autres. » « Voyez-vous, fit Maurras en riant (c'était un soir, après dîner chez les Bainville, et je l'entends

encore nous en parler avec éclat) voyez-vous, des livres comme les *Opinions de Jérôme Coignard*, c'était fait pour épater Mme de Caillavet! » Et Maurras d'ajouter : « Je crois bien discerner dans l'œuvre de France ce qu'il écrivait avec plaisir et ce qu'il écrivait autrement... Tenez, dans *Thaïs*, je sens partout ce plaisir, et c'est ce France-là que je mets à part... Ce qui sortait de son fond, ce qu'il écrivait pour sa joie, respire le jeu spontané d'un art heureux et facile, en un mot : le naturel... Le critère d'une page de France est donc de savoir s'il l'a écrite *avec plaisir* et surtout pour *le plaisir de qui?* Le sien ou celui des autres? S'il s'est employé à recueillir les sourires d'un salon, le murmure favorable d'une assemblée, d'une faction de politiciens amis, s'il a cédé à l'ambition de les éblouir et de les ahurir en les emportant au-delà d'eux-mêmes, la page a quelque chose de terne ou de forcé; mais s'est-il seulement préoccupé de se plaire, de contenter son goût du vrai, de préciser des idées qui lui sont réellement chères, nous avons le véritable France... Ce style, ce goût, cet art où s'incarnent les apparitions de la grâce et de la beauté, eh bien! je les retrouve dans *Thaïs!* »

« *Sans la beauté plastique...* »

Oui, plus que les *Sceptiques grecs* du vieux Brochard ou telle « rêverie » païenne de Louis Ménard, ce qui avait inspiré M. France c'était l'image de Thaïs, l'amoureuse contemplation du beau torse de marbre roux, aux lignes adorables, que j'avais vu sur sa table de travail, villa Saïd, où, presque enfant, j'allais le visiter au sortir de mes classes. Toute joie lui venait, au reste, d'une jouissance sensible. Les livres, les discours, les opinions des hommes ne l'emplissaient que de découragement, de tristesse. Ce qu'il mettait par-dessus tout, c'était le plaisir sensible des formes harmonieuses. « *Sans la beauté plastique*, me

disait-il un jour, *je n'aurais jamais songé à écrire.* » Et c'est aux frémissants contours d'un nu de Prud'hon, à ces corps tout gonflés de la félicité de vivre, que nous devons l'histoire d'Evariste Gamelin dans *les Dieux ont soif*, ce chef-d'œuvre. Si les vers de Jean Racine causaient à M. France un « plaisir » ineffable, c'est qu'il retrouvait dans leur musique la grâce mouvante et profonde de la beauté que le regard caresse. Voilà le secret de l'art d'Anatole France et de ses enchantements.

Entre Maurras et Bourget, cet art, ce style d'Anatole France était l'objet de discussions sans fin. « Bourget, me disait Maurras, Bourget déclarait que tout ça n'avait pas d'importance, et que, lui, s'en tenait désormais à sa notation scientifique des idées et des choses! Et Bourget de lancer des épigrammes contre la « calligraphie » d'Anatole, sa bête noire, et de se répandre en sarcasmes sur la peine inutile que tous se donnent à faire du style, « à part Balzac », ajoutait-il! » Le propos de Maurras ne me causait point de surprise, car j'avais moi-même entendu M. Bourget faire là-dessus des observations semblables et qui, d'ailleurs, touchaient Maurras par ricochet : « Je n'aime pas la littérature de Maurras, me dit un jour Paul Bourget... Maurras n'est grand écrivain que dans la polémique d'idées! » — en quoi, comme pour Anatole France, Bourget ne montrait que trop qu'il n'était pas un artiste.

« *L'enfant de sa joie et de son amour...* »

Dans ce débat sur Anatole France, Maurras se bornait, au reste, à rétablir la vérité avec ses nuances, et à défendre l'*honneur de notre langue.* Quant à son témoignage, de quel prix n'est-il pas? On oublie trop, quand on lit aujourd'hui ce que Maurras a écrit sur France, qu'il l'avait connu dès 1890, qu'il avait été « l'informateur préféré du maître », son « porteur de

nouveautés », et, comme le dit Clouard, qu'il fut pour France ce que « Jules Tellier avait été pour Jules Lemaître ». N'a-t-on pas même été assez indiscret pour oser dire que Maurras « tenait l'écrivain célèbre sous sa coupe », jusqu'à relever dans tel article ou tel livre d'Anatole France certaines vues critiques singulièrement maurrassiennes?... Le sûr, c'est que Maurras a pénétré Anatole France mieux que nul autre, car il l'a vu vivre et l'a vu faire... Le France, « fils d'un ancien garde du corps de Charles X », le France qui « condamne Rousseau avec éclat et qui juge avec une sévérité extrême la Révolution française et les régimes populaires », ce France-là, pour Maurras, c'est le véritable, l'authentique, et aussi le meilleur France : c'est le France du *premier mouvement*. Mais Maurras sait que France n'était pas insincère quand « il tirait la langue et qu'il clignait de l'œil pour réussir ses belles calligraphies sur la paix universelle, la société future ou pour écrire une préface aux œuvres de M. Combes »! Insincère, France ne l'était pas non plus, quand il élaborait sa « pénible farce » de l'*Ile des Pingouins* ou qu'il récrivait le *Discours sur l'Histoire universelle* en style blasphématoire : « Son service de ces systèmes, toujours ingénieux, parfois brillant, n'en apparaît pas moins inspiré et provoqué du dehors », ajoute Maurras. Et c'est là qu'il lui applique son fameux « critère » : « Ce qui chez France, répète-t-il une fois encore, est l'enfant de sa joie et de son amour, qui porte la marque de l'entrain, de la verve, du bonheur d'écrire et de penser, exprime en général le plus traditionnel des esprits et le plus naturellement contre-révolutionnaire; mais ce qui traduit les idées dites de gauche porte les tares d'une application très volontaire qui ressemble un peu à une page d'écriture — page d'écriture admirable, d'une très belle écriture, mais où le cœur n'est jamais... »

Est-ce à dire que France ait été un des premiers

théoriciens de l'*Action française?* Peut-être si, derrière ce que l'abbé Lantaigne, « sous l'orme du mail », oppose au scepticisme de M. Bergeret à l'endroit de la fonction d'État, on sait entendre le son de la voix de Charles Maurras? « Les rhéteurs parlaient de la sorte quand Alaric entra avec ses Wisigoths, répond l'abbé au professeur... Et c'est l'affaire de l'État, dit-il, ce n'est pas celle des simples particuliers que de prévoir la ruée des Wisigoths » — voilà qui est du pur Maurras! Il est également impossible de se méprendre au ton de la diatribe que lance M. le supérieur du séminaire contre la démocratie; et cette charge, Maurras l'a citée cent fois dans son journal, comme s'il reprenait son propre bien. Elle commence par des arguments de théologie scolastique singulièrement forts et l'ampleur dogmatique que lui donne l'abbé ressemble à s'y méprendre à celle de certain disciple de M. Penon et de ses deux maîtres, Aristote et saint Thomas.

« — Je hais la République, dit M. Lantaigne, parce qu'elle est la diversité. La diversité est détestable. Le caractère du mal est d'être divers. Ce caractère est manifeste dans le gouvernement de la République qui plus qu'aucun autre s'éloigne de l'unité. Il lui manque avec l'unité l'indépendance, la permanence et la puissance. Il lui manque la connaissance, et l'on peut dire de lui qu'il ne sait pas ce qu'il fait. Bien qu'il dure pour notre châtiment, il n'a pas de durée. Car l'idée de durée implique l'identité, et la République n'est jamais un jour ce qu'elle était la veille... Elle n'est pas destructible, elle est la destruction. Elle est la dispersion, elle est la discontinuité, elle est la diversité, elle est le mal. »

Je passe sur les vues prophétiques d'historien, de critique et de moraliste — très maurrassiennes, elles aussi — qui suivent et illustrent ces traits frappés, martelés en formules incisives, si peu dans la manière de M. Bergeret, en qui l'on a pris l'habitude d'incar-

ner M. France tout entier. Serait-ce que lorsqu'il faisait ainsi dialoguer les « deux lobes de son cerveau », comme disait son maître Renan, M. France confiait au jeune Maurras le soin de formuler quelques-unes de ses vues préférées?

France a-t-il voté pour Maurras?

La chose reste tout de même un peu plus compliquée. Tout le monde sait que la question politique avait brouillé Maurras et France : ils ne se voyaient plus. En 1923, Anatole France octogénaire avait lui-même déclaré qu'il se refusait à voter pour Charles Maurras à l'Académie. « Je ne nie pas, déclara-t-il peu après, l'immense talent de M. Charles Maurras, mais il y a trop de choses qui nous séparent... » Et comme on rappelait à M. France qu'il avait jadis écrit de bien jolis vers sur l'auteur du *Chemin de Paradis* :

Ton enfance heureuse a respiré
L'air latin qui nourrit la limpide pensée...

— Oui, fit M. France. Mais cela date d'un temps où M. Maurras n'était pas encore royaliste et où, moi, je l'étais presque! Dieu merci, ajouta-t-il, je n'ai pas voté pour Célestin Jonnart! J'ai voté pour un troisième, et quel troisième! Ah! je ne suis pas fier de mon choix, je vous assure!

« Il y a là du vrai et du faux, nous dit Maurras à ce sujet. D'abord, France, qui avait annoncé en grande pompe qu'il ne voulait pas voter pour moi, fut-il fidèle à cette promesse publique? J'ai le témoignage de Pierre de Nolhac, son voisin de table à l'Académie, qui le vit parfaitement écrire mon nom sur le bulletin de vote. Le fac-similé de ce bulletin a d'ailleurs été publié en 1923! »

Pour Charles Maurras, le fond réactionnaire et

traditionnel d'Anatole France est attesté par tout le cours de sa carrière, depuis sa critique du *Cavalier Miserey* (1887) et de la *Terre* de Zola, jusqu'à la publication des *Dieux ont soif* qui est de 1911, et jusqu'à des traits définitifs qui sont voisins de la fin de sa vie. Et Maurras de citer le récit où le docteur Marcel Le Goff raconte les relations de France avec Jaurès et Rappoport et montre comment les hommes du bolchevisme l'avaient finalement dégoûté de ces deux disciples de Marx. « Dans ses dernières conversations, celles de 1923 et de 1924, dit ce témoin, M. France tenta une mise au point générale de ses idées. Il n'y put parvenir... Alors, il saccagea, il piétina tout ce qu'il avait adoré.

— Les révolutionnaires? dit-il à Le Goff. Quand ils ne sont pas puérils, ils sont odieux. Leurs idées? quelles misères! Leurs espoirs? quelle pitié! Leur société? quel bagne! Leur grandiloquence? quel mensonge! Leurs promesses? quelle duperie! *La démocratie, c'est le règne des ploutocrates!* On peut encore attendrir le cœur d'un roi, mais qui donc attendrira le cœur d'un riche? »

« *L'alibi de la révolution.* »

Que M. France fût anti-démocrate de pensée, la chose ne nous semble pas contestable : le caractère aristocratique de sa pensée n'en témoigne-t-il pas? Qu'il ait été démocrate de fait, il y eut là sans doute autant d'entêtement que de mollesse, de désabusement que de doux anarchisme, sans parler de cette « sensualité » un peu trop facile, née de ses goûts et de ses penchants. La Révolution avait-elle été jamais autre chose pour M. France qu'une sorte de retraite où il croyait vieillir tranquillement à l'abri? Oui, il vivait « dans l'alibi de la révolution comme jadis Jérôme Coignard dans l'alibi de l'Eglise, auréolé d'absolu, lui l'amateur du relatif. Un grand besoin de repos, en somme! »

Mais l'antimilitarisme, le pacifisme? dira-t-on.

Certes, Anatole France n'aimait pas la guerre. Et si l'on peut « citer » telles phrases de 1886 où il dit : « Plus j'y songe, moins j'ose souhaiter la fin de la guerre. Elle enfante et berce les héros dans ses bras sanglants. Et c'est cette fonction qui la rend auguste et sainte », on peut en produire d'autres, de 1893, qui expriment tout le contraire : « La guerre, écrivait-il alors, est exécrable et d'une malignité que je déteste. » M. France avait-il deux hommes en lui? Quand un écrivain se contredit, c'est peut-être du côté du cœur qu'il faut chercher sa vraie nature. Pour plaire à ses coreligionnaires, Anatole France avait bien pu écrire, avant 1914 : « L'armée est une survivance », mais quand les Allemands violèrent les frontières, il se comporta comme il l'avait fait, vingt-cinq ans plus tôt, en parlant du *Cavalier Miserey*, le roman antimilitariste d'Abel Hermant. « Je ne connais, disait-il, à son propos, qu'une ligne du fameux ordre que le colonel fit lire à la caserne des Chartreux à Rouen. C'est celle-ci : « Tout exemplaire du *Cavalier Mise-* « *rey*, saisi au quartier, sera brûlé sur le fumier et « tout militaire qui en serait trouvé possesseur sera « puni de prison. » Ce n'est pas une phrase très élégante, j'en conviens, mais je serais plus content de l'avoir faite que d'avoir écrit les quatre cents pages du *Cavalier Miserey*. Car je suis sûr qu'elle vaut infiniment mieux pour mon pays! » Ce « patriotisme inné », c'est ce que les nouveaux thuriféraires d'Anatole France ne veulent pas admettre. Le « dernier France », disent-ils, s'était « repris ». Aussi a-t-on pu lire, l'an dernier, sous la plume de l'éditeur de ses textes politiques et sociaux, que l'illustre écrivain avait décidé de « n'y pas reproduire une ligne de ses discours aux soldats vivants et morts » — discours que le patriarche de la Béchellerie déclarait « s'être laissé aller à faire en 1914 et 1915 » et « regretter comme la plus mauvaise action de sa vie ».

Anatole France et le soldat.

Il y a les discours, mais il y a aussi les lettres que M. France écrivait alors à ses jeunes amis combattants! Quand ils n'étaient encore qu'à la caserne et qu'ils y faisaient leur service militaire, il y avait sans doute un peu d'ironie dans certaine dédicace qu'il adressait alors à l'un d'eux : « *A H. M., du 54e d'infanterie, héros. Un admirateur des héros, Anatole France.* » Mais, quand dix ans après, au début de 1915, il apprit que ce jeune homme s'était battu en Artois avec les chasseurs à pied et qu'il lut ensuite ses *Impressions de guerre,* M. France ne lui répondait-il point : « *Vous avez écrit des pages éternelles comme le souvenir de vos vertus. Vous avez peint, en termes ineffaçables, cet héroïsme devenu une attitude constante et humble, et cette amitié, cette communion humaine, avant l'action terrible, que vous avez pratiquée d'un si grand cœur. Permettez à un vieux Français de vous embrasser.* »

Quelques semaines plus tard, à la Béchellerie, sa propriété de Saint-Cyr-sur-Loire, France reçut la visite de ce jeune soldat, qui était revenu blessé des combats de Lorette. Il lui montra un petit bureau, couvert de papiers épars, et comme si sa pensée ne pouvait se détourner de la guerre, M. France lui dit soudain :

« *Tous les jours, et de tous les coins du monde, je reçois des lettres où l'on me presse d'intervenir en faveur de la paix... Non, non, ce n'est pas possible... Il faut une bonne fois en finir... Je jette tout cela au panier!*

« *Par contre, vous ne croiriez pas cela, vous,* fit-il sur un ton d'affectueux reproche, *il me vient d'autres lettres, des lettres du front qui me sont adressées par des officiers, des soldats. Ils m'assurent que, dans les tranchées, pendant les interminables journées d'attente,*

ils lisent mes livres, et cela, mon ami, me cause un bien vif plaisir. »

Imaginez la confusion de l'infidèle... Avec embarras, il tenta d'exprimer au maître la tristesse qu'il avait eue à le contredire. Mais, témoin de son trouble, le grand vieillard aussitôt l'apaisa : « *Je sais,* lui dit-il, *je sais que vous êtes sincère...* » Puis il l'embrassa et avec une infinie tristesse :

« *D'ailleurs,* fit-il, *je ne suis pas sûr du tout que ce ne soit pas vous qui ayez raison.* »

Le silence retomba sur ces dernières paroles. Le jeune homme les emporta dans la nuit, sur la route qui le ramenait à l'hôpital de Tours... Depuis cette soirée de 1915, où elles lui enfiévrèrent l'esprit, il a maintes fois cherché à en pénétrer tout le sens. S'il se permet de les reproduire une fois encore, c'est que Maurras les lui a naguère rappelées par ce récit qui les prolonge :

« Un médecin de l'Ouest, dont j'ai la lettre, nous dit-il, le docteur Ch..., se présenta, un jour, à la Béchellerie; il fut fort aimablement reçu, et après bien des libres propos, se mit à se plaindre de la difficulté d'écrire correctement la langue française.

— C'est vrai, dit France, à qui le dites-vous! Mais il y a de bons auteurs. Lisez-les et relisez-les.

— Hélas! maître, un médecin de campagne a peu de loisirs...

— Soit, reprit France, mais vous lisez bien un journal?

— Sans doute, dit le médecin, mais quelle affreuse langue ils parlent tous!

— Eh bien, fit France, prenez l'*Action française!* Elle est écrite en français.

— L'*Action française?* Vous me recommandez de lire l'*Action française?* Ne craignez-vous, maître, qu'à la longue je ne me laisse entortiller par les raisonnements de Maurras?

— *Et qui vous dit que Maurras n'a pas raison?*

« Ainsi riposta le « bon » maître, ajoute Maurras. Ce fut un de ses derniers mots. Il correspondait au « premier mouvement ». Avec Anatole France, c'était toujours le bon. Le reste était livré aux plaisirs et aux déplaisirs, ou aux convenances de l'extérieur, par goût de l'accord avec son milieu, avec son prochain... Je crois, conclut Maurras, que pour l'avenir, ce « reste » comptera peu dans son œuvre. On retiendra de France ce que France écrivit pour lui-même, ce qu'il se chanta à lui-même pour l'amour de la Muse et de la Mère des Amours. »

La rencontre avec Barrès.

S'il y a une figure qui domine presque toutes les autres parmi les hommes dont l'existence fut mêlée à celle de Maurras, c'est bien celle de Barrès. Comment ne pas d'abord évoquer leur rencontre dans ces pages où nous tentons de suivre Maurras sur les routes de son passé, « dorées de flammes supérieures »? « *Sans Barrès*, dit volontiers Maurras, *que serais-je devenu? Sans son avertissement, où ne me serais-je pas égaré?* » Plus encore que l'inspirateur de ses pensées, Barrès devait être le « *guide de ses volontés indécises* », et le jeune Maurras — pouvait-il faire un plus beau placement? — avait aussitôt prêté les trésors de sa vaste culture, acquise dans la solitude et la méditation, au merveilleux adolescent qu'était alors l'auteur de *Sous l'œil des Barbares.*

« Je me trouvais à Paris depuis ma vingtième année, nous dit Maurras. Ceux de mon âge avaient un prince à peine leur aîné. Comme eux, les premiers pas dans la vie me conduisirent à Barrès. » Charles Maurras a maintes fois raconté la scène, et à nous-même il écrivait un jour : « *Lorsqu'en 1888, j'allai voir Barrès rue Chaptal, pour la première fois, après l'échange de quelques lettres, la porte fut ouverte par un mince et grêle collégien que je pris pour son jeune frère. Il me dit :* Non, c'est moi. *Et, en effet, c'était bien lui! Nous sortîmes ensemble : il dînait en ville*

et s'était harnaché en habit du soir, tube, pelisse, etc. Il trouvait le moyen d'en être encore rajeuni! » Cet aspect étonnamment juvénile — Barrès le garda jusqu'à sa mort — voilà ce qui, dès l'abord, frappa le jeune Maurras, son cadet de six ans à peine... « On ne se rendait compte de la maturité de l'esprit de Barrès, disait-il, qu'à l'extrême gravité de sa voix. » Que le sérieux, mêlé d'humour, qui passait à travers cette étrange voix rauque, ait impressionné le jeune Maurras, que la fierté, la délicatesse et le goût que rayonnait la personne du jeune Barrès aient ramené au climat moral, où il avait baigné de naissance, l'insatiable garçon lâché depuis trois ans à travers le Paris des brasseries littéraires et de la bohème, au risque de s'y encanailler, c'était pour tout cela que Maurras avait voué, le jour même, à Barrès son intime reconnaissance.

Oserons-nous, à ce chapitre et à la date où nous sommes, entrouvrir, d'un doigt léger, cette demi-confession qu'est le *Mont de Saturne* et demander quelques lumières à son héros, Denys Talon? Que nous disait tout à l'heure Maurras : « *Sans l'avertissement de Barrès, où ne me serais-je pas égaré?* » Paroles lourdes de sens et qui peuvent s'entendre de sa vie d'esprit comme de sa vie morale. S'agit-il de lui-même quand Denys nous confesse : « *La mort morale me guettait* », et lorsqu'il ajoute que « l'absence de toute loi connue pouvait le perdre de débauche ou le mener fort bien aux avant-dernières des vilenies et qu'il n'y échappa que par miracle »? De ce « miracle » Barrès ne fut-il pas l'intercesseur? La page que voici nous semble, en effet, s'inscrire en marge des souvenirs de Maurras sur sa visite rue Chaptal :

« J'étais venu vivre à Paris, nous dit Denys Talon. Telle est la diversité de notre beau Paris qu'il est, à coup sûr, un des lieux du monde où sont prodiguées les plus magnifiques vertus. Mais du secteur où je

m'étais placé, on ne les voyait pas; elles ne passaient guère par là où nous campions, et mes amis et moi n'avions à peu près devant nous que les aspects de la plus confortable dissolution. Figurez-vous un séjour qui pour n'être pas sans tristesse avait aussi son charme, sous son air de friche, ou comme disent les coloniaux, de brousse; disons, nous, de forêt dantesque : spacieux terrain vague qui n'était à personne et qui était à nous, sur lequel abondait la plus étrange population féminine, véritable nation de mal mariées, de séparées, de divorcées, de femmes et de filles parfaitement libres qui, pour n'être pas galantes au sens vénal, étaient tout à fait dépourvues de raisons de se conduire d'une autre manière que nous. Qui, nous? Eh bien! des jeunes gens dont les origines sociales étaient bonnes ou excellentes, mais à qui ce Paris-là avait fait donner deux ou trois tours de roue vers leur animalité primitive. Ils n'en revenaient qu'aux vacances! »

Les impressions de sa première existence à Paris, les risques qu'il y courut dans l'ordre de la vie morale ont laissé à Maurras un souvenir doux-amer et plus amer que doux : « Le contact d'un certain nombre d'étudiants, de jeunes journalistes et de petits rapins, dit-il, avait fini par me communiquer pour quelques saisons d'assez mauvaises habitudes de langage et de tenue, un débraillé de brutalisme bohémien qui me permit de me libérer d'anciens plis. » Jusqu'où cela est-il allé?

« Je ne sais », dit Maurras. Et nous pas davantage. Passons...

Un chaos intellectuel.

Ce qui touche à la vie d'esprit de Maurras, aux problèmes d'idées qu'il ruminait alors le reste du temps, nous intéresse bien autrement que ces « gamineries » ou ces « petites amours ». Le chaos intellectuel, qui fut alors celui de son existence, n'avait-il pas été bien pire et d'une tout autre gravité! Ici encore

comment ne pas entendre le son de la voix de Maurras dans ce qui passe par la bouche de son Denys Talon? « Mon nihilisme paisible, dit ce suppôt de Maurras, mon doux anarchisme moral fut commun à bien des hommes de ma génération, 1870 environ. Ils s'étaient comme moi séparés de la précédente. Nous trouvions derrière nous des exemples et des préceptes. Je ne sais pas encore comment ceci et cela fut si rapidement abandonné, ni quel cyclone l'emporta et le balaya... On moquait les fondements de tout; on en brocardait les raisons. Quant aux infortunés, maîtres ou camarades, qui proposaient encore de dire : *il faut* ou *l'on doit*, la réponse était tenue prête : *il ne faut rien, l'on ne doit rien.* »

Saisi au vif de la chair, n'est-ce pas cet état que Maurras a décrit en ces phrases fameuses : « Les jeunes gens du XXe siècle, dit-il, se feraient difficilement une idée de notre état d'insurrection, de dénégation capitale. Un mot abrégera : il s'agissait pour nous de dire *non* à tout. Il s'agissait de contester toutes les évidences et d'opposer à celles qui s'imposaient (y compris les mathématiques) les rébellions de la fantaisie, au besoin, de la paresse et de l'ignorance. Le mot de scepticisme n'est pas suffisant pour qualifier ce mélange d'incuriosité frondeuse avec le délire de l'examen. Un *à quoi bon?* réglait le compte universel des personnes, des choses et des idées. *C'était le néant même senti et vécu.* »

Dans cette décomposition générale, quelque chose survivait-il? Demandons-le, une fois encore, à son Denys Talon. Que lui restait-il donc? « Peut-être, dit-il, le bon pli d'habitudes saines, devenues un peu moins morales que physiques. Leur puissance tenait à ce qu'elles avaient d'invétéré : entre toutes, la tendance innée au travail. » Mais Denys Talon d'ajouter : « Dès mes premiers moments d'émancipation juvénile, j'avais choisi de travailler d'arrache-pied à tout, hormis peut-être à ce qui s'abstenait de me faire un

certain signe d'appel personnel. Comme ma pauvre mère m'avait reproché assez amèrement ma nullité en je ne sais plus quelle branche de mes études : *Cependant*, lui répondis-je, *tu vois, je travaille.* Elle répliqua par un trait de lumière : *Oui, à ce qui te plaît!* Ce n'était pas *bien* travailler pour elle. »

Tout, au reste, le sollicitait; il tournait les yeux de tous côtés, allait à tout comme la ferraille à l'aimant, mais retournait bien vite à ses deux pôles préférés : la Philosophie et la Poésie. « Ainsi, dit-il, en évoquant la dissipation et la dispersion d'esprit de ses successifs dévergondages, ainsi allais-je tout courir, tout goûter ou pleurer. Cela durait ou ne durait pas. Cela me bousculait au point de me noyer; parfois aussi, ce chaos vivant me laissait émerger et se composait et s'organisait au-dessous de moi. Je risquais une chute verticale... Seul, mon plaisir directeur ou interdicteur aura, je ne sais comment, imposé la ligne blanche ou grise de la direction ou des exclusions. Je n'avais que cela pour moi. C'était toujours cela. *Plaît! Plaît pas!* Là et là seulement furent orientées dix années de ma vie d'esprit. »

« *Sous l'œil des Barbares...* »

C'est là, ou à peu près, qu'en était le jeune Maurras à la veille de sa rencontre avec Barrès... Qu'allait-il devenir, et faire et subir? Et d'abord, comment vivait-il? Ses journées, il les passait dans les bibliothèques de la rive gauche, à la vieille Sorbonne ou à Sainte-Geneviève, en tête à tête avec les livres, en des investigations de toutes sortes : ses désirs de savoir s'étendaient à tout, et là, comme ailleurs, il ne savait, comme Denys Talon, que *son plaisir ou son déplaisir*.

Mais n'était-ce pas un frisson de plaisir, une sorte de délectation supérieure qu'avait ressentie Maurras quand il découvrit l'idéologie passionnée de Barrès, cette nuit où il lut, que dis-je, où il dévora *Sous*

l'œil des Barbares, qu'il était allé prendre, l'après-midi, passage Choiseul, chez l'éditeur Lemerre? L'ironie, la poésie, les cadences de cette prose savante, aussi bien qu'un ton de « moquerie compliquée », voire même de sarcasme, tout l'avait enchanté, transporté! Le nihilisme, l'anarchisme qui l'avait si profondément atteint, lui, Charles Maurras (ne s'y plaisait-il pas encore?) voilà qu'il le retrouvait, le respirait en tournant les pages de ce livre nouveau, mais un anarchisme non point « doux ni paisible » : *douloureux*.

Comme la plupart des jeunes gens de sa génération, c'était de ne savoir où se prendre que souffrait le Barrès de *Sous l'œil des Barbares!* Dès ce premier contact, et malgré la fantaisie, le vagabondage, le goût du plaisir où se complaisait un jeune être, c'était surtout le profond sérieux de cette « petite bible » qui avait frappé les vingt ans de Maurras; c'était, sous les aveux d'une sincère inquiétude essentielle, le puissant désir final de « trouver la direction de la vie humaine ». A quelle profondeur n'avait pas retenti en lui l'invocation par où s'achève cette confession d'une âme incertaine, mais avide de force, de fécondité spirituelle? Jusqu'où ne l'avait-elle pas atteint? Il lisait et relisait les dernières phrases : « *Je sais, mais qui me donnera la* grâce? *Qui fera que* je veuille?... » « *O Maître, dissipe la torpeur douloureuse pour que je me livre à la seule recherche de mon absolu...* » « *Je te supplie que, par une suprême tutelle, tu me choisisses le sentier où s'accomplisse ma destinée* » — et cela jusqu'au trait ultime qui avait littéralement bouleversé Maurras, comme « un appel incantateur à un Verbe inconnu » : « *Qui que tu sois, ô Maître, si tu existes quelque part, axiome, religion ou prince des hommes!* » Oui, c'est dans ce petit livre avertisseur, que d'aucuns trouvaient prétentieux et obscur et que les hommes graves affectaient de ne pas prendre au sérieux, c'est dans ce premier essai de Barrès que le problème

de la vie s'est présenté avec une grande clarté au jeune Maurras, à cet adolescent aux volontés encore *indécises*. L'idée d'agir, de mener « une vraie vie, sérieuse, ferme, utile », la pensée de Barrès, par sa nouveauté et par ce qu'elle avait de simple, de net, de persuasif, venait de la lui formuler avec grâce. C'est bien, en effet, une sorte de grâce et de miracle que cette rencontre de Maurras avec Barrès, au seuil de sa vie d'esprit : elle allait orienter sa destinée, lui proposer un épanouissement nécessaire sans rien détruire en lui d'essentiel.

« *Le Culte du Moi.* »

Plaisir, déplaisir, comment le Barrès du *Culte du Moi* lui eût-il d'ailleurs demandé de renoncer à ses mouvements de nature, à ses normes instinctives?... Il l'y ramenait, il l'y fortifiait, au contraire, en l'invitant à *se plaire* parmi ceux qui appartenaient à sa vraie famille mentale, sentimentale, en l'avertissant du même coup d'avoir à s'écarter de ceux qui lui étaient étrangers, qui lui causaient du *déplaisir*, ceux que lui, Barrès, appelait à cause de cela *les Barbares*, c'est-à-dire des êtres trop différents de sa manière d'être, de sa conception de la vie. Car le *Culte du Moi* — la vive formule, amie de la mémoire, offrait un piquant mélange de clarté, d'impertinence et de mystère, qui allait faire sa fortune — la *Culture du Moi*, telle que Barrès la conçut, n'a jamais formé un corps de propositions théoriques : « Ce n'était, dit Maurras, qu'une simple méthode de pensée à l'usage de ceux qu'il jugeait à peu près constitués comme lui. — Disposez-vous d'une certaine réserve de forces morales? Alors, leur disait Barrès, il vous faut les défendre pour demeurer vous-même, pour ne pas vous laisser envahir par l'extérieur, et pour tenir contre l'universel assaut ennemi... Il ne s'agissait pas de défendre à tout prix n'importe quel *Moi;* il s'agis-

sait d'un *Moi* constitué par la suite des générations cultivées... Barrès leur enseignait, en somme, ce qu'il avait commencé à faire pour sa conservation personnelle. ». Oui, Barrès les invitait d'abord à se connaître, à connaître leur limite — cette « bonne limite » que lui, Maurras, avait oubliée plutôt qu'ignorée et conservée sans le savoir, la « limite dérivée des bonnes coutumes des siens, de ses traces d'éducation, de ses vestiges de tradition, peut-être d'un aveugle instinct, liés à d'obscures orientations de son cœur. » Des ascendants éloignés, ayant tenu à un certain goût d'honneur dans leur vie, parlaient en lui, plus haut que lui, en tout cas assez haut pour lui imposer leur puissant refus collectif. Mais si le jeune Maurras ne fut pas long à en reprendre conscience, c'est à sa rencontre avec Barrès qu'il le doit, à Barrès qui l'a aidé à faire de l'anarchisme, du nihilisme où il se complaisait encore, non point quelque chose de purement négatif, mais une sorte d'étape purgative. Il ne s'agissait plus de dire *non* à tout, mais de dire *impossible* à tout ce qu'il sentait extérieur à lui-même, à ces influences étrangères qui cherchaient à l'assaillir, à le dominer. Voilà ce que Barrès, « l'anarchie » du jeune Barrès de *Sous l'œil des Barbares* lui avait fait découvrir.

« *Rien qu'en vivant...* »

L'anarchie, c'est à son départ dans la vie la première démarche d'un jeune et libre esprit devant ce qui lui fait trop horreur. Le tout est d'en sortir. Ce fut précisément la grâce de Barrès que d'en être sorti, le miracle qu'il opéra d'en avoir fait sortir les meilleurs de sa génération — « et cela sans théorie, par la seule pratique du noble et du beau, par un accord essentiel avec la beauté du monde, *rien qu'en vivant*. Si cet écrivain d'humeur, cet artiste d'amour et de haine, si ce profond moraliste a eu une telle prise

sur les jeunes hommes de son temps, c'est qu'il ne disait rien de l'âme humaine qu'il n'eût reconnu par l'épreuve, *directement* ». Ce que Barrès, en se cherchant, en se trouvant, allait donner à nos générations, à une époque française, c'est *l'idée vraie d'un équilibre entre la culture et la vie,* non pas un concept, mais une « idée vécue, une idée devenue vraie en s'incorporant charnellement à une vie, comme l'idée de tradition devient vraie en s'incorporant à *votre* famille, ou à *votre* Eglise ». « Dans cet ordre, ajoutait Thibaudet, le mouvement ne se prouve qu'en marchant, que par la marche de *quelqu'un...* »

Barrès fut ce *quelqu'un,* et Maurras l'avait senti dès leur premier contact, qui avait été « rapide, violent, décisif ». Maurras était sorti conquis par la séduction extraordinaire, foncièrement saine, qui rayonnait de toute sa personne. Ah! combien la réputation d'ironiste, ou même de « fumiste », qu'on essayait alors de forger à Barrès lui avait donc semblé trompeuse!... Ce qui l'avait, au contraire, frappé, c'était combien ce jeune monsieur Barrès était déjà *un,* et *un* de cette unité supérieure qui tenait, dira Maurras, à ce « qu'il mettait au-dessus de tout ce qu'il considérait comme l'objet naturel de l'homme : haute culture de l'esprit, spéculation philosophique, la pensée, les lettres, les arts, en bref, tout ce qui fait l'honneur d'être né un esprit humain ». Voilà ce que furent entre Barrès et Maurras les premières affinités de nature : les événements et les circonstances allaient — en dépit d'un certain dissentiment — les faire servir à une haute amitié. Et c'est en témoin de toute la vie de Barrès que Maurras lui rendra cet hommage : « Toutes les fois que de nobles intérêts furent en jeu, l'honneur, l'amitié, le respect de soi, la haute poésie, la patrie, Barrès fut toujours leur égal. Je l'ai toujours vu grand dans les grandes choses. »

Au temps de la « Cocarde ».

Peu de temps après leur premier échange de 1888, Barrès avait été élu député : « L'activité politique lui fit grand bien, nous dit Maurras. Elle le lança au milieu des êtres, et d'êtres bien armés, dont les flèches purent le blesser, mais aussi l'endurcir, l'exercer, l'entraîner à ces joies de l'action et des réactions que la vie appelle à la vie. En ce sens, l'action politique de Barrès allait étendre son rayonnement intellectuel et littéraire, poétique et moral. » Battu aux élections, c'est pour élaborer un programme qui unit fédéralisme et nationalisme que Barrès, en 1894, fonda la *Cocarde ;* elle ne vécut que six mois.

Ces six mois de collaboration devaient encore resserrer les liens personnels de Barrès et de Maurras. Et puis, avec eux, parmi eux, il y avait Frédéric Amouretti, qui fut l'âme de leur action... Maurras était déjà depuis quatre ans à Paris lorsque, vers 1892, il rencontra celui qu'il nomme « le premier camarade digne de ce nom ». « Nous nous connaissions par nos communs amis d'Aix, dit-il : Frédéric Amouretti vint à moi. Nous nous reconnûmes à ce premier abord. Nous ne nous séparâmes plus. Si ses études particulières ne pouvaient m'être de grand service pour mon goût passionné de la philosophie et même de la poésie (Amouretti était historien et avait reçu les dernières leçons d'un Fustel), il m'apportait en histoire, en géographie, en économie politique, ce que j'appellerai une *Carte des Vents*, de ces vents du large qui, en moi, comme devant un public immense, s'agitaient, se contrariaient et se combattaient. Son érudition, que tout le monde exploitait, sa mémoire immense, servirent grandement à me renseigner, quant à moi... Grâce à lui, sur beaucoup de points, mon esprit n'aura pas fonctionné à vide; il aura informé les réalités désirées. »

« Une mémoire immense, où tout durait, vivait, se prolongeait avec une ardeur passionnée », voilà ce qu'Amouretti avait livré, prodigué à Maurras, à Barrès, à leurs amis, qui admiraient, vénéraient la variété, la richesse d'un tel esprit. Barrès n'en était pas le moins avide. Poète, ne cherchait-il pas partout à enrichir le trésor de ses rêveries? Avec tout, avec tous, il faisait son miel. Ce magnifique égoïsme était une de ses noblesses.

Par peur de « manquer »...

Oui, le grand don de Barrès, c'était de s'emparer avec grâce des idées qui flottaient autour de lui. Aussi a-t-on prétendu que Barrès ne lisait rien, qu'il manquait de culture! Et nous entendons encore Paul Bourget nous dire : « *Il ignorait tant de choses! Ses* Cahiers *en témoignent!... Un jour qu'il avait à parler de Rousseau, il vint me demander ce qu'il fallait en dire.* — Asseyez-vous là, fis-je, *et je lui indiquai les idées principales. Il écrivit ensuite d'admirables pages, car, quand Barrès avait le thème, il en tirait un parti magnifique... Combien de fois ne m'a-t-il pas prié de lui fournir une idée d'article! C'est ce qu'il appelait venir* me pomper », ajoutait en riant le vieux maître.

Songeant vers le soir de son âge à ce que lui avaient coûté de telles recherches, Barrès croyait avoir péché par excès d'effort sur soi-même : il y avait dépensé une sorte de volonté tendue qui devait abréger ses jours. « Jusqu'à l'absurde, je me suis contraint, maltraité », disait-il alors, et il ajoutait : *Toute ma vie, j'ai été sur une fausse piste par désir de me nourrir l'esprit.* » Peut-être, en artiste trop sérieux, Barrès a-t-il surchargé ses ouvrages d' « idées » qui, en elles-mêmes, ne l'intéressaient pas.

« *Je sens*, disait-il, *mon défaut d'instruction. Je rêverais mieux, si je savais davantage. Savoir, c'est distinguer entre les choses plus de rapports. Les cieux,*

les étoiles me mènent déjà si loin dans l'illimité des siècles, dans les mystères de la mort, de l'unité des choses. Des aperçus nouveaux, des rapports qui livrent le mieux le tout, voilà où j'aspire... »

De perspectives nouvelles, de vues riches en suggestions de toutes sortes, Maurras, Amouretti avaient fourni Barrès à foison, en ouvrant à ses mouvantes rêveries les vastes horizons de la métaphysique et de l'histoire! C'était un artiste, cet homme; mais, au fond, Barrès ne pensait pas qu'une idée valût plus que celle qui la contredit : le génie et le talent lui semblaient capables de les rendre également séduisantes, — et du génie, du talent, ses jeunes amis n'en manquaient point : « *Ah! la royauté entendue comme cela, l'histoire, la doctrine, avec vous, avec Amouretti, je comprends!...* », dit-il à Maurras ce jour de 1898 où celui-ci lui apporta ses *Trois idées politiques*... Barrès comprenait peut-être, mais ne les suivait pas. A cet égard, la position de Maurice Barrès n'a jamais varié.

Barrès et la Révolution française.

Barrès était et demeura toujours républicain. Parmi tout ce qu'il tenait de sa naissance — et cela seul prévalait en lui — il y avait ce sentiment républicain : il mettait une sorte d'honneur et de piété à y rester fidèle. C'est qu'il le trouvait aux origines de la poignée d'idées et de sentiments, « où, disait-il, je me tiens avec tant de monotonie ».

A la veille de sa mort, quand il publiera les *Mémoires* de son grand-père J.-B. Barrès, officier de la Grande Armée, pour servir de préface et d'éclaircissement à tout ce qu'il avait lui-même écrit, Barrès ne laissera pas d'y souligner ce trait :

« La morgue des émigrés à leur retour en 1815, et les offenses que certains d'entre eux avaient la folie de prodiguer à des hommes dont la noblesse et la vertu

venaient de conquérir des titres aussi beaux que ceux des croisades, mon grand-père les décrit dans une multitude de petits traits... qui font toucher du doigt l'extrême difficulté où se heurte chez nous une restauration monarchique... J.-B. Barrès nous aide à comprendre que les Français de 1815 n'avaient aucune idée de l'emploi qu'ils pouvaient faire de ducs, de marquis, de comtes et de vicomtes... »

Si Barrès n'aimait pas les « ci-devant » — le monde royaliste, était-ce autre chose pour lui que les lecteurs du *Gaulois* ou les admirateurs d'Arthur Meyer? —, si, dans sa réponse à l'*Enquête sur la Monarchie,* on voit Barrès montrer de l'humeur à l'endroit des aristocrates et des nobles (« *Ils ne savent même pas,* disait-il, *se purger des rastaquouères qui leur donnent, peu à peu, les plus ignobles couleurs* »), Barrès le devait sans doute à son grand-père, à ce soldat de Bonaparte, dont il avait hérité, avec sa piété pour l'armée, pour le génie de l'empereur et pour la gloire, certaines préventions qui étonnent chez un esprit de son espèce.

A sa fidélité républicaine, Barrès alliait même une sorte de gratitude à l'endroit de la Révolution : cela faisait partie aussi de son « type natal ». Et si l'auteur des *Amitiés françaises* ne datait pas de 1789 l'Histoire de France, nous nous rappelons l'avoir entendu dire un jour :

— *Sans la Révolution, je n'aurais jamais pu être ce que je suis!*

A quoi Jacques Bainville, qui avait grandi au sein d'une famille républicaine, répliquait tranquillement :

— *Sans la Révolution, je serais fermier général!*

Quant à Maurras, il avait répondu aux objections de son ami Barrès : « La monarchie se devra de réorganiser l'aristocratie avec ceux de ses éléments qui ont gardé la vitalité, l'énergie et l'honneur, accrue de nouveaux éléments épars et encore amorphes qui lui seraient offerts par l'élite française. » Mais, Barrès n'était pas, pour autant, convaincu...

Où Barrès se « défile... »

En matière de dialectique, qu'elle fût royaliste ou non, Barrès restait sceptique, d'un scepticisme général : ce n'était pas une opinion, c'était une manière d'être. Aucun raisonnement ne l'eût retourné. De tout temps, il avait professé que la dialectique des idées ne pouvait mener absolument à rien. Quand il discutait avec Maurras de république et de monarchie, il lui arrivait de répondre en riant : « *Si j'étais aussi bon dialecticien que vous, je prouverais le contraire de vous!* » — ce qui ne manquait pas de mettre Maurras en rage. « J'ai toujours tenu pour absolument inadmissible, disait Maurras, que les chemins de la pensée puissent dépendre de ce qui les fraye! Il est des règles, il est des lois, il est des démonstrations de la vérité, des analyses du sophisme. Toutes les fois que l'on se trouve en présence d'un faux raisonnement, il doit être possible de le mettre en poussière. Que la configuration des idées, leur tour, leur style, dépendent d'une forme de l'esprit, cela peut se débattre! Mais sur le fond, les idées figurent les choses, et l'on ne se soustrait pas à l'éclat de leurs vérités ou de leurs mensonges. » Et lui, Maurras, n'était-ce pas « uniquement par la décision de son esprit, au terme d'une indifférence personnelle planant au-dessus des partis, qu'il s'était orienté vers le système monarchique, comme vers le meilleur gardien d'un capital commun... »?

Impossible à Maurras de s'accorder là-dessus avec Barrès, d'autant que « Barrès avait plus d'une façon de se défiler ». « Tantôt, dit Maurras, c'était pour déclarer qu'un Français de l'Est ne pouvait guère être ému par l'œuvre royale. Il oubliait un peu Lyautey! Tantôt il faisait voir combien son cœur était bonapartiste. Non qu'il vît aucune nécessité de rétablir l'Empire! Mais ses plus grands ressorts émotifs

étaient concentrés pour lui dans l'épopée napoléonienne. » « *Nous devons tout à nos rois*, lui disait, un jour, Bourget. — *Non*, dit Barrès, *rien aux rois, tout à la France*. — *Alors*, lui demandait Maurras, *alors la France s'est faite toute seule? Par quelle main? Comment?...* »

Mais Barrès n'avait guère médité les leçons de l'histoire; il la connaissait peu ou mal : il ne lui demandait qu'un vaste thème à songeries. Il imaginait que le royalisme d'un Amouretti, d'un Maurras, ces Blancs du Midi, était la libre création de leur esprit, enthousiaste de systèmes et d'idées... comme d'autres le sont d'images... « Mais non, répétait Maurras sans jamais se lasser, nous n'avons jamais voulu dire qu'un roi soit partout nécessaire au salut commun... et qu'il en faille un chez le grand Mogol, aux pays d'Egypte ou de Garbe! Ces peuples sont divers, leurs mœurs, leurs races, leurs terroirs permettent et ordonnent d'autres lois que chez nous! » Pensant à la France telle qu'elle est faite, au *régime* qui lui convient — au sens des médecins comme à celui des politiques, — autrement dit, à ce qui lui réussit et à ce qui ne lui réussit pas, nous concluons, disait Maurras, que « c'est un roi qu'il lui faut ». Enfin, l'invocation barrésienne à la terre et aux morts ne pouvait-elle, ne devait-elle aussi « charrier le souvenir de ces premiers-nés de la race qui ont été les chefs historiques de notre sang »? Si la France est une « famille de familles », ainsi que la définissait Barrès, comment, lui demandait Maurras, comment ne pas penser à la Famille-Chef?

Mais rien ni personne n'eût pu faire changer Barrès de sentiment. « *A chacun son rôle*, se disait-il. *A Maurras, le système, la forme didactique.* » Barrès, lui, se réservait la musique. *Vivre dans les idées, filer dans la musique*, pour lui, d'ailleurs, c'était tout un. Le fond des doctrines ne lui importait guère : s'il croyait à l'efficacité spirituelle des idées, ce n'était

pas sur l'échelle de la raison raisonnante qu'il grimperait jamais pour les atteindre! Ce qu'il goûtait, dans une pensée, dans un être, c'était *l'élan.* Voilà ce qu'il aimait chez Maurras. Pour ce poète, Maurras en était un autre. La monarchie, songeait Barrès, c'est sa musique, à lui. « Vous êtes allé à la monarchie par un appel impérieux et tout d'abord obscur de votre être, lui disait-il. C'est là ce qui fait la richesse, la beauté de votre foi! » Et, au soir de sa vie, en 1922, il y rêvait encore et jetait sur la page nocturne, tracée au chevet de son lit : « *Maurras, ce démiurge. Son royalisme est une œuvre d'art librement conçue. Son imagination créatrice est la source d'où il fait jaillir ces réalités spirituelles et matérielles que nous résumons sous ce mot : l'*Action française. *Il développe en lui et chez les autres la foi.* »

Maurras, Barrès! ces deux hommes se rejoignent par les sommets. Et Barrès lui-même ne disait-il pas : « Nos accords, où ils peuvent se faire, sont féconds, nos oppositions stériles »?

« *Maurras a sa thèse, j'ai la mienne...* »

Parmi ses contemporains, il n'est pas d'homme pour qui Barrès ait eu une plus haute estime que pour Maurras. Il le mettait hors de pair et l'entourait d'une sorte de respect qu'il ne montrait à l'endroit de personne.

Quoi qu'il en fût des divergences, Barrès se sentait à son niveau; mais il l'aimait, il l'admirait trop pour ne pas lutter, se débattre contre ses prestiges... Ah! qu'il avait donc du mal à échapper aux raisonnements de son ami, à ce qu'il appelait son « perpétuel *c. q. f. d.* »! Il admirait cet art de persuader, de déterminer des convictions; mais sa résistance venait du plus intime de son être, de cette part réservée aux sentiments, à ces données *inconnues* qu'il protégeait contre les définitions trop cer-

taines : « Maurras, disait-il (bien à tort), Maurras ne tient pas compte des *inconnues!* » Et s'il refusait d'adhérer à ses doctrines impérieuses, c'est qu'en lui-même il pensait : « *Je fais autre chose. Il a sa thèse, j'ai la mienne. Mûrissons nos fruits particuliers.* » Oui, Barrès s'occupait sur d'autres points. Et repensant encore à Maurras, dans ce dialogue intérieur qu'il ne cessait d'établir avec lui, il se prenait à dire : « Vous laissez trop de choses en dehors de vous. Vous resserrez la doctrine et moi je l'étends. Vous voulez dominer les esprits, les contraindre dans une formule, et moi les diriger. » « Je vous accorde, ajoutait-il, que l'esprit humain ne peut pas se passer de doctrines et d'hypothèses et que la raison seule est apte à construire les unes et les autres, mais je n'assujettis pas la vie à des arguments. » Là-dessus, Barrès était inflexible : « Je ne veux pas, disait-il, je ne veux pas me battre pour un parti. Soyons plus clair : je ne veux pas me battre pour des parties. Chaque groupement laisse trop de choses de côté! » Entrer dans un groupe, même à la Chambre, il n'en avait aucune envie. Et voilà ce qu'il fallait marquer, d'abord, pour donner son juste sens à tel mouvement d'humeur dont je fus, un jour, le témoin. Ceux à qui j'ai déjà conté ces souvenirs m'en voudront-ils de les rapporter ici?

Sur un mur des Halles.

C'était au printemps de 1908. J'étais allé chercher Barrès à sa permanence de la rue Sauval où, deux fois par semaine, le mercredi et le vendredi, il expédiait les affaires de son quartier. Un décor à la Balzac. Au second étage d'une maison sordide, deux pièces étroites en corridor, ouvrant sur une cour empuantie par les odeurs des Halles. Dans la première, des écrivains, des journalistes, et jusqu'à des femmes de lettres, y coudoyaient des électeurs.

Ils étaient introduits tour à tour dans le bureau de Maurice Barrès qui, les jambes croisées, sa mèche noire retombant sur son large front, dédicaçait à celui-ci un volume, donnait à celui-là quelque secours d'argent, à cet autre un mot de recommandation. Vers midi, le courrier signé, les derniers quémandeurs reçus, on partait. Au détour de la rue aux relents infects, Barrès redevenait Barrès...

Ce jour-là, les murs des Halles étaient couverts de fraîches affiches qui attirèrent son regard. Nous nous arrêtâmes, et il lut : « L'ACTION FRANÇAISE, *organe quotidien du nationalisme intégral.* Directeur : *Henri Vaugeois.* Rédacteur en chef : *Léon Daudet.* » Ce n'est qu'ensuite que Barrès aperçut, au bas des « placards », en lettres moins voyantes, le simple nom de *Charles Maurras* — et je dois dire qu'il s'en indigna. Pour moi, ni l'événement ni la surprise de Barrès n'avaient aucun sens précis. Ce journal, ces hommes, ces noms m'étaient alors presque inconnus! Mais, pour Barrès, je compris que la chose était d'importance. Du passé proche encore surgissaient les images des chers compagnons de naguère, les Amouretti, les Maurras... Sous son regard, alourdi d'invisibles pensées, se levait le souvenir des belles discussions de 1894, 1895, 1896 — *O, jeunesse, jeunesse!...* Eh! quoi? à la *Cocarde,* à la première *Action française,* dont il était vers 1900, qu'avaient-ils donc mis en commun? Un même dégoût du régime parlementaire. Mais lui, Barrès, il n'avait pas changé : il était demeuré dans sa voie! C'étaient ses amis qui avaient « évolué » : ils avaient conclu à la monarchie! Il leur gardait son amitié, mais il restait en dehors. Et les voilà qui fondaient un parti, un journal!... Il eut soudain cet air fermé, agacé que, depuis, je devais lui voir tant de fois, et, comme pour chasser ces réflexions, il eut un léger mouvement de l'épaule, s'éloigna en relevant la tête; puis d'un pas plus rapide, nous regagnâmes sa voiture qui l'attendait

derrière la Bourse du Commerce. Sur le chemin du retour à Neuilly, pendant de longues minutes, il resta silencieux, et tout à coup, comme s'il se parlait à lui-même : « *Quelle absurde entreprise!* fit-il. *Ce qui m'ennuie, c'est qu'ils se réclament de moi. Je crains qu'ils ne me compromettent. Sans doute vais-je être obligé de faire l'opération chirurgicale... Mais est-ce la peine? Bah! Ils n'en ont pas pour six mois!* »

De cette boutade, il ne faudrait pas conclure que « Maurras gênait Barrès ». Quelle basse explication! Pour qui connaît Barrès, de telles paroles sont surtout révélatrices de la lutte incessante que les idées, les sentiments, entretenaient au plus vif de son être : « *J'ai horreur et méfiance raisonnée de ce qui me vient du dehors*, disait-il. *Il faut que je l'aie vécu pour l'adopter.* » Ce qui subsistait de commun entre lui et Maurras, c'était le sens vif de la continuité française, car c'est à la hauteur du cœur de la France que se concilient ces deux esprits, que se refait leur accord.

« *Ni l'absence, ni le silence...* »

Oui, c'était dans « un département de choses sûres, auquel rien ne pouvait faire, ni l'absence, ni le silence, ni aucune fausse apparence », que Barrès et Maurras se rejoignaient, alors même qu'ils ne se voyaient plus comme autrefois. Leur accord intime de pensées et de sentiment sur ces points essentiels était de ces choses-là; et « le travail convergent, venu de toutes les profondeurs, se retrouvait et se reconnaissait, dira Maurras, pour l'élaboration des événements ».

Maurras, néanmoins, cachait mal la peine que cet éloignement lui causait : « Il y aura pourtant des années, le prochain automne, écrivait-il en 1904 à son ami Maurice Barrès, que nous travaillions au même journal et, en somme, aux mêmes idées et

avec les mêmes méthodes. On ne nous a vaincus, prenez-y garde, qu'en nous plagiant. L'*intelligence* reste le point sensible de la France contemporaine. Nous serons des vieillards et des morts quand de jeunes héros feront triompher l'instrument aiguisé et assoupli entre nos mains. Et c'est malgré tout un grand malheur que vous n'ayez pu vous accommoder plus complètement de l'*Action française!* Quelle force vous y seriez! »

Mais Maurras ne commettait pas pour autant l'ingrat péché d'oublier que c'était une résurrection du *patriotisme intelligent* qu'avait obtenue Barrès par les prestiges de son art :

« Ceux, disait-il, qui ont vu où en était l'élite de la jeunesse intellectuelle, instruite et cultivée, aux environs de l'année 1900 et à quel palier supérieur le barrésianisme l'avait conduite aux approches de 1910 peuvent bien admettre que Barrès ait eu des collaborateurs, dont le groupe de l'*Action française* n'est pas des moindres; il reste certain que dans le premier lustre (1900-1905), ce fut le souffle et l'esprit de Barrès qui déplaça les bons atomes et imposa la discussion. Ce chapitre de l'histoire des idées fait le plus grand honneur à ce patriotisme qui fut impersonnel et désintéressé autant que n'importe quel autre des archétypes de la pensée humaine et qui servent puissamment l'avenir du peuple français. La fusion fut étroite de la morale, de l'esthétique et de la politique. *Grâces en soient rendues à Maurice Barrès et à lui seul...* »

Et Maurras d'ajouter : « Si les jugements ont été quelquefois incertains à cet égard, c'est que beaucoup de ceux qui avaient suivi Barrès sur ce beau et grand chemin de la tradition nationale furent conduits à le dépasser... »

Voilà justement ce qu'aux environs de 1912, l'enquête d'Agathon sur la jeunesse allait rendre sensible, ne serait-ce que par les discussions qu'elle suscita...

Nos premiers colloques avec Maurras.

Nos premiers colloques avec Maurras, ou plutôt avec Criton, cet autre lui-même, remontent à ces temps lointains d'Agathon. Mais, ici encore, c'est à Maurras que je dois laisser la parole. N'a-t-il pas lui-même évoqué, dans la *Contre-Révolution spontanée,* des souvenirs où il montre ce que furent nos convergences au bord de l'abîme? « Un autre phénomène du réveil de l'orgueil français d'avant 1914, mais auquel, dit-il, nous ne fûmes pour rien, convergeait à nos tendances et les ralliait, c'est la fameuse *Enquête* d'Agathon sur certaines absurdités nées d'influences étrangères dans notre enseignement supérieur et qui formait l'*Esprit de la Nouvelle Sorbonne.* En 1912, le pseudonyme d'Agathon « bon, brave à la guerre », n'avait rien de commun avec le vieil écrivain qui avait signé du même pseudonyme, au siècle mourant, un bon nombre d'articles à la *Revue Encyclopédique* de Larousse [1]. Agathon désignait deux jeunes gens pleins de vie et de feu qui nous étaient à peu près inconnus alors... L'assaut qu'ils donnèrent à la vieille Université vint égaler, dans un éther supérieur, les grandes journées de Thalamas. Ils précédaient, dans un plan tout voisin, le beau et mémorable ouvrage de Pierre Lasserre, *la Doctrine officielle de l'Université.* Ils posaient, à toute ligne, la maîtresse question — française par excellence — du primat de l'intelligence et de la raison. En plein bergsonisme montant ou florissant, impressionnés eux-mêmes par Bergson, leur coup hardi frappait au cœur les vieux sophismes, et tout ce qui champignonnait encore des vestiges de Brunetière, des débris déformés de Taine et de Renan, et des traces de Michelet, oui, de Michelet, mais uniformément revêtues de ce vernis

[1] Charles Maurras lui-même.

d'érudition et de pédanterie que l'on croyait devoir primer le jugement et le goût, auxquels on substituait la fiche. L'éclat fut grand. On essaya de répondre et de réagir... Mais le succès dans l'opinion emporta tout. Sans capituler les autorités s'effondrèrent... »

Oui, l'*Esprit de la Nouvelle Sorbonne*, en dépit de nos affinités bergsoniennes, avait été approuvé, soutenu presque sans réserve par les maurrassiens qui, placés aux avant-postes du redressement français, avaient naguère engagé la bataille pour Fustel de Coulanges... Mais quand, l'année suivante, nous publiâmes, Tarde et moi, notre enquête sur la jeunesse dans l'*Opinion* de Maurice Colrat, ce fut une autre affaire...

...Et premières objections...

C'est alors que s'élevèrent les premières objections de Maurras, formulées avec la promptitude de l'humeur par la plume de son cher Criton — quitte à nous faire personnellement bénéficier ensuite... de circonstances atténuantes. Maurras, on le verra, avait imaginé qu'écrivant dans la républicaine *Opinion*, qui passait alors pour être dévouée à la politique de Raymond Poincaré, nous avions dû apporter des prudences opportunes à l'affirmation du réveil de la conscience française dont nous faisions état. Au vrai, nous y voyions surtout une transformation du caractère, une évolution du tempérament de la jeunesse, un « grand remous des âmes »... Mais pouvions-nous assurer, pour autant, que *nos* jeunes gens avaient les mêmes doctrines, que leurs idées à tous s'étaient renouvelées dans un sens identique, dans le sens du « nationalisme intégral »? Quel que fût le désir d'Agathon de donner par son enquête un portrait cohérent de la jeunesse, il craignait les déformations arbitraires. Ce qui lui semblait différencier

le plus une telle génération des précédentes, c'était son *réalisme*, cet état de santé de l'âme qui contrastait si fort avec le pessimisme, l'énergie défaillante, le désarroi moral de ses aînées : voilà ce qui mettait entre tous une parenté inattendue. Oui, il y avait là bien autre chose qu'un sursaut provoqué par le sentiment du péril, la menace du prochain orage, de « l'obscure foudre prête à jaillir »...

L'âpre volonté de faire vivre la France avait agi sur l'élite de la jeunesse comme un puissant rappel *à la réalité*. En l'espace de quelques saisons, elle avait procédé à une sorte d'examen de conscience, de révision intime de toutes les valeurs, qui devait aboutir à l'élimination réfléchie de chimères désormais sans prestiges. Une claire vue des nécessités patriotiques l'avait secrètement préparée à accepter toute une suite de vérités parallèles dans le domaine moral, intellectuel, littéraire, politique... C'est là ce que nous avions voulu montrer pour en accroître la vertu contagieuse.

La « consigne du silence ».

De tout cela, comment Maurras ne se fût-il pas proprement enchanté? D'où venaient donc les réserves de Criton à l'endroit d'Agathon? Maurras prit la peine de nous l'écrire dans une lettre, déjà pleine d'amitié, la première que je reçus de lui : « *Je vous reprocherai à mi-voix*, nous écrivit-il, *de n'avoir pas tenu compte de l'élément moral (donc* vôtre*) apporté par* l'Action française, *depuis douze ou quatorze ans, au réveil du patriotisme français. Quant à juger un tel silence comme une faiblesse de votre part, nullement. Je me suis borné à l'attribuer aux conventions tacites, aux « mœurs » d'un tel sujet traité dans une telle maison. Notre part à l'œuvre du réveil national n'est pas discutable; mais comme il est dangereux de la signaler ou de la laisser signaler, l'usage s'est établi de la négli-*

ger, et je crois fermement que vous n'y avez pas pensé, même pour retenir votre plume... »

Non, notre grand ami Maurice Colrat, qui dirigeait alors l'*Opinion* et qui avait été secrétaire de Raymond Poincaré avant d'être son Garde des Sceaux, ne nous avait donné à cet égard aucune consigne, ni suggéré rien de pareil. La vérité, c'est que mon collaborateur Alfred de Tarde n'était pas maurrassien (c'est lui qui écrivit les pages contre Maurras). Il croyait à l'avenir des idées libérales; il rêvait d'une réforme de la démocratie, d'une république fondée sur une autorité réelle. Ce gentilhomme périgourdin était partisan d'une large décentralisation, de solides groupements professionnels, d'une Chambre du travail élue, que sais-je encore? Quant à moi, mon *moralisme* s'opposait au mode de raisonnement des disciples de Charles Maurras, où je comptais bien des amis. Je protestais au nom des « puissances de sentiment » chères à Barrès... C'étaient des discussions sans fin; et l'entresol de la rue Drouot, au secrétariat de la Ligue pour la culture française, où nous recevions nos jeunes gens, retentissait de ces éclats...

« *La planche pour passer le gué...* »

Pour amorcer les confidences qui allaient faire les éléments de notre enquête, nous leur parlions de nos maîtres, nous évoquions — déjà — nos souvenirs. Nous cherchions à surprendre leurs réactions personnelles, en leur lisant, comme pierre de touche, certaines pages de Renan, de France, voire de Barrès. Les deux premiers leur étaient franchement insupportables, et nous n'en avions guère de surprise. « *Ce faux bonhomme de Renan nous ennuie!* » répétaient-ils avec le jeune Mauriac. Quand nous arrivions à Barrès, nous les sentions gênés : non, ils n'avaient plus pour lui ce grand amour qui bouleversa notre jeunesse. Ils admiraient l'artiste, ils reconnaissaient les ser-

vices rendus par le patriote; mais la progression de cette pensée qui avait tiré de la religion du *moi* le culte de l'action et de la discipline, cette évolution, que nous avions passionnément suivie, les intéressaient de moins en moins : il fallait bien le constater. « *C'est une œuvre de transition, la planche pour passer le gué!* » nous dit l'un d'eux avec une telle candeur que nous n'osâmes le contredire...

Lorsque nous prononcions devant eux les noms de Maurras, de Péguy, de Claudel, c'était bien différent! Quelle gravité soudaine sur leurs jeunes visages. Il était évident que ceux-là servaient mieux leur besoin d'affirmation, de croyance. Leurs œuvres offraient un aliment, une matière vivante, dont ils pourraient faire usage. Les doctrines maurrassiennes, alors même qu'ils résistaient à la conclusion monarchiste, les enchantaient par la rigueur d'un esprit qui sait se priver pour mieux saisir ce qu'il possède. Chez tous, nous en trouvions la trace. Procès du régime parlementaire, réaction contre les éléments perturbateurs de l'ordre, contre le germanisme, contre les excès romantiques, tout cela, cette jeune élite intellectuelle l'avait spontanément adopté. Leur vocabulaire même en semblait marqué, et le mot *français* prenait dans leur bouche un sens plus strict, plus offensif et quasi belliqueux, dont l'accent maurrassien était aisément reconnaissable...

De Barrès à Maurras.

Barrès, d'ailleurs, s'en rendait bien compte. C'était le moment où, dans l'ordre politique, le restaurateur du nationalisme commençait à voir s'éloigner de jeunes esprits, nés de lui, éveillés par lui, et qui, par lui, avaient connu Maurras. Ce qui alors préoccupait Barrès, c'était le rôle qu'il tenait personnellement à garder dans l'action intellectuelle et morale qui leur était commune.

Parmi tous les thèmes qui se proposent à sa méditation, au cours de ces années 1911-1912, c'est à celui-là qu'il revient avec une particulière insistance. Le colloque qu'il y engage avec celui qu'il appelle « ce grand Maurras » est plus qu'un dialogue né des rencontres et des circonstances de la vie. Barrès sentait bien qu'il dominait tous les autres puisqu'il notait à son propos dans ses *Cahiers* : « *C'est un chant à deux parties... Je ne dois pas me laisser entraîner par cette voix puissante... mais moi, dans le chœur, je dois suivre ma partie, et faire résonner ma propre mélodie.* »

A cet instant d'un débat engagé depuis vingt ans, il ne s'agit plus guère des objections que Barrès continue à faire contre la monarchie : « *Pourquoi,* se borne-t-il à dire, *pourquoi voulez-vous m'obliger à vous répéter que je ne suis pas monarchiste, et me faire perdre mon temps à en chercher les raisons?...* »

Barrès savait, au reste, que le besoin d'une doctrine solide, qu'il avait créé en ces jeunes têtes, trouvait là son aliment; et nombreux étaient les petits barrésiens qui passèrent alors à l'*Action française* : « Ce n'était pas une désertion, ni un abandon, disait, par exemple, Jean Longnon; c'était, pour nous, le complet développement de la doctrine de Barrès, le nationalisme intégral. Nous concevions un imaginaire Barrès « intégral »... qui fût monarchiste; nous attendions tranquillement, et comme un phénomène nécessaire, qu'il le devînt. » Mais Barrès se contentait de leur répondre : « Je ne le suis pas », et il ne croyait pas devoir s'en expliquer davantage. C'est que dans l'ordre même de la politique nationale, il se portait de plus en plus vers les grands problèmes de l'âme. Cette recherche de l'idéal, cette revendication du spirituel, voilà la part qu'il s'était réservée. « *Chacun a son rôle,* notait-il alors. *A Maurras, la forme didactique de la leçon, des conseils à autrui, des polémiques, du système. Qu'on me permette ce que je me surprends à*

faire sans en avoir le projet : la méditation. » Mais cette méditation barrésienne, il entendait bien qu'elle continuât d'orienter les jeunes hommes, de les exciter à vivre, en leur communiquant un certain ébranlement de l'âme dont son art avait le secret.

« *De durs petits esprits...* »

Dans ce domaine, où il se sentait maître, Barrès nourrissait quelques inquiétudes sur l'influence que Maurras pouvait exercer. Non point qu'il se méfiât de cette « lumineuse intelligence », mais il avait peur que sa domination n'inclinât de jeunes esprits vers une sorte de fanatisme, d'exclusivisme, en les contraignant à une discipline qu'il accusait de laisser trop de choses en dehors d'elle. L'objection que Barrès eût peut-être craint de formuler dans l'ordre des idées, il n'hésitait pas à l'exprimer sous le couvert de l'art et de la littérature : « *Vous les faites trop nier par vos disciples, ces romantiques*, écrivait-il à Maurras en 1912. *Vous, vous les connaissez, et je ne suis pas inquiet que, nous autres, vous, moi et les gens de notre âge, nous les méconnaissions réellement. Mais vous formez de durs petits esprits qui mépriseront trop profondément les Gautier, les Baudelaire, etc.* » Et Maurras de répondre en précisant les appréhensions non seulement littéraires, mais intellectuelles et morales, dont le romantisme ou tels romantiques l'avaient rempli. A propos de ces poètes que nommait Barrès, ne lui prouvait-il pas que « ces beaux talents, richement doués, ne se sont pas réalisés et ont été empêchés de le faire par toutes sortes d'idées fausses et de systèmes vicieux, dont ils étaient tout à la fois innocents et coupables, mais dont la continuation, l'honneur et le respect risqueraient d'empoisonner, comme ils avaient commencé, les générations qui les suivent »?

C'est qu'en enseignant l'antiromantisme à ses disciples, Maurras cherchait à les garder d'autres dangers, dans l'ordre de la pensée, sinon de la conduite. Voilà ce qu'il expliquait à Barrès, en lui montrant à quelles erreurs une certaine idéologie moraliste, sentimentale et idéaliste, qu'il ne qualifiait pas davantage, pouvait notamment incliner tels de ses propres disciples à lui, Barrès :

« *Je vous l'avoue,* lui disait-il, *autant que l'ébénisterie parnassico-romantique, l'obsession du* moral *m'irrite. Le jeune Massis m'ayant écrit qu'il fallait former des hommes, je lui ai répondu des obscénités. Je lui ai écrit qu'on ne fabriquait pas des hommes, et pas même des homoncules, mais qu'on embrassait sa femme! Après quoi, l'homme poussait, s'il en était capable; qu'on ne fabriquait pas un fruit ni une fleur, mais qu'on mettait du grain en terre, et que cela venait si le grain était bon et les circonstances propices.* » « *Je ne sais,* ajoutait Maurras, *je ne sais quel effet lui ont produit ces paraboles de la nécessité d'une médiation — femme, terreau, idée générale — entre la volonté, le désir, le vœu de l'homme et leur réalisation concrète, réelle et vivante. La pire erreur des romantiques me semble avoir été de confondre cette production naturelle avec une excitation toute cérébrale et subjective qui les conduisit à ne vivre que d'intentions, et à s'en savoir gré.* »

Et Maurras de demander à Barrès, comme s'il avait là quelques responsabilités indirectes :

« *N'est-il pas fâcheux que de grands garçons, qui ont vingt-cinq ans en* 1912, *se remettent à tourner cette vieille roue? Et n'y a-t-il pas quelque avantage à leur en inspirer l'horreur? L'antiromantisme, fût-il même un peu durci, a tout de même l'utilité de sauver de ce mauvais pas. Vous avez raison de plaisanter la raison, mais vous savez aussi que vous avez bien tort, car la tête n'est pas de bois, et elle n'est que la plus générale des plus fines mesures de ce qui ne peut ni se compter, ni se mesurer.* »

A cette lettre, dont les allusions risquent de rester un peu sibyllines, je puis mieux qu'un autre apporter les éclaircissements nécessaires, puisque Maurras, pour la commodité et la pertinence de sa réplique, avait cru devoir introduire le jeune Agathon dans le dialogue qu'il poursuivait avec Barrès. Sous ce masque, je l'ai dit, nous offrions, Tarde et moi, une cible de choix; et nos amis de la *Revue critique*, où régnait la pensée de Charles Maurras, ne se privaient pas d'y lancer leurs flèches les plus aiguës. Que figurions-nous donc à leurs yeux? Ce qu'ils voulaient atteindre, en nous visant, « c'étaient les doctrinaires de l'enthousiasme et de la foi », de cette foi un peu vague en *l'action*, en *la vie*, qu'avait exaltée notre enquête sur la jeunesse. Du coup, l'on nous avait classés parmi les « sentimentaux purs », les « émigrés de la vie intérieure ». Mais, derrière notre « appel au sentiment », on croyait découvrir la voix de Barrès, et l'on craignait qu'elle ne nous prêtât son autorité. Aussi, à travers nous, est-ce à lui qu'on reprochait d'excuser « la plus folle excitation romantique, sous prétexte que la vie est bien de force à nous réapprendre nos limites ». « Barrès, mon cher maître, s'écriait Henri Clouard, comprenez-vous que nous nous défiions d'un optimisme qui contredit la nature et qui exige trop d'elle? » C'est exactement ce que Maurras avait écrit à son grand ami Barrès, en lui parlant, par détour, des erreurs où l'idéologie moraliste entraînait le jeune barrésien que j'étais alors.

Le dogmatisme de ma vingt-cinquième année eût, en effet, volontiers consenti d'immoler les institutions publiques à la beauté d'une attitude morale, et un certain héroïsme verbal n'était pas sur moi sans prestige. Très peu sensible aux faits, mon penchant « moraliste » ne me laissait voir dans le système des institutions et des lois qu'une architecture vaine et précaire. Ma jeune superbe déclarait se méfier « d'une perfection formelle qui fait fi de la perfection inté-

rieure ». Et je m'irritais d'entendre Maurras déclarer un jour : « *Qui vous a dit que le fond de l'homme fût beau? On n'a que le choix entre le parti d'asservir ces laideurs et ces hontes et celui de les laisser conduire et briser tout. Il faut que la faiblesse humaine soit secourue par de fermes institutions.* » Ah! que cela me semblait donc peu « héroïque »! Aussi ce « nerveux sentimental d'Agathon », comme nous qualifiait Pierre Gilbert, ne voyait-il là qu'une philosophie *mécaniste*, propre à mutiler les forces de la vie, en comptant sans les éléments sensibles, sans les aspirations morales, sans ce legs riche et vivant de passions qui composent notre sensibilité et prédestinent notre être.

Les héros et les saints.

Mais la pierre d'achoppement et de scandale, ce fut certaine phrase que Maurras mit, à quelque temps de là, sous la plume de son ami Criton : « *Il n'est au pouvoir d'aucun homme de faire naître des saints,* disait-il, *mais chacun peut connaître les lois de la vie politique, et, ces lois connues, en faire l'application dans son pays.* » C'en était trop! — et, cette fois, je ne pus retenir la plainte de mon moralisme insurgé : « Pour vivre, écrivis-je sur-le-champ à Maurras, serait-ce tout que de s'unir à un parti? Ne devons-nous pas considérer d'abord l'effort moral, individuel? Ce serait la démission de tout héroïsme que de n'attendre l'élévation de l'homme que du bon ordre du gouvernement. Ne serait-ce pas même, en quelque sorte, anticornélien, peu conforme au meilleur idéal français? C'est l'homme qui fait l'histoire, et non pas l'histoire qui fait l'homme. Et telle est la conviction des générations actives, comme est la nôtre. »

C'est alors que Maurras prit la peine de répondre au « jeune Massis » en des termes qu'il évoque dans sa lettre à Barrès. Il sentait, en effet, qu'à cet anneau lumineux, bien déterminé, que lui constituaient ses

amis, appuyés de jeunes troupes, il fallait *autour* un halo de sympathie, des régions flottantes, où cultiver certaines bonnes volontés effarouchées ou timides, quitte à les éclairer fortement, l'heure venue. Mais ses disciples s'indignaient : ils n'avaient pas sa patience. Quant à nous, Maurras se garda bien de nous excommunier. S'il s'étonnait, dès l'abord, que ses « deux maîtres, le vieil Aristote et le jeune Comte » eussent engendré « un mécaniste si pur », il s'étonnait davantage que nous ne nous fussions pas fait l'objection tirée du témoignage des faits les plus sensibles et les plus directs; et, plutôt que de discuter vainement avec nous sur les principes, Maurras, fidèle à sa méthode empirique, nous amenait devant ces faits :

« *La doctrine que vous appelez mécaniste,* me dit-il, *est précisément la seule aujourd'hui qui rallie des courages, dégage des vertus, enfante des actes. Ses disciples vont du type de ces héroïques enfants qui se battent depuis quatre ans sous la direction de Pujo et de ses amis pour Jeanne d'Arc, contre Bernstein ou pour le roi, du type de Jean Gabolde, l'enseigne de vaisseau qui périt dans la catastrophe de la* Liberté, *en des circonstances qui ajoutent quelque chose, il me semble, à l'histoire de l'héroïsme militaire français. Je ne suis pas de ceux qui prennent le socialisme, le syndicalisme, pour le parti du ventre, même quand ils se définissent tels; mais, enfin, à l'honneur de classe ils associent un sentiment d'intérêt individuel qui n'est pas perceptible dans les dévouements dont je vous parle. Il n'y a rien à leur comparer aujourd'hui. Donc, de ce point de vue pratique, auquel vous vous tenez non sans quelques raisons plausibles, cette doctrine, qui ne se propose pas de faire des héros, en fait. Et la question que je me suis toujours posée, et à laquelle je me suis toujours répondu affirmativement, c'est de savoir si ce n'est pas la seule manière d'en faire.* »

Revenant alors au propos de Criton qu'il n'avait pu développer à loisir, Maurras précisait ainsi sa pensée :

« *J'ai eu tort d'écrire qu'il n'était au pouvoir d'aucun homme* de faire naître des saints. *J'aurais dû dire qu'aucun homme ne doit vouloir se proposer ce but directement, car, en le visant, on le manque. Voyez comme tous les stoïciens ont donné de faux saints et de faux héros! Et voyez comme la religion elle-même évite bien de conseiller directement les fins intérieures! Avant de parler des vertus, elle parle de Dieu. Ce détour en dit long sur la psychologie admirablement sûre du catholicisme.* »

« *Et voyez comme tout cela se retrouve dans l'économie de la nature* », ajoutait Maurras, en nous proposant ces paraboles sur la nécessité d'une *médiation* dont, ailleurs, il avait entretenu Barrès :

« *Peut-être croyez-vous, mon cher Massis, que l'on fait des enfants. Détrompez-vous, on embrasse sa femme! Les enfants viennent, quand ils viennent, comme ils peuvent venir. On commence par embrasser, « mais c'est l'essentiel »*, *dit quelque part Sully Prudhomme.*

« *Un vieux magistrat d'Aix-en-Provence avait coutume de dire, au temps de ses amours :* « Approchons-nous, « madame, et faisons un enfant. » *De quoi il se vantait, car sa femme est morte brehaigne, ce qui fut peut-être une punition du ciel ou un châtiment de l'orgueil! Cultivez votre femme, votre jardin ou votre idée. Quant à prétendre se passer du médiateur naturel et procéder directement à la confection du résultat vivant (héros, saint, ou simple fœtus), c'est la grande folie des philosophies purement éthiques, comme les doctrines de pure spéculation croient pouvoir se désintéresser de leur répercussion dans la réalité! Ayant été comme vous jeune, je n'ai pas toujours eu de l'horreur pour cette dernière folie; mais, quant à la première, je l'exécrais de tout temps et de tout mon cœur. C'est, croyez-moi, la plus décevante de toutes. Ses fruits les plus normaux sont des homoncules affreux : ici, l'emphase morale, ailleurs l'hypocrisie.* »

Et Maurras, revenant à nos critiques, concluait en ces termes :

« *Où vous voyez un mécanisme, il y a simplement une synthèse très prudente de l'expérience nationale depuis vingt siècles. Si je vous écrivais en latin, je pourrais pousser jusqu'à leur terme mes paraboles naturalistes, et vous verriez que notre empirisme organisateur aboutit simplement à établir comment on féconde la France, ou plutôt* comment on peut la féconder, *et comment on ne le peut pas. La raison pure peut imaginer plusieurs voies. La nature n'en connaît qu'une : c'est par elle qu'il faut passer sous peine d'échec absolu.* »

Le péché d'idéalisme.

Cette admirable lettre qui rappelait mes vingt-cinq ans à la réalité des choses, à la considération des nécessités naturelles, combien de fois ne l'ai-je pas relue pour m'en pénétrer davantage! Après plusieurs lustres, je puis témoigner de l'effet qu'ont produit sur moi ces paraboles succédant aux directions de Barrès : elles ont servi à dissiper les confusions idéalistes où je m'attardais, au temps d'Agathon — confusions qui, autant qu'à la vraie politique, nuisent à la vraie morale.

Si *l'obsession du moral* irritait Maurras, comme il l'écrivait alors à Barrès, c'est qu'il savait d'expérience et d'usage que les amendements à un moral profond, à ce que ses vieux maîtres scolastiques appelaient les *habitus*, sont les plus difficiles de tous, qu'on ne les obtient qu'à la longue et *indirectement*. A ceux qui prétendent créer un ordre moral sans fondement naturel ou, pis, contre ce fondement, à tous ceux qui affirment qu'il appartient à la conscience de substituer à l'ordre de la nature un ordre purement moral, à ceux qui se figurent que la conscience se suffit, qu'elle est indépendante, que son impératif : *Fais cela* répond à tout, l'apologue du vieux magistrat d'Aix objectait bonnement que *l'homme n'est pas ainsi bâti*. Est-ce à dire que l'homme *fasse* à l'aveuglette? Non, ce que Maurras signifie par

là, c'est qu'il faut à l'homme une idée du Bien, une raison supérieure et profonde qu'il appelle le Mental, racine et condition du Moral. « Prêcher le pain sec de la vertu sans motif ne mène pas loin, dit-il. Tous les sermons de cette qualité sont dévoués à de maigres succès quand ce n'est pas à l'échec pur. » C'est la faillite de l'idéalisme, c'est aussi son mensonge. Et Maurras se plaît à citer ce mot d'un illustre prélat à l'un de ses disciples : « *Jeune homme, vous croyez que le matérialisme est la grande erreur du moment. Erreur! C'est l'idéalisme! — Pourquoi? — C'est lui qui* ment *le plus.* »

Rien de plus salutaire, pour guérir les vaines ardeurs qui font le vague de la pensée, que de lui rappeler qu'il y a une *nature des choses*. Les esprits se peuvent classer selon qu'ils la reconnaissent ou la nient; de ceux-ci, l'expérience révèle qu'on ne réduit guère les erreurs orgueilleuses et que leurs effusions finissent mal; de ceux-là, qui s'appliquent d'abord à connaître le réel et à s'y référer, il n'est pas téméraire de croire qu'un jour viendra où ils découvriront pareillement l'ordre des réalités supérieures.

Des héros et des saints.

Mais parce qu'il nous rappelle opportunément qu'il faut d'abord suivre les voies de la nature, va-t-on prétendre que Maurras abandonne tout à cette force aveugle et qu'il n'accorde rien à la volonté humaine, à ce qui se fait *par en haut?* De ce qu'il constate qu'on ne saurait, en aucun cas, « se passer de médiateur naturel », les « fabrications d'une *volonté énergique* » — ce sont ses propres termes — ne lui en apparaissent pas moins comme « une des seules voies d'agrandissement qui nous soit ouverte ». « Beaucoup d'hommes, dit-il, ne sont jamais que ce qu'ils ont tiré des puissances du sein maternel ou ce qu'a pu développer la rencontre fortuite des aventures

de leur vie. Chez quelques-uns, plus rares, le jeu primitif s'enrichit des apports d'une nouvelle nature qu'ils ont procréée, inventée, acquise, conquise d'eux-mêmes. » Cette « nouvelle nature », d'où naissent « la plupart des cas surhumains qui illustrent la haute morale et l'histoire sacrée », Maurras a bien garde de la méconnaître et de la rabattre, car il sait « ce qu'insèrent dans la trame des événements l'énergie et la libre invention d'un héros ».

Contradictions? Non pas, mais sens profond des contrariétés vivantes, respect de la complexité des choses, car ce logicien, ce raisonneur est le moins abstrait des hommes : il ne saurait se contenter d'un ordre arbitraire ou factice, d'un ordre qui mutile. Toute pensée vraie, conformée au *réel*, informée par lui, n'est-elle pas un *complexus oppositorum?* L'essentiel, voilà bien l'objet de Maurras, mais l'essentiel atteint sous la figure de chair, à travers la diversité de ses incarnations.

Aussi bien ceux qui méconnaissent que cet amour de la vie soit sa passion maîtresse et qui l'accusent — comme jadis Agathon à la tête légère — de « négliger les sentiments vivants », de vouloir « bâtir un ordre social autoritaire hors de toute vérité morale ou métaphysique », ceux-là ne sont pas au bout de leurs surprises. Je leur dédie un texte d'or qui n'a guère été remarqué jusqu'ici. Que reprochions-nous donc à Maurras? De n'attendre l'élévation de l'homme que du bon ordre du gouvernement, de déprimer l'effort des volontés humaines, de rabattre l'héroïsme, la sainteté, et de s'en remettre aux seules vertus des institutions. Or, c'est à l'endroit où Maurras montre le bienfait des institutions monarchiques, où il leur impute le bienfait de compenser, et beaucoup, les erreurs ou parfois les indignités du monarque, que, de la même plume, il ajoute : « *Mais, aux berceaux, aux crises, il faut des* bons hommes, *il faut des* prud'hommes...! *Il faut, je le dis tout à trac,*

des héros *et des* saints, ET PEUT-ÊTRE DES SAINTS PLUS QUE DES HÉROS. »

Bien qu'une telle phrase semble retenir un peu de la clarté des divines lumières, il ne s'agit pas de lui faire dire plus qu'elle ne dit. Celui qui l'a écrite y ajouterait sans doute en confidence et d'une autre voix : « La Cause dont toute sainteté procède ne m'en reste pas moins celée, et, pour moi, le mystère ne s'en trouve pas davantage éclairci. » Mais si la Cause première a jusqu'ici échappé à la recherche de Maurras, les faits restent les faits, et rien ne l'empêche de les enregistrer, d'en qualifier justement les résultats, d'en attendre légitimement le bon effet. L'*extraordinaire*, le *surhumain* ne lui est-il pas, en l'occurrence, garanti par « tout ce qu'il y reconnaît de sage *ordinaire*, de réconfort *humain* »? Sans doute un croyant pourra-t-il, dans le même sens, dire infiniment plus. Mais « considérer que des moyens *divins* sont humainement bons et même excellents », cela ne revient-il pas à déclarer que « le supérieur, qui domine et commande l'inférieur, le contient »?

« *L'infini est un explosif...* »

Quand Maurras nous rappelait à la considération des nécessités naturelles, quand il nous répondait qu'« *on ne fabrique pas des hommes* », croyez bien qu'il n'entendait pas pour autant méconnaître que « certains héros, outre ce qu'ils ont tiré des puissances du sein maternel, se soient cependant *faits eux-mêmes* ». Mais avant que de *se faire*, il faut que l'homme sache tout ensemble ce qu'il est et qu'il y a « quelque chose de plus haut et de meilleur que soi ». De cette connaissance, il importe que les idées soient justes, les maximes exactes : il y va de tout l'art de penser et de toute la conduite. Aussi Maurras a-t-il quelque méfiance à l'endroit de ces esprits confus qui, sous couvert d'élévation religieuse ou

morale, dédaignent les vérités de nature. « De très bons maîtres, répète-t-il volontiers, m'ont enseigné autrefois qu'il n'y avait pas d'opposition entre le naturel et le surnaturel — le surnaturel se bornant à compléter et surélever la nature ». Et voilà pourquoi Maurras se croyait permis d'écrire « au jeune Massis » qu'« avant de parler de vertus, le catholicisme parle de Dieu ». « *L'infini*, lui disait-il encore, *l'infini est un explosif qui veut être manié par des mains savantes et pures.* »

Le vague idéalisme, où nous nous complaisions alors, pouvait, au reste, l'incliner à se demander si nous ne cherchions pas surtout dans la métaphysique une pâture sentimentale. Nul ne sut aussi bien que Maurras nous mettre en garde contre une pareille équivoque; et je ne dirai jamais assez le bienfait du conseil qu'en reçut certain jeune homme de ma connaissance, en réponse à ses confidences philosophico-religieuses : « *Vous n'êtes plus sceptique, c'est parfait,* lui écrivait Maurras. *Mais que croyez-vous? Où s'est fixée votre foi?... Si vous êtes catholique, tout va bien. On se retrouvera sur tous les terrains pratiques, esthétique comprise. Si vous ne l'êtes pas, je voudrais bien savoir de quelle « philosophie nouvelle » vous me parlez! Toutes celles que je connais ou reconnais sous ce nom se distinguent par une extraordinaire frivolité!* »

Le sens profond d'une telle lettre, sa résonance secrète, je ne devais la saisir que vingt ans plus tard, certain soir où, avec une sorte de douloureux dépit, Maurras nous confia : « *J'ai passé ma vie à combattre toutes les métaphysiques,* sauf UNE... *Et si je l'ai mise à part, ce n'était pas pour vous faire plaisir à vous, catholiques,* C'ÉTAIT POUR MOI. » Mais cette part que Maurras a lui-même réservée, n'est-ce pas la part faite à la divine Espérance?

« *Où en est Maurras?* »

« *Où en est Maurras?* » me dit le Père Garrigou-Lagrange, en septembre 1932 chez notre ami Jacques, Maritain. Comme chaque année, le grand théologien dominicain était venu à Meudon prêcher la retraite du Cercle thomiste, et je nous revois encore, marchant à l'écart dans les hautes allées du jardin de Jacques, dont la pente s'adosse à l'avenue royale qui mène au château de Bellevue. A la question ainsi posée, je ne sus d'abord que répondre... Je dis pourtant au Père quelle impression poignante Maurras avait produite à ses auditeurs quand, l'hiver précédent, il leur avait parlé de l'évolution religieuse de Maurice Barrès.

« *J'ai rencontré Maurras avant la guerre chez le Père Vallée,* reprit le Père Garrigou-Lagrange, *et je me rappelle en quels termes enthousiastes il loua, ce jour-là, l'*Histoire d'une servante *de Lamartine, un des plus beaux livres chrétiens que je connaisse... Comment, admirant un tel récit, en parlant sur ce ton, en ces termes, Maurras n'est-il pas chrétien?* » Là-dessus je crus pouvoir répondre au Père Garrigou-Lagrange que Maurras me semblait avoir buté contre le problème du mal, contre le problème de la Providence, (auquel le Père venait justement de consacrer un profond ouvrage)... Oui, plus j'y songe, plus je crois que c'est au *problème du mal,* à ce problème accablant pour un esprit comme celui de Maurras, qu'on doit faire remonter ses difficultés de croire... Et peut-être faudrait-il chercher le secret sensible d'un tel échec dans le malheur personnel qui indigna, révolta sa jeunesse, lorsque, environ sa quatorzième année révolue — il était alors au collège ecclésiastique d'Aix en quatrième — il sentit brusquement l'audition lui manquer. Sa surdité le jeta dans un désespoir sans fond. Son premier rêve d'enfant, de

grand enfant déjà, — cet appel de l'Ecole navale, d'où il devait sortir marin, comme son aïeul et tous les siens — son rêve se brisa soudain et, avec lui, il vit s'écrouler tous ses songes. Il lui sembla marcher au milieu des décombres de tout ce que son adolescence avait remué d'ambition, et n'être plus lui-même qu'un fantôme de corps, dissocié de ses pensées. Sa détresse fut sans bornes. Réfugié dans les livres, il fit ses humanités, retiré du monde. S'il devait lui rester l'univers des hautes spéculations, la discussion des idées, l'enthousiasme des grandes œuvres auxquelles son maître, l'abbé Penon, l'avait introduit et où il excella tout de suite, de quoi l'incommodité dont il souffrait ne priva-t-elle, ne sépara-t-elle pas cet enthousiaste, cet avide jeune homme?

Sa vie lui semblait recluse en une « sorte de coquille », où il ruminait, à longueur de journée, certains problèmes philosophiques qui, eux aussi, l'obsédaient et le faisaient retomber dans ses ténèbres. Et ces problèmes, c'était le problème de l'Unité et de son corollaire le problème du Mal, c'était le problème de la Providence, ceux-là mêmes que l'écharde dans sa chair, le mal physique, sa privation mystérieuse, posait à son esprit et dont il se sentait accablé... « J'avais, nous dit-il, le sentiment d'habiter un monde irréductible à l'unité, fût-elle transcendante. Je respectais et admirais dans la transcendance du dogme catholique, sa logique, sa critique et cette nomenclature qui lui fait appeler le mystère un mystère, non une explication. » Voilà sans doute ce que Maurras, lui, eût répondu au Père Garrigou-Lagrange, théologien de la Providence.

Maurras n'est pas, en effet, de ceux qui, sans certitude métaphysique, accèdent à la religion. La méthode d'immanence lui semble suspecte et le jette, aujourd'hui encore, dans des crises d'impatience ou d'indignation Et c'est en songeant à ces « vagues lisières » où il voyait errer Barrès que Maurras nous

confesse : « La crise, l'analyse, la recherche d'une certaine convenance entre les besoins de l'âme et les solutions de la foi, une démarche où la psychologie, la poésie et l'intuition se succèdent, ne laissent pas pour moi de composer un nouveau mystère... » « Le seul parti auquel je puisse m'arrêter, ajoute-t-il pourtant, est celui d'admirer l'une des grandes formes et la plus héroïque de la vie de l'esprit... »

« *Nous qui sommes du Christ.* »

« *Se taire, s'incliner, admirer* », n'était-ce pas là ce que Maurras avait fait, le jour où il avait évoqué, devant son auditoire, la méditation de Barrès, cette méditation qui allait à une résurrection religieuse et morale? Mais, jusqu'à la publication de ses *Cahiers*, ses meilleurs amis eux-mêmes n'en avaient rien soupçonné. C'est alors aussi, et alors seulement, que Maurras se souvint qu'en 1913, lorsqu'il adressa au pape Pie X la lettre publique qui termine son livre *l'Action française et la Religion catholique*, Barrès, l'ayant lue dans le journal, en fut très ému et lui écrivit en substance, le soir : « *Vous faites bien d'aller jusqu'au bout, vous avez raison, jusqu'au Pape. Mais enfin, ne devons-nous pas aller jusqu'au Christ, nous qui sommes du Christ?* » « Ces derniers mots sont textuels, et à mon tour me saisirent, nous dit Maurras. J'eus le malheur de les faire lire à un de mes amis, catholique très croyant et très pratiquant, qui, tout de suite, en écrivit des félicitations enthousiastes à Barrès. La *rétraction* de Barrès fut immédiate. Je le vis mécontent, presque inquiet que l'on en eût trop vu, trop cru. Lorsque, très longtemps après sa mort, des amis me parlèrent de ce mystérieux christianisme de Barrès, j'en restai surpris. Je leur demandai : « Mais enfin, « avez-vous des textes? — *En abondance*, me répon- « dit-on. *Il y a tous les* Cahiers! »

Le secret de Barrès.

Les *Cahiers* de Barrès qui portent la date de 1907-1908 sont, à coup sûr, les plus riches en choses cachées, insoupçonnables, en révélations sur sa vie intérieure, bien faites pour susciter chez ceux qui l'ont aimé, sans toujours le comprendre, les plus doux étonnements. Mais comment eût-on pu se douter qu'à cette époque sa méditation intime l'avait déjà conduit si avant? Rien de ce que Barrès en avait livré dans ses ouvrages n'autorisait à le penser, car les thèmes que développent certains livres postérieurs, comme *la Colline inspirée* (1913) ou *la Grande pitié des églises de France* (1914) sont singulièrement en retard sur l'état spirituel dont ces *Cahiers* témoignent.

D'où vient que son œuvre publiée ne révèle rien qui ne soit en deçà des pensées qu'il y notait alors? Nous touchons ici à un secret de l'art de Barrès, avant que de toucher à l'un des secrets de sa propre vie spirituelle. Barrès était, en effet, de ces écrivains dont les sentiments ont besoin d'être détachés de l'âme pour s'exprimer et nouer leur fruit; et la forme où ils s'en libèrent, en les manifestant au-dehors, ne traduit qu'une réalité antérieure, un « climat » où profondément ils ne vivent déjà plus.

Aussi lorsque, dans ses livres, Barrès continuait à défendre le catholicisme pour des raisons extrinsèques dont il sentait l'insuffisance, c'est qu'il n'entendait pas anticiper sur une expérience spirituelle qui commençait à peine, qu'il vivait, et qui, par cela même, devenait indicible. Ouvertement, il ne voulait formuler que ce qui était réellement appuyé à ce qu'il avait expérimenté, si court que cela pût désormais lui paraître. Pour le reste, il attendait et se disait à part soi : « *Si mon regard est orienté, mes pensées ne sont pas formées.* »

Nul ne peut dire jusqu'où Barrès est vraiment allé

vers ce qu'il appelait la « *rencontre avec l'invisible* ». Mais va-t-on discuter la valeur intellectuelle de tel ou tel argument, quand on tombe sur des lignes comme celles-ci : « *Il y a en nous quelque chose qui désire Dieu. J'ai besoin de Dieu... Cette part qui veut Dieu sera sauvée, obtiendra un autre monde, une autre vie. Sans quoi la vie, l'univers, seraient absurdes. Ils ne peuvent pas être absurdes, dénués de sens, car l'absurde, le dénué de sens n'existent pas* »? Puis ce trait pascalien : « *Au-dessus de la nature, il y a Dieu qui, un jour, nous a envoyé son Fils pour nous dire : Je suis là.* » Mais aussitôt l'esprit de la terre souffle à cet affamé d'infini : « *Cette autre vie, cette vie spirituelle, nous n'avons pas de sens pour la connaître.* » Devant cet homme en méditation, un seul parti convient : comme disait Maurras : *se taire*, mais aussi s'*unir* par la pensée, par la prière. Ah! comme un seul de ces cris arraché à sa solitude nous eût, en nous émouvant, montré la vanité des contestations où des livres, tels que *la Colline inspirée, la Grande pitié des églises de France* nous avaient enfoncés à regret!

« *Ai-je déterminé mon but?* »

Voici Barrès aux approches de la cinquantaine, soudain vieilli : la passion, la souffrance, la mort, ont fait leur œuvre autour de lui, en lui. Non seulement il ne rêve plus les « plaisirs, les folies, les inepties de la jeunesse », mais, ses ambitions de carrière satisfaites, il se sent pris d'un sentiment de désolation, de commisération pour soi-même qui le fait alors s'écrier: « *Ai-je déterminé mon but? Ai-je conçu ma plus haute espérance?* » Plus fécond qu'aucune apologétique, le besoin de se trouver une fraternité l'oriente, en ce qu'il coïncide avec son propre souci de se trouver lui-même.

« *Je cherche à m'exprimer* », répète-t-il une fois encore, car il s'agit toujours pour lui d'arriver jus-

qu'à soi, de faire son personnage dans le drame, fût-ce le drame éternel. Rien de plus légitime, en l'occurrence, que cette préoccupation de l'individu; et au milieu de ses incertitudes de pensée, n'était-ce pas là ce qui s'offrait à lui de plus réel? Aussi, et sur sa seule expérience, si courte, si restreinte qu'elle lui parût, Barrès pouvait dire : « *Je ne sais pas la vérité de la religion, mais je l'aime.* » Il en croyait son cœur.

C'est que, profondément, quelque chose en lui tressaillait qu'avaient éveillé de récentes épreuves, dont cet aveu porte la trace : « Ce qu'on apprend de la vie, de ses horreurs et de ses fatigues, c'est la volupté d'être seul avec Dieu. » Ainsi la douleur l'avait conduit sur la voie de l'unique nécessaire. Non seulement le christianisme lui proposait la « magnanimité dans les sentiments », mais, à mesure qu'il s'en rapprochait, qu'il méditait dans ses églises, il éprouvait que c'était là qu'il pouvait le mieux, qu'il pouvait seulement « rêver aux causes ». Déjà, le 2 novembre 1909 à saint François-Xavier, quelques semaines après la mort tragique de son neveu Charles Demange, jusqu'où sa méditation ne l'avait-elle pas conduit? « *La créature,* confiait-il le soir même à ses Cahiers intimes, *la créature ne peut pas exercer d'action sur le Créateur; mais nous pouvons, en exerçant une action sur nous-même, rendre possible l'action divine... Quand nous arriverons à la pleine maturité religieuse, cette sorte de prière doit faire place à la soumission et à l'action de grâce. La prière est la preuve de la résolution que l'homme a prise de se reconnaître dépendant vis-à-vis de Dieu.* »

Cette subordination, Barrès l'avait désormais accomplie. C'est alors que, songeant à son œuvre future et voyant qu'il tournait « dans le même cercle », qu'il allait « se trouver à l'étroit » il notait : « *Je sens depuis des mois que je glisse du nationalisme au catholicisme. C'est que le nationalisme manque d'infini... Je m'aperçois que mon souci de la destinée*

dépasse le mot France, *que je voudrais me donner à quelque chose de plus large et de plus prolongé, d'universel.* » Non, il ne lui suffisait plus de dresser le rituel du nationalisme. Mais lui suffisait-il davantage de défendre, comme il le faisait à la Chambre, les temples de la foi traditionnelle, sous prétexte que le catholicisme nous donne des lois qui s'accordent avec les lois de la santé, communes aux individus et aux peuples? Sans doute croyait-il à l'efficace d'une telle position. Toutefois, s'il acceptait de *servir*, il ne voulait pas n'être qu'un « utilitaire social ». C'est qu'à ses yeux la religion n'était pas qu' « un simple moyen d'ordre public »; il lui semblait même qu'on l'avilissait en l'y réduisant. Ce qui l'amenait à Dieu, à l'idée de Dieu, ce n'était pas des considérations de cette sorte; c'était, avec la recherche de la cause, le souci de sa propre destinée.

Un parti pris de pudeur...

Pris entre ses scrupules et ses fièvres, Barrès avait élaboré une apologétique où l'on put avec raison discerner une spiritualité assez douteuse : c'était, plus simplement, celle d'un homme qui doutait encore. Aux catholiques qui lui en représentaient les dangers, Barrès répondait non sans humeur : « *Il saute aux yeux que je ne prétends à aucune autorité doctrinale, que je n'en cherche aucune, que personne ne m'en attribue* [1] — car il comprenait mal qu'on lui fît de tels griefs, tant son esprit restait étranger à cette sorte de contestations. Il imagina d'abord qu'on voulait le discréditer, lui faire un barrage, affaiblir la position qu'il avait prise à la Chambre, et il s'écriait : « *Enfin, quoi! j'attaque la Bête! Vous n'allez pas faire son jeu en me diminuant!... Je ne compromets rien et je puis rendre service. Pourquoi*

[1] Lettre inédite adressée à H. M.

s'attacher avec moi aux difficultés plutôt qu'aux sympathies? Il serait plus utile, et après tout plus vrai, de me prendre dans mon flot, dans mon abondance, dans ma direction. » Mais, sous les objections catholiques, il sentait encore autre chose qui secrètement le meurtrissait : c'est qu'on voulait le ranger parmi les brebis dissidentes, le classer parmi les hérétiques — et de cela il avait une naturelle horreur. Croyant, il lui eût fallu la religion la plus orthodoxe; voyez, par exemple, ce qu'il dit de Pascal, de ce Blaise Pascal qu'il vénère entre tous les hommes : « *C'eût été un grand malheur qu'il mourût hors de l'Eglise.* »

Pour lui-même, Barrès se voulait fils de l'Eglise, et il croyait l'être, à tout le moins d'une certaine manière. C'est ce qu'il expliquait à ceux qui le mettaient à part; et il invoquait pour sa justification ce que lui avait écrit sur ce sujet un prêtre, professeur au séminaire d'Issy : « *La théologie établit une distinction entre ceux qui font partie de l'âme de l'Eglise et ceux qui font partie du Corps, les Incorporés... Il a été discuté récemment ici en conférence de théologie sur votre cas, et l'autorité compétente a conclu que vous faisiez certainement partie de l'âme...* [1] »

De telles sympathies causaient à Barrès un immense plaisir, mais elles ne l'abusaient pas sur lui-même; et quoi qu'il en fût de son désir de s'adjoindre aux croyants, ni leur indulgence, ni son propre souci de répondre à leur bienveillance, ne l'eussent amené à une tromperie indigne d'eux et de lui. Il *veillait*, comme le disait Maurras. Ce qui lui restait à accomplir, nul n'en avait une conscience plus nette; il le formule en ces trois lignes toutes simples, qui se détachent de la page :

[1] Lettre inédite du 20 mars 1914. Le lendemain, il m'écrivait : « *Je crois vous avoir dit, avoir pu vous dire, que je rencontrais de complètes sympathies à Issy. On me prévient qu'il ne faudrait pas les indiquer...* »

Mener une vie chrétienne.
Avoir la foi.
Fréquenter les sacrements.

Lignes d'une précision singulièrement émouvante et qui rejoignent certain mot que j'ai lu à Charmes, au lendemain de sa mort, sur une image épinglée à la tenture de son lit : « *Sitio*, j'ai soif. » De quoi Barrès avait-il soif? Désormais nous pouvons répondre, car nous savons que, seules, les eaux vraiment miraculeuses qui viennent du cœur et qui jaillissent des sources profondes de la foi pouvaient étancher le désir de ce grand altéré.

Cette obéissance au plus profond instinct n'est, au reste, que la forme divine de ce *bon sens* qui régla la mélodie de ses désirs et qui l'a proprement sauvé. Aussi Barrès n'a-t-il jamais rien écrit de plus humble, de plus vrai, que ces mots : « *J'ai développé en moi le bon sens qui est très puissant dans ma famille, et je suis content de savoir la portée qu'il faut lui donner. Descartes pensait qu'il nous vient de Dieu, qu'il ne* peut *nous tromper, parce que Dieu ne saurait nous tromper*. MON BON SENS EST DE DIEU. »

Contestations.

La plus haute leçon de Barrès, c'est donc par-delà la mort que nous l'avons recueillie. Le regret, le remords de l'avoir contristé et d'avoir pu, lui vivant, le meurtrir, cette peine fut d'autant plus vive qu'en ouvrant un débat sur la religion à propos de Barrès et de son œuvre, nous aurions dû chercher à le rejoindre, alors que nous paraissions l'exclure, et que nous faisions mine de le ranger parmi ceux dont on n'avait plus besoin. Plus encore que l'ardeur, le zèle du néophyte, c'était la forme d'un amour exigeant... Oui, nous voulions que Barrès nous devançât sans cesse, qu'il allât où nous souhaitions d'aller,

qu'il levât tous nos doutes, qu'il eût notre soif, notre faim... Cette faim, cette soif, Barrès en était secrètement dévoré : comment n'avions-nous pas su le pressentir? Tout ce qu'il avait écrit dans cet ordre, restait, il est vrai, bien en deçà de ce qui pouvait étancher la nôtre. Mais que valaient, à cet égard, nos contestations, nos objurgations impatientes? Le sûr, c'est que Barrès en a souffert, et que les derniers mois de sa vie ont été assombris par ces dissentiments.

Je ne me rappelle pas sans une peine infinie les paroles que Mme Barrès ne put s'empêcher de me dire, tant elles lui pesaient sur le cœur, le jour même de l'enterrement de mon maître à la sortie du cimetière de Charmes : « *Est-ce que vous comprenez, maintenant, monsieur M., tout le mal que vous lui avez fait!* » Ce fut atroce, et il fallut des années, la publication des *Cahiers*, la découverte d'un autre Barrès, d'un Barrès inconnu, beaucoup plus profondément chrétien que ses livres ne le laissaient paraître, il fallut, dis-je, que j'eusse alors l'occasion d'écrire sur lui d'autres pages, des pages réparatrices, pour que s'effaçât jusqu'au souvenir de ce reproche affreux, et que celle-là même qui l'avait formulé dans ses larmes l'oubliât et me rendît sa confiance...

La querelle de l' « *Oronte* ».

Si j'avais eu des torts envers Barrès, je m'étais pourtant bien gardé, quand parut le *Jardin sur l'Oronte*, d'entrer dans la danse, à la suite de critiques catholiques tels que José Vincent ou Robert Vallery-Radot, pour lui reprocher l'ardeur voluptueuse de ce conte d'Orient et ranger Barrès parmi les impudiques et les libertins! Ce fut pure coïncidence dans le temps si le débat que j'avais engagé à son propos avant la guerre de 14 — et que mon « jugement » de 1922 n'avait fait que reprendre et que développer,

pour mettre cette fois en cause l'inspiration profonde de son œuvre — oui, ce fut bien par hasard que ce débat s'ouvrit en même temps que la « querelle de l'*Oronte* » jusqu'à se confondre avec elle. On a coutume de m'y mêler, encore que je n'y aie pris aucune part; dirai-je que cette « querelle » me gênait plutôt?... Que plusieurs des livres de Barrès, comme *la Grande Pitié des Eglises de France, la Colline inspirée,* appelassent, au point de vue religieux, de graves réserves, qu'ils témoignassent de tendances philosophiques, conscientes ou non, étrangères au véritable esprit catholique et susceptibles même de l'abuser, lui, Barrès, dans sa propre aspiration vers la foi, tout cela pouvait et devait être dit. Mais quelle sotte idée de faire supporter à cette fantaisie, à ce pur divertissement musical qu'est le *Jardin sur l'Oronte*, un examen de doctrine chrétienne! Tel fut tout de suite mon sentiment, en lisant ce livret d'opéra qui ne me semble d'ailleurs pas devoir être rangé parmi ses œuvres maîtresses. Non, le *Jardin sur l'Oronte,* ce beau conte d'Oiseau bleu, ne méritait pas qu'on fulminât contre lui l'anathème!

Je me gardai donc d'approuver ce que l'abbé Bremond devait appeler la « sotte querelle » de l'*Oronte* — querelle qui n'éclata d'ailleurs que quelques semaines plus tard. Je ne la jugeai pas moins sotte, et d'abord en ce qu'elle brouillait tout. Sous prétexte de mettre en garde contre les dangers qu'à ses yeux présentait la lecture du *Jardin,* c'est le procès de l'art que la critique catholique se trouvait engager, et cela en invoquant les seules exigences de la morale. Aussi Barrès put-il ne voir rien d'autre dans la « querelle » qu'on lui cherchait : « Si je vous comprends bien, répondit-il à ses censeurs, vous voulez réintégrer la morale dans l'art, dans la littérature, dans le roman, et diminuer, repousser, marquer les écrivains qui la contredisent en s'en écartant. » Irritante pour l'artiste, à qui elle faisait un

barrage, cette façon de poser le problème avait, par surcroît, le défaut de se donner pour essentiellement catholique, comme si *catholique* signifiait *moraliste*, et si c'était là tout!

L'occasion me parut favorable pour dissiper un tel malentendu, et essayer de mettre quelque discernement dans les principes qu'on invoquait de part et d'autre. Je montrai que c'était singulièrement réduire la foi, méconnaître sa valeur esthétique, les ressources positives qu'elle offre à l'artiste, que de n'y chercher qu'une morale.

« *L'œuvre selon le Christ et l'Eglise* ».

Barrès me fut reconnaissant de l'avoir dit; et c'est alors qu'il m'adressa cette lettre frémissante que je ne saurais garder aujourd'hui pour moi seul :

« *Mon cher Massis,*

« *Un tel article, c'est une réponse! Vallery-Radot, non! Vallery-Radot m'accuse d'immoralité. C'est malaisé à prouver, et ce n'est pas le problème. La moralité n'est pas spécifiquement chrétienne. En effet, j'ai d'abord cru vaguement que c'était d'immoralité qu'on m'accusait, et je n'étais pas content. Vous répondez à ma haute question. Je demande aux croyants conscients : « Quelle est donc l'œuvre d'art que vous réclamez? Quelle est l'œuvre qui vous satisfait, qui vous offense et pourquoi?* »

« *Et tout d'abord, c'est certain, une telle œuvre qui vous contentera, l'œuvre selon le Christ et l'Eglise, ne peut sortir que d'un cœur chrétien. C'est sur le cœur, l'esprit, sur tout l'être qu'il faut agir pour obtenir le produit. A vos apôtres donc de nous donner cette œuvre modèle, efficace. Moi, je ne l'ai pas promise; on ne l'attendait pas de moi, et peut-être est-il injuste de me repousser. En me repoussant, on me met à part. Suis-je le pire?*

« *Ma plainte, ma protestation demeurent justes. C'est une singulière idée, au milieu de l'immense production, de me prendre pour cible. Mais il y a plus : je prétends par mes moyens propres, par une certaine beauté, par*

une certaine harmonie, par quelque chose de noble et de pur, faire œuvre religieuse. Ainsi un menuet de Mozart, tendre, triste et brillant. Je vous le dis mal, et j'ai mal le droit de vous le dire. Cela pourtant peut être vrai, même si je m'abuse en croyant être de ces artistes. Et c'est ce que vous dites en recueillant cet admirable texte de Michel Ange[1]. *Et de même, plus que la plupart de mes contemporains, je mérite que me soit appliqué ce que vous rappelez de* Phèdre[2]. *Je paraîtrais trop infatué d'imprimer cela. Je vous le dis de vous à moi.* »

Barrès avait ajouté en marge :

« *Je n'ai pas promis une œuvre chrétienne. J'ai pris l'engagement par tout mon développement de donner des œuvres qui n'avilissent pas, et qui ennoblissent même, et qui aient une certaine efficacité positive. Ce décor d'Orient, je crois utile de le proposer aux imaginations comme mes vues sur la Rhénanie : c'est un épisode du Voyage en Syrie que je prépare. Et mon livre sur mon grand-père soutient bien la continuité de ma ligne. C'est absurde de me discréditer! Et de me prêter ce blasphème d'une parodie du Calvaire*[3]*! Mais le débat que vous ouvrez, c'est celui que j'ai voulu, et ma place n'y sera pas mauvaise. Mon œuvre est baignée dans l'atmosphère française et catholique...* »

A propos de l'*Oronte*, un débat beaucoup plus grave et qui touchait à d'autres profondeurs — il intéressait en son fond ce qui, pour un catholique, est essentiel : le problème de la vérité — un tel débat

[1] « Une beauté, vue ici-bas par des yeux pénétrants, ressemble mieux que toute autre chose à cette source mystérieuse de laquelle nous provenons tous. »

[2] « Lorsqu'un Racine nous peint les fureurs de Phèdre, il n'a souci que de bien peindre; mais pour lui, bien peindre ne veut pas dire que la sombre frénésie de son héroïne soit un signe d'élection divine : au contraire, il s'attache à montrer les redoutables effets de son horrible folie jusqu'à voir dans son crime « une punition des dieux ». »

[3] A propos de la mort du chevalier Guillaume.

allait bientôt me ranger parmi ses opposants. Je ne m'en souviens pas sans tristesse. Barrès crut-il que nous prenions congé? Toujours est-il que nous en reçûmes alors cette autre lettre que nous ne pouvons relire sans larmes :

« *Mon cher Massis, je suis couché avec la fièvre, et j'ai la belle distraction de lire votre* Revue Universelle *et votre* Revue des Jeunes, *où les deux articles m'intéressent fort. Ainsi mon sort est un peu celui du matelot que ses camarades ont décidé de débarquer sur un rocher de l'océan et qui les voit s'éloigner, lui ayant laissé quelques bouteilles de consolation. Je bois vos compliments en vous regardant partir! J'ai cessé de plaire à mes compagnons de route! Trouverai-je Vendredi? Quelque tribu de sauvages va-t-elle surgir des fourrés et me demander les vieux airs que vous ne voulez plus entendre et les leçons que vous savez par cœur? Devrai-je m'accommoder de la solitude? Elle est assez de mon âge et de mon humeur... Je crois,* ajoutait Barrès, *je crois qu'il peut encore naître après vous, des enfants de vingt ans avec qui mes livres établiront un dialogue, dût-il être différent des dialogues qui s'établissaient avant la guerre, car les livres des poètes tiennent des discours divers aux diverses générations.* »

Et c'était pour conclure : « *Pour moi, j'ai mon obole. Je ne demandais de positif que le retour de Metz et de Strasbourg; j'ai plus que mon compte puisque nous resterons sur le Rhin, ce qui créera le climat parfait de mon esprit.* »

Puis Barrès avait ajouté ces mots : « *Je n'ai pas encore une idée assez nette pour distinguer si vous avez bien vu ma pensée maîtresse et si c'est elle que vous déclarez abolie, elle, mon sommet, ma force, ou des branches secondes...* »

Mais alors que nous le contredisions, quelle avait été la réaction de Barrès? Si meurtri qu'il pût être, il ne songeait pas à nous en faire grief : « *Je vous secoue, je vous injurierais, mais je ne voudrais pas vous chan-*

ger », m'écrivait-il, de Charmes, certain jeudi soir d'octobre 1922, le cœur brisé par une tragédie de famille dont l'épilogue judiciaire se jouait alors aux Assises de Nancy. « *Vous voulez être vous-même,* ajoutait Barrès. *C'est ce que j'ai toujours demandé à la vie. Etant donné qu'être soi-même s'entend avec un effort vers sa perfection et donc vers la Perfection. Vous vous définissez à propos de moi-même, et déjà par là vous me faites honneur.* »

Telle était la magnanimité de Barrès, sa « gentillesse » aussi; et pour l'ami, dont il serrait la main, il avait ajouté ce *post-scriptum* : « *Je n'ai pas fini de vous comprendre sur une première lecture. Merci de m'avoir donné aujourd'hui, à mon retour des Assises de Nancy, cet accueil d'amitié et de noblesse.* »

L'abbé Tempête.

Son ami, l'abbé Bremond, devait se montrer moins charitable et nourrir de ses ressentiments la tristesse que Barrès pouvait garder de nos attaques... Parce qu'il s'était donné mission d'être « un agent de liaison entre lui et le monde des saints », l'un de ses « pourvoyeurs de sublime » (mais Barrès se méfiait un peu, et il lui arrivait de dire : « *Bremond sent le fagot!* »), l'abbé se croyait sur Barrès une « sorte d'obscur monopole », et tout autant que des « mystiques », il l'entretenait des ragots qui courent le monde ecclésiastique! Quand éclata la querelle de *l'Oronte* et que se dessina cette campagne contre Barrès, quelle ne fut pas son agitation! Il entreprit de le convaincre aussitôt qu'elle était l'effet des plus noires intrigues! « *J'ai là-dessus de clairs documents et prodigieux de bassesse* », lui disait-il... Et l'abbé de représenter à Barrès qu'un véritable complot existait, qu'il y avait là une manœuvre politique qui n'était que trop évidente, et qu'il savait, lui, Bremond, d'où partaient les coups! « *Vous en êtes venu à gêner certains* », lui

murmurait-il à l'oreille. « *Ces jeunes,* ajoutait-il, *ces jeunes qui affectent de vous ranger parmi les fossiles, et dont l'ardeur contre vous montre assez que vous restez vivant, ils obéissent à un* mot d'ordre, *et vous n'êtes pas sans deviner d'où il émane...* » Ces allusions, ces sous-entendus, agaçaient Barrès, mais ils le troublaient aussi... « *Ah! l'on comprendra mieux cet essai de réaction,* reprenait l'abbé avec une excitation grandissante, *quand l'histoire morale et religieuse de ces vingt-cinq dernières années pourra s'écrire!... Une nouvelle école catholique vient de naître parmi nous... Notre vieille maison est à eux, c'est à nous d'en sortir! (Vous vous souvenez quel titre, à la Chesterton, votre « ami » Massis voulait donner à ce livre où il vous damnait par avance : il voulait, je le tiens de vous-même, l'appeler* Hérétiques!) *Ah! ces* néo *ont l'excommunication facile! De ce nombre, pas mal d'arrivistes, cela va sans dire! Vous en connaissez quelques-uns, inutile de vous les nommer...* » Puis d'un ton radouci et avec une sorte d'onction malicieuse : « *Il y a aussi de vrais fervents à qui je pardonne de ne rien comprendre à l'Evangile... puisqu'ils le vivent...* »

Une agression insolite.

Tout cela, l'abbé Bremond devait d'ailleurs l'écrire de sa meilleure encre, dès qu'il apprit à Pau la mort de son illustre ami. Cet article parut, quinze jours plus tard, dans le *Correspondant,* la vieille revue libérale déjà presque expirante : « Vous nous avez pris notre aile droite, et les fils de nos abonnés nous quittent pour vous rejoindre », m'avait dit, un jour, son directeur, Edouard Trogan, en me parlant de notre *Revue Universelle.* La colère de l'abbé Bremond n'y pouvait trouver que de nouveaux griefs contre nous et les nôtres. Elle éclata au terme de cet éloge de Barrès, où après avoir dit, avec un talent digne de l'homme qu'il pleurait sincèrement, ce qu'avait été la noblesse de

sa vie, l'abbé s'écriait tout à trac, comme s'il ne l'eût écrit que pour en arriver là : « Après tout, je suis chrétien. J'ai passé ma vie à étudier les chrétiens les plus authentiques, et je puis dire sans hésiter — laissant, bien entendu, l'adhésion formelle au dogme catholique qui n'est pas ici en question — m'en tenant à comparer l'inspiration profonde, *consciente ou non,* peu importe, qui anime les *Jugements* de M. Massis et les œuvres complètes de Maurice Barrès, *je puis dire qu'entre l'une et l'autre, je n'hésite pas.* »

Avouerai-je que cette agression insolite ajoutait à la véritable détresse où m'avait plongé la mort d'un maître que je n'avais cessé d'aimer? Barrès n'était plus là pour que je pusse me justifier, me défendre... A l'abbé, j'avais renoncé à répondre, après avoir lu la lettre injurieuse qu'il avait adressée à M. Trogan en réponse à celle que j'avais cru, d'abord, devoir envoyer au *Correspondant.* Cette dispute sur une tombe à peine fermée était abominable! M. Trogan le pensait aussi... C'est, au reste, beaucoup plus tard que j'appris et compris que je ne tenais pas alors tous les dessous de l'affaire.

Je ne connaissais guère l'abbé. Il vivait une bonne partie de l'année à Pau en Béarn, dans ce climat doux et mol qui convient aux grands nerveux... Je n'avais lu alors d'Henri Bremond que son introduction aux *Vingt-cinq années de Vie littéraire* de Maurice Barrès; je me souvenais d'avoir cité, dans l'enquête d'Agathon un article où il montrait que « la renaissance du sentiment religieux, conçue sous la forme d'une appartenance à une société effective et d'une tradition durable, rejoignait, sur ce point, le « *romanisme de Charles Maurras* », et que par là, l'union pourrait se faire entre des catholiques de tendance opposée ». Mais c'était en 1912!

Après la guerre de 14, je l'aperçus, certain soir, au dîner de la *Revue Critique,* où l'abbé parla avec cet art singulier qu'il avait de mettre « son autorité

de prêtre au service de ses caprices ». Il avait ouvert son propos, en disant à l'adresse des jeunes maurrassiens qui se trouvaient là trop nombreux à son gré : « *Oh! ce n'est pas d'être jeunes que je vous reproche, c'est d'aimer une trop vieille maîtresse : la Raison!* » On savait à qui en avait Bremond. Puis ce fut une fusée de paradoxes, une série continue de nasardes au classicisme, aux « primaires de droite », le tout tournant à la gloire du romantisme et de la poésie pure!

Peu après la publication de mes articles sur Barrès, je rencontrai l'abbé, place du Panthéon, en sortant de Saint-Etienne-du-Mont où, à l'occasion du tricentenaire de Blaise Pascal, l'abbé Bremond avait fait en chaire son éloge, et, à l'autel, célébré la messe pour le repos de son âme. L'abbé se trouvait parmi un groupe d'amis qui le complimentaient sur son panégyrique. Quand il m'aperçut et qu'il me vit aller vers eux, il eut un mouvement de recul, un geste des deux mains qui semblait m'écarter, me tenir à distance; puis, me désignant de son index tendu, un jet de flamme dans les yeux, il me lança : « *Vous serez damné!* » Ce fut mon premier contact avec l'abbé Bremond.

Des années passèrent là-dessus. Certain après-midi où je promenais mon chien sur la place Saint-Sulpice, je vis surgir l'abbé Bremond au détour de la fontaine des Evêques. Il hésita d'abord à me reconnaître, puis assuré qu'il ne se trompait pas, que l'homme au chien était bien moi et non un autre, il s'arrêta et je discernai, sous son lorgnon, un regard où il y avait de la stupeur, de la déroute, le trouble qu'on éprouve à voir soudain vaciller toutes les notions que jusqu'alors on se faisait d'un être...

Mais, ce jour-là, ma surprise fut égale à la sienne, car je trouvais à ses propos une aménité étonnante. Pour la première fois, M. Bremond semblait presque se plaire en ma compagnie; et le fait est qu'il me

quitta sans m'assurer, comme à l'ordinaire, que je serais « damné »... A quelques jours de là, visitant mon ami Rouart, l'abbé lui dit en confidence : « *Je crois tout de même que Massis a une âme... Je l'ai rencontré, l'autre semaine, place Saint-Sulpice, avec un chien!...* » Ce chien, comme le pauvre que jadis M. Pascal avait abordé au même endroit, ce chien m'introduisait d'emblée dans l'ordre de la charité, dans l'ordre de la grâce! Ce chien témoignait pour mon âme... A tout le moins, M. Bremond voulait bien l'assurer, qui porte au ciel l'auréole des théologiens. Par ce chien, comme dans le *Siegfried* de Jean Giraudoux, s'accomplit cette sorte de prodige qui me valut alors une indulgence plénière de cette autorité doctrinale et mystique.

Encore l'abbé Bremond.

« Notre dépression de vingt ans eût été moins profonde, écrira Maurras en 1943, si Barrès eût continué d'être lu avec enthousiasme, et si l'enthousiasme qu'il inspirait n'eût pas été sournoisement contrarié dans tous les mauvais coins. »

Parmi les subtils artisans de cet esprit public faussé, Maurras nommait son vieil ennemi Henri Bremond, l'ondoyant et fugace abbé qui, en 1908, avait préfacé les *Vingt-cinq années de vie littéraire* de Maurice Barrès, ce recueil de pages choisies qu'un éditeur catholique lui avait demandé de composer *ad usum delphinorum.*

Maurras détestait Bremond, et cela de longue date. Avec Téodor de Wyzewa, Bremond aura été une de ses haines les plus tenaces. La raison? l'influence qu'ils cherchaient l'un et l'autre à avoir sur Barrès. « Temps éloignés, astres bien éteints! » s'écrie Maurras. Sans doute, mais qu'on prononce un de ces deux noms, et le voilà aussitôt dans une belle colère! C'est que Maurras voit en ce Wyzewa, si oublié aujourd'hui,

l'homme néfaste qui avait failli pervertir l'esprit du jeune Barrès et le dénaturer en l'ouvrant aux lettres étrangères, aux idéologies dissolvantes de l'Asie, aux barbaries nordiques et slaves, aux poisons du germanisme wagnérien! Ce qui traîne, par endroits, de Fichte, de Hegel, de philosophie allemande, dans le *Culte du Moi*, Barrès ne l'avait-il pas recueilli sur les lèvres de Wyzewa?... Voilà ce que Maurras n'a jamais pardonné à ce damné Polonais. *Le misérable!* s'écriait-il encore vingt ans plus tard, et, toute son existence, Maurras le poursuivit d'une sorte de fureur assassine. A tout le moins le plaça-t-il, vivant, dans son enfer, dans une de ces tristes citernes du dernier cercle, le plus noir, le plus glacial, celui où Dante fait tomber certaines âmes maudites devant même que leur vie ne soit achevée, le diable continuant de faire mouvoir un corps que l'âme a déjà quitté...

Quant à Bremond, Maurras l'excluait sûrement de son paradis!... Il le connaissait de toujours, ayant été son jeune condisciple au collège ecclésiastique d'Aix-en-Provence (Maurras était chez les « petits », quand Bremond était chez les « grands »). A quelques années de distance, ils avaient eu le même maître, cet abbé Penon à qui Maurras nous déclare qu'il « doit tout ». « *Maurras exagère!* disait le vieil évêque dans sa retraite de Frigolet. *La vérité, c'est que Maurras était très doué. Je n'ai connu qu'un jeune homme qui fût aussi doué que Maurras : c'était Bremond. Dommage qu'ils n'aient jamais pu s'entendre!...* » Mais Mgr Penon était le premier à savoir pourquoi, et c'est à Maurras qu'il gardait son cœur.

D'où venait donc la mésentente de Maurras et de Bremond? Il est trop sûr que ce qui passionnait Bremond, ces histoires de vieilles Anglaises converties, de mystiques un peu toquées, dont se délectait « miss Harriet », faisaient bâiller Maurras, et il le lui montrait. Les fureurs toujours vivantes de l'abbé contre Bossuet, ses tendresses félines pour l'archevêque de

Cambrai, peut-être Maurras les lui eût-il pardonnées, rachetées qu'elles auraient pu être par son amour pour Mistral... Non, c'est l'homme surtout, et c'est aussi le prêtre — cette sorte de prêtre — que Maurras n'aimait pas. « *Je suis pasteur, soyez brebis* », cette façon qu'avait Bremond de « se défaire de l'adversaire qui l'embarrassait en revendiquant non sans arrogance son droit de s'imposer à lui », voilà ce qui déplaisait, irritait Maurras, ce qu'il ne pouvait pas souffrir... Et pourtant, que n'avait pas fait l'abbé pour le séduire, le flatter au meilleur endroit, entrer dans ses bonnes grâces? « Tant que *l'Action française* revêtit une couleur un peu extérieure au dogme, nous dit Maurras, il nous envoyait ses meilleurs élèves; quand elle commença à subir le grand charme de l'intelligence et du cœur du pape Pie X, il diffama de toutes ses faibles forces notre pensée. »

Ce que fut le climat de ces premiers échanges, certaines lettres de l'abbé à son « cher ami » Maurras peuvent nous en donner l'idée. Au début de *l'Action française,* on y voit Bremond essayer de détourner Maurras de ses collaborateurs. Retiré en Provence — après l'affaire Tyrrell — Bremond n'écrivait-il pas à Maurras, le 30 novembre 1908 :

« *M. Penon m'apporte l'*Action française, *et je persiste à ne pas retrouver, dans cette aventure, votre génie politique. Vous acceptez la médiocrité de vos collaborateurs, vous pardonnez tout à vos soldats. Cette vieille équipe du* Correspondant *se met à vos ordres. Vous pouvez par eux atteindre un public dont vous avez, malgré tout, besoin, et qui a plus besoin de vous, et vous perdez cette proie pour la volupté de crier à Fidao* [1] *qu'il est iroquois! Je proteste de loin, car, de près, vous me persuaderez toujours!* »

Puis, après un compliment à l'adresse de Maurras et de son dernier article de l'*A. F.*, l'abbé ajoutait :

[1] Ecrivain catholique libéral qui tenait au *Correspondant* la rubrique religieuse.

« *Votre* Briand, *parfait et à garder, avec, en lettres monumentales, ce que vous écrivez sur les Conservateurs amoureux du médiocre et ennemis du talent (ce qui explique votre odieux... non, aucun mot ne suffirait...) votre enthousiasme pour l'Encyclique* [1], *vrai miracle d'*ignoratio elenchi! *Comment pouvez-vous, ayant célébré ce mauvais pamphlet, dormir tranquille? Vous m'en rendrez raison dans quelques semaines...* »

Mais, pour se faire pardonner ses humeurs insoumises, l'abbé lui lançait tout à trac : « *Connaissez-vous une admirable chanson de Mistral sur la sagesse des ancêtres, avec des rimes en* u. *Aude* [2] *vient de me la chanter et j'en suis tout remué!* » — quitte à ajouter en *P.-S.* : « *Et vous croyez que le cuistre belge qui a rédigé l'Encyclique sait le latin!* »

Telles étaient les lettres de Bremond à Maurras, frémissantes, passionnées, pleines, au reste, d'agilité, de souplesse, de verve, d'allusions, passant d'un sujet à un autre, allant, venant, éblouissantes d'esprit.

Lisons celle-ci, datée de 1912, l'année où Charles Maurras publia la nouvelle édition de ses *Trois idées politiques :* « Chateaubriand, Michelet, Sainte-Beuve. »

« *Carissime,*

« *Vous savez bien que cette brochure est une merveille! Je l'ai toujours sous les yeux et — quoiqu'en dise Paul Bourget (lequel a osé écrire que seul aujourd'hui G... continuait le père Beuve!!!) — je la mets au-dessus du* Dilemme [3]. *Quand j'ai vu, par vos journaux, que vous alliez la réimprimer, j'ai tremblé. Mais non, vous n'avez pas trop saccagé l'édition princeps!*

« *Que votre* Chateaubriand *vaut mieux que la copie que nous en a donné votre pauvre Jules* [4] *— pauvre,*

[1] L'Encyclique *Pascendi* (1907).
[2] Bibliothécaire de la Méjanes, à Aix-en-Provence.
[3] Le *Dilemme de Marc Sangnier.*
[4] Jules Lemaître qui venait de se convertir à la monarchie.

parce que vous aurez beau faire, il est sans noblesse et cela se sent toujours. Pour le père Beuve, un dieu certes, et plus que jamais. Seulement, je me demande si Barrès n'a pas raison de croire qu'il aurait fait risette à Picquart[1] *et toute la bande. Critique malgré lui, mais enfin critique!* »

Et Bremond de passer à autre chose : « *Je pense que vous aurez souligné le mot du* Barrès *de ce matin :* « On peut être ému et me dégoûter profondément » — *si beau que j'ai relu quatre fois pour m'assurer que je ne rêvais pas! Le jeune Clouard devrait bien méditer là-dessus au lieu de méditer dans l'abstrait. Notez, que je le couve avec beaucoup d'affection... Dauphin pour dauphin, je le préfère à la plupart de vos enfants de chœur. Il me voit me frottant les mains à chaque pas que fait Barrès dans la mystique : voilà qui est pénétrant.* » Puis revenant à Maurras : « *Votre dernier discours aux* Sociétés savantes *était parfait; mais comment Criton n'a-t-il pas senti qu'un G... ne devait pas le mettre en colère? Minerve ne donne pas de coups de poing. Cette fourmi laborieuse, une pitié motivée aurait mieux valu! J'attendais impatiemment cette exécution : j'ai été déçu. L'article Daudet sur les* Trois idées, *parfait!* » Mais on s'épuiserait à suivre l'abbé dans tous les coins à la fois... Mieux vaut ne pas l'interrompre et tout citer de sa diatribe finale :

« *Hâtez-vous,* reprend Bremond, *hâtez-vous pour le livre annoncé :* Politique religieuse. *Belle occasion pour restaurer la hiérarchie épiscopale! Vous devez sentir vous-même que le présent pontificat achève de miner ce bel organisme. Quel intérêt pour la cause royale, à ce que nos évêques fassent une si piteuse figure? J'en appelle au Maurras, fils de Minerve, disciple d'Aristophane!*

[1] Le colonel Picquart, qui prit le parti de Dreyfus, au cours de l'Affaire.

Trouve-t-il qu'il soit bien qu'un Barbier[1] *triomphe de l'évêque de Nice? De Lamennais à Veuillot, de Veuillot à Drumont, il y a de la démagogie, du désordre — et pas mal de bassesse — dans cette exaltation du bas clergé et de son Fallières romain. Allez au fond : est-ce que je me trompe tout à fait? Vous montrez — et justement — ce que tous nos voisins doivent à leurs rois ou à leurs empereurs — jamais un mot sur l'indépendance de leurs évêques, Cologne et même Westminster. Personnellement, ce n'est pas que j'y tienne beaucoup. Je suis dégoûté par la bassesse des moyens qu'ils prennent. Le reste m'est plus qu'égal.*

« *Mille amitiés (les pages* 14 *et* 15 *sont immortelles).*

« *Vuestro di cuore.* H. BREMOND. »

Maurras, qui connaissait son homme, n'était pas étourdi par ces « intempestives »! « Bremond, dit-il, ne manquait, ni de lecture, ni de verve polémique, ni de talent, ni d'esprit, et l'influence lui venait de bien des côtés. Ceux qui l'aidaient et le poussaient savaient ce qu'ils faisaient. J'en doute quant à lui... »

« *L'Imprimatur.* »

Ce que souhaitait alors Bremond, c'était que Maurras parlât de ses livres. Passe encore qu'il n'eût rien dit de ses *Ames religieuses*, de son *Newman*, ni même de sa *Provence mystique*. Pas un mot non plus de son *Charme d'Athènes*. Mais cette fois où il s'agissait de Barrès, de l'introduction qu'il avait écrite, lui, Bremond, pour une anthologie barrésienne, Maurras pourrait-il ne rien dire? Toujours est-il que c'est à Maurras qu'avant tout autre l'abbé crut devoir la soumettre, devant même qu'elle ne parût :

« *Mon cher ami*, lui avait-il écrit, *je prends la liberté de vous envoyer les premières épreuves, atrocement*

[1] L'abbé Barbier, auteur de l'*Histoire du Libéralisme*.

martyrisées, de l'Introduction. *Je sais bien que vous n'avez pas une minute, mais il est métaphysiquement inadmissible que cela paraisse sans votre imprimatur! Signalez-moi au moins les hérésies trop graves. Je ne renverrai pas les épreuves — même si Bloud m'envoie un huissier — jusqu'à ce qu'un mot de vous m'ait tranquillisé. Avec ce diable d'homme* (c'est de Barrès qu'il s'agit) *ce serait déjà tout à refaire; mais il faut bien me résoudre à retenir un instantané; je ne veux pas dire qu'il se plaigne du portrait, mais que ses balancements désespèrent le photographe. Il est possible que la* Revue des Deux Mondes *publie la première partie de cette Introduction* [1], *ce qui retardera peut-être l'explosion du livre. Donc — car vous direz bien un mot quand nous paraîtrons — attendez ce grand jour pour répondre à mes coups d'épingle.* »

Et la requête se terminait par ces mots : « *N'écrivez pas, mais sabrez sans pitié ce qui vous paraîtra trop inexact. Pardon du sans façon. Vous sentez bien que l'occasion est solennelle. Votre cordialement,* H. Bremond. »

Petite histoire des variations.

La vieille étude qui avait servi d'introduction à l'anthologie barrésienne, l'abbé Bremond la recueillit, quinze ans plus tard, en 1923, dans un livre intitulé *Pour le Romantisme.* Faire servir à une apologie du romantisme des pages qui, dans leur teneur première, montraient la « bienfaisance de la leçon classique » et proposaient à la jeunesse l'*acceptation de l'ordre,* était chose bien délicate. Mais l'abbé ne s'embarrassait pas pour si peu, et, secrètement, il dut s'en divertir. En sous-main, et sans prévenir personne, il effaça, atténua, retrancha, ajouta, enleva, aggrava, retira. Là où il a écrit que Barrès avait défendu « les

[1] Elle y parut, en effet, à l'exclusion de ce qui touchait au problème religieux.

conquêtes des génies romantiques dans ce qu'elles ont de compatible avec l'intégrité de la raison française », il barre la phrase d'un trait de sa plume souple et nerveuse. « *L'intégrité de la raison française* », cela vous avait un air néo-classique, néo-rationaliste, un relent « maurrassien », quelque chose d'« anti-mystique » qui n'était vraiment plus supportable! « *Assez de gémissements rituels sur la perversité romantique!* » s'écrie l'abbé Bremond qui se repent d'avoir poussé ces « gémissements », d'avoir cédé à ce « ritualisme ». Et partout où il retrouve cet être de raison : *le romantisme,* il le pourchasse, et le supprime chaque fois que faire se peut. A moins qu'il ne l'exorcise! « La chimère du romantisme » se transfigure alors en « inquiétude » — et l'on sait ce que ce mot avait de saveur spirituelle pour l'apologète de l'*Inquiétude religieuse*! « Autant dire que, plus romantique, Barrès serait moins loin du christianisme », jette-t-il négligemment en bas de page, sans avoir l'air d'y toucher! Cette petite note, qu'on chercherait en vain dans l'édition originale, suffit à expliquer pourquoi la vieille étude sur Barrès figure dans un volume où mysticisme et romantisme s'enlacent...

Ah! il n'était plus question de louer, comme jadis, « le magnifique talent, la noblesse et le romanisme de Charles Maurras »! Cette phrase nombreuse et ardente, qui se détachait à la page LXVII de l'introduction que l'abbé Bremond avait fait lire en épreuves à Maurras, impossible de la retrouver dans le recueil de 1923! Il n'y en a plus trace : il ne reste que « les coups d'épingle » et, par exemple, à propos du « pèlerinage » de Barrès à Athènes, cette allusion perfide au Maurras, fils de Minerve : « Eh! pense-t-on que la vue du Parthénon aurait comblé le cœur de Pascal! »

La cabale des dévots...

Voilà qui nous ramène au débat qui avait causé à Barrès tant de tristesse dans les derniers mois de sa vie... « L'inspiration profonde, *consciente ou non...* » qui animait mon « jugement » sur Barrès, eh bien c'était à Maurras que l'abbé Bremond l'attribuait! Le plus fort, c'est qu'il avait fini par en convaincre Maurice Barrès! Oui, l'abbé lui avait fait croire que je n'avais ouvert le procès du barrésisme dans l'ordre religieux que pour le mêler, lui, Barrès, aux difficultés que l'*Action française* redoutait du côté romain, et cela afin d'étendre habilement l'affaire à tout le nationalisme français par une manœuvre collatérale, de gêner du même coup la Congrégation de l'Index *(— Vous êtes de l'Académie,* lui avait dit Bremond, *et cela compte beaucoup là-bas).* En bref, il s'agissait de mettre Rome dans l'embarras, de tenter d'arrêter ainsi une condamnation toujours possible de l'*Action française* et du nationalisme. O machiavélisme ecclésiastique! Et Bremond de montrer à Barrès certains passages de mon livre... Là où je mettais en parallèle la position de Barrès et celle de Maurras devant le problème religieux, l'abbé Bremond avait souligné ces phrases : « *L'agnosticisme est à la base de leur commune doctrine : toutefois Maurras va plus loin que Barrès, car il n'a jamais déprécié la raison.* » Et encore : « *Maurras ne donne pas son échec personnel comme l'effet radical d'une impuissance de l'esprit humain...* » Et enfin : « *Maurras laisse et met en évidence la lacune : il sait que le salut de la société française n'est pas tout le salut, et toujours il lui sembla impie, téméraire, profanateur, de vouloir goûter l'humain comme le divin. M. Barrès, lui, transpose ses confusions idéologiques dans l'ordre supra-sensible : il aborde le divin, et les plus hauts problèmes qui sollicitent son esprit, du même point de*

vue émotif et personnel. « Comme si, disait l'abbé « en commentant à Barrès ces lignes, comme si vous « étiez le seul chez qui l'on trouve des phrases qu'une « théologie rigoureuse peut trouver suspectes! » Que ces pages eussent paru non point dans la *Revue Universelle,* d'obédience maurrassienne, mais dans la *Revue des Jeunes,* des Révérends Pères dominicains, l'abbé Bremond n'y voyait qu'une manœuvre plus captieuse encore : c'était la preuve qu'il y avait là derrière tous les « intégristes », tous les anti-libéraux, le Père Janvier en tête, le confesseur de Daudet!... Oui, voilà ce qui apparaîtrait à découvert quand on pourrait plus tard « écrire l'histoire morale et religieuse de ces vingt-cinq dernières années! »

Et le plus beau, c'est que Barrès, en parlementaire habitué aux intrigues de couloirs, finit par donner créance aux imaginations de l'abbé, qu'il alla même s'en ouvrir à son ami Charles Maurras, certain soir, à l'*Action française*!... Maurras ne me l'a raconté que quinze ans plus tard, à la veille de la dernière guerre, pour m'apprendre à mieux connaître le caractère de l'abbé Tempête et m'assurer qu'il n'avait pas eu de peine à convaincre Barrès de l'absurdité d'une telle fable...

Barrès, dans ses lettres de l'époque, ne m'avait jamais rien dit, ni rien laissé entendre de pareil... Comment Barrès l'eût-il d'ailleurs imaginé? Etais-je « maurrassien » quand, au printemps de 1914, j'avais publié, dans l'*Eclair* de Judet, cet article sur la *Grande Pitié des Eglises de France* qui lui avait déjà causé tant d'humeur? Barrès m'avait écrit le soir même :

« *Quand je suis arrivé, cet après-midi, à la Chambre, un petit groupe m'a dit : « Attention, le mouvement se « dessine, les catholiques vont vous attaquer. Avez-vous « lu l'*Eclair*, une note à la fin de l'article de Pierrefeu, « dans l'*Opinion*? » Ah! multiple Massis! Cette campagne serait injuste et impolitique... Dites à votre ami et sachez*

que je tiens mon livre pour un modèle de politique, et je vous demande, à vous comme à lui, de me dire, non pas : Brigadier, vous avez raison, *mais d'enregistrer ma réclamation dans votre esprit. Un jour viendra que vous me donnerez raison là-dessus. En même temps que je rends hommage à la vertu propre du catholicisme, je recueille et je groupe autour du clocher des émotions de la plus haute qualité : il n'est pas possible que je fasse mauvaise besogne...* »

Et pourtant, c'était de cet article de l'*Eclair* que Péguy m'avait aussitôt écrit : « *Au moins, vous, vous savez de quoi vous parlez. J'ai envoyé votre article à Lotte*[1] *qui était outré du livre de Barrès et qui s'apprêtait à faire des bêtises.* » Péguy, que je sache, n'était pas « maurrassien » et Maurras, lui, n'était pas davantage « péguyste »!

« *Service commandé.* »

Mais des singulières divagations bremondiennes — où il entrait de l'obsession, je ne sais quelle manie persécutante qui le portait à découvrir partout des complots, des cabales — je devais, quelques années plus tard, avoir personnellement d'autres preuves. Bremond ne s'était-il pas imaginé que mon ami Georges Bernanos l'avait visé dans l'*Imposture,* que c'était lui qu'il avait peint sous les traits de l'abbé Cenabre, ce mauvais prêtre qui n'a plus la foi! « Il n'y a que les gens d'*Action française* qui aient pu inspirer cette indignité monstrueuse! » s'écria-t-il, au cours de la démarche qu'il fit, rue Garancière, à notre commun éditeur, et de répéter partout que « *l'Imposture,* c'était *du service commandé* »*!* Il ajoutait même, à qui voulait l'entendre, que j'étais celui qui avait transmis *l'ordre.* « Si, dit-il, M. Bernanos est fou (je

[1] Joseph Lotte dirigeait alors, à Coutances, le *Bulletin des Professeurs catholiques de l'Université.*

l'ai entendu, cet hiver, faire une conférence à Pau, et c'est l'impression qu'il m'a laissée) monsieur Massis, lui, sait très bien ce qu'il fait et au nom de qui il le fait!... » C'était me supposer sur Bernanos une influence que je n'ai jamais eue, et c'était l'imaginer bien docile. Bernanos n'a jamais demandé de conseils à personne. A ceux qui lui racontaient cette histoire, il se contentait de répondre en riant : « Ça n'est pas vrai... et s'il y a quelqu'un qui en sait quelque chose, c'est moi... Et puis, je me fous absolument de la querelle Bremond-Maurras! J'admire follement Maurras, mais je n'entre pas dans ses histoires! » Quant à Léon Daudet — à qui j'avais demandé de parler de l'*Imposture,* comme je l'avais déjà fait pour le *Soleil de Satan* [1] — il m'écrivit alors de Bruxelles où il était en exil : « *Le livre de Bernanos m'a rebuté. Je ne saurais rien en écrire. Mais, au nom du ciel, ne le lui dites pas. Cela lui ferait du chagrin inutile. J'ajoute que j'en ai par-dessus la tête des histoires de curé. Il faut qu'il s'évade de ce thème unique, qui a englouti Ferdinand Fabre... et mis une pierre au cou de Barbey d'Aurevilly. Voguons dans la vie pendant la vie... Ensuite,* comme dit Rusinol, « *vedremos* ». Et le cher Léon d'ajouter : « *Je tremble que* la Joie *ne soit encore une histoire de curé? Vous qui l'admirez et l'aimez, suppliez-le de mettre un intervalle et d'espacer les soutanes!* »

En vérité, il importait fort peu à Bernanos que Daudet fût ou ne fût pas fatigué des « histoires de prêtres », et il n'avait eu nul besoin de la querelle entre Maurras et Bremond pour camper l'abbé Cénabre. Ne songeait-il pas à un tel sujet depuis plus

[1] Bernanos me l'avait lui-même demandé. Le 9 octobre 1925, il m'écrivait de Nancy : « *Ne pourriez-vous dire quelque chose à Daudet de mon pauvre bouquin? Je vous serais très obligé de le tenter. Il a été témoin à mon mariage, et s'intéresse généralement à ce que je fais. Rendez-moi ce service dès que vous le pourrez, je vous en prie. Et prévenez-moi.* »

de quinze ans? Car qu'était-ce que cette « nouvelle » qu'il avait écrite, en 1913, sous le titre : *la Tombe refermée,* sinon une première ébauche de l'*Imposture?* On y voyait déjà « un académicien, abandonné par l'esprit, déserté par l'amour, une sorte de mort vivant, sinon un imposteur ». Peu à peu, ce personnage s'était incarné dans une figure sacerdotale, au fur et à mesure que le mystère du prêtre et de sa vocation obsédait davantage Bernanos; et c'est ainsi qu'il créa de toutes pièces cette figure de prêtre qui perd la foi, n'en dit rien, et continue à confesser et à célébrer la messe. En 1925, Bernanos m'écrivait : « *Je suis sur une piste. Le sujet est si vaste qu'il y faudra sûrement deux volumes successifs. Mon mauvais prêtre, si je le mets une fois debout, s'y tiendra comme une tour.* » Pour concevoir ce sujet-là, il lui suffisait de haïr — et il le haïssait de tout « le poids de sa forte vie » — le « prêtre érudit, capable de raisonner en vingt volumes sur l'Amour de Dieu avec un sang-froid de collectionneur d'espèces rares ». Quant à son abbé Cénabre, c'est « un rustre, large d'épaules, avec une pointe commune », la vulgarité même, en comparaison de l'agile et frémissant abbé Bremond! Aux yeux de Bernanos, l'abbé Cénabre était, d'ailleurs, tout autre chose qu'un de ces ecclésiastiques « pleins d'artifices et de coquetterie, qui laisseraient volontiers la vérité oubliée au monde, si la Providence ne les dirigeait avec une maternelle indulgence vers les salons littéraires ou même l'Académie qui les mettent rapidement hors d'état de nuire ». Lorsqu'il songeait à ces prêtres-là, Bernanos se contentait de lever les épaules avec pitié; il n'eût jamais rempli un roman de leurs aventures, ni vécu avec eux les longs mois de labeur harassant qu'il lui fallait pour en écrire.

« Un monde imaginaire... »

Ecrire, pour Georges Bernanos, c'était se délivrer des visions qui l'obsédaient. Et c'est un écrivain de cette espèce qui eût accepté de fabriquer un roman *par ordre?* Allons donc! Il fallait, au reste, bien mal le connaître pour imaginer qu'il eût été capable d' « exécuter des commandes », quelles qu'elles fussent! « *Je travaille dans le plus profond dénuement intérieur, à tâtons,* me disait-il au temps où il commençait l'*Imposture* (qui s'appelait alors *les Ténèbres*). *Ce que j'écris me semble un balbutiement misérable. Il ne tiendrait qu'à moi de rouler commodément en palier. Mais j'aime mieux tâcher de grimper; j'aime mieux grimper. Si je rate la côte, il reste à suivre l'exemple du vieux camarade Rimbaud!* » Le métier d'écrivain n'était pas pour Bernanos un métier — encore moins un métier servile — c'était une aventure, une aventure spirituelle, et « toutes les aventures spirituelles sont des calvaires », disait-il. Il ne s'y dérobait pas. « *J'ai conscience,* m'écrivait-il alors, *d'avoir mis vingt ans à créer un monde imaginaire, d'une singulière grandeur. J'ai hâte de le découvrir à ceux qui méritent de le connaître, et je sais que la réalisation m'égalerait aux plus grands,* si... » Et dans ce *si* passait toute l'anxiété où *réaliser* plongeait Bernanos. Mais c'était dans cette résistance que la *réalisation* lui imposait que Bernanos prenait force; c'est grâce à elle qu'il s'engageait à fond. Et de ce fond, du fond de la mine ténébreuse où il vivait avec ses créatures, Bernanos cherchait à les faire remonter à la lumière de l'âme. Il frappait à coups répétés contre les parois, il frappait avec des mots, des mots obscurs, des mots bouchés, auxquels aucun écho d'abord ne répondait; puis, soudain, sous le choc d'une image, fulgurante comme un coup de grisou, des quartiers de roc s'ébranlaient, étaient soulevés,

projetés vers le ciel, et l'on ne voyait plus qu'une haute flamme rouge, d'une lumière éblouissante, surnaturelle... Voilà la genèse de l'*Imposture*, comme celle de tous les romans de Bernanos. Ce qu'il y éclaire, c'est le problème de la vocation posé par un homme qui voyait dans la vocation d'écrivain un « autre aspect de la vocation sacerdotale », et c'est peut-être là le sens caché de ce livre terrible. Ah! que nous voilà loin, n'est-ce pas, du « service commandé » et de l'absurde fable inventée par le malheureux abbé Bremond?

Enfin, et si tant est qu'il faille m'en justifier (mais certaines calomnies ont la vie dure) dirais-je en ce qui concerne ma « liberté » à l'endroit de Charles Maurras, que si ma fidélité à sa doctrine n'a jamais bronché sur l'essentiel, je crois que ni sur Renan, ni sur France, ni même sur Barrès, non plus que sur Péguy, sur Bergson, sans parler de Descartes, je n'ai jamais suivi sans réserves les sentiments personnels de Maurras. Je ne crois pas davantage qu'il ait approuvé et contre-signé tout ce qu'il m'est arrivé d'en écrire... Et pourtant jamais Maurras n'a tenté là-dessus de me reprendre; jamais mon « autonomie » ne s'en est sentie « menacée ». Par bonheur — Maurras ne le déclare-t-il pas lui-même? — il ne suffit point de lire un écrivain, ni même de le subir, pour être enchaîné à tout son système. Quelle idée de croire que l'admiration qu'on a pour un maître vous entraîne à partager toutes ses passions! Quelle erreur surtout d'imaginer qu'en l'occurrence la politique y oblige!

II

à Gustave Thibon

La Fontaine de Jouvence.

« *Il n'y a rien de tel pour relever son homme que de vivre avec des jeunes gens!* » disait un jour Maurras. Si ses premières années ont fréquenté avec discrétion et respect quelques maîtres dont il garde un cher souvenir, voilà bien un demi-siècle que sa vie ne se passe plus guère qu'avec des hommes qui n'ont pas tout à fait son âge ou avec des jeunes gens. La prison n'y a rien changé, et c'est à écrire telle *Lettre pour un Jeune Français*, à engager, par delà les barreaux, un dialogue avec des garçons de vingt ans, à leur donner ses directions quand même, que Maurras emploie une partie de ce loisir cloîtré où, dit-il, « *je n'ai pas une minute à moi!* » N'est-ce pas à leur jeunesse qu'il croit devoir une partie de la vitalité qui lui reste? « Sans avoir jamais enseigné formellement, j'imagine, dit-il, que toute vie de professeur doit confirmer l'expérience que j'en ai faite. *On cherche la fontaine de Jouvence, elle est là...* »

De cette cure miraculeuse, tous ceux qui ont jadis assisté aux jeudis soirs de l'Institut d'Action française, rue Saint-André-des-Arts, ont pu vérifier les effets merveilleux. On avait là le plus prodigieux Maurras! Il était naturellement arrivé en retard, retenu au journal jusqu'après l'heure du cours par mille besognes. Quand il avait quitté la Rédaction, tous ses collaborateurs en étaient déjà partis; et,

sans prendre le temps de dîner, s'engouffrant dans la voiture d'Allary, son chauffeur, sa pile de journaux sous le bras, il avait monté quatre à quatre l'escalier de la rue Saint-André, puis il était entré la tête haute, avait traversé la salle d'un pas étonnamment vif et jeune, et, sans déranger personne, il était monté sur l'estrade, avait pris place auprès de l'étudiant qui, ce soir-là, traitait je ne sais plus quel sujet de doctrine ou d'histoire. Ajustant son lorgnon, le maître essayait d'abord de suivre sur ses lèvres le propos qu'il entendait mal; puis, soudain, il se saisissait des feuilles où l'autre avait noté les principaux points de son affaire. Avec quelle attention contenue Maurras ne les lisait-il pas? Quand l'étudiant avait fini sa conférence, Maurras commençait, d'une voix adoucie, presque onctueuse, par lui faire quelques compliments. (Ah! qui dira ce que peut être la courtoisie, la politesse de Maurras à ceux qui ne l'imaginent que furieux!) Puis, il abordait lui-même le sujet qui, bien souvent, n'avait été traité qu'en surface ou de façon hâtive : il le reprenait pour son compte, il le développait, l'enrichissait de tous les trésors de sa mémoire, de toutes les ressources d'une dialectique ailée. Et, oubliant sa fatigue, *relevant son homme* d'un mouvement de l'épaule qui lui est familier et qui semble tendre un ressort invisible, voilà Maurras qui parlait, ouvrait des voies insoupçonnées, originales, soudaines, saisi d'un enthousiasme juvénile, une sorte de rire détendant son visage! Joyeux, heureux — d'un bonheur de l'esprit, de l'âme, du corps aussi — il allait, il venait à travers tous les champs de la pensée, et il parlait avec une éloquence singulière, inépuisable, vivante : c'était une manière de création, d'invention continue, où passaient les références à l'histoire, aux maîtres, aux témoins de sa vie d'esprit, le tout offrant à l'intelligence captivée le plus étonnant des spectacles...

Maurras professeur.

Je le revois encore et je l'entends répondre, certain soir, à tel jeune nigaud de ma connaissance, dont certaines controverses politico - religieuses avaient un peu troublé la tête. Celui-ci avait découvert, par hasard, que le Renan de 1848, ivre de Fichte et de Hegel, avait le premier fait passer dans notre langue le mot de *nationalisme*, traduit de « ses chers penseurs allemands ». L'imprudent s'était, en conséquence, avisé de mettre tout le nationalisme français en posture d'hérésie et d'erreur! Maurras lui fit d'abord compliment sur ce que son exposé avait de bon — et de louer « certaines formules particulièrement heureuses et *sages* qu'il conviendrait, lui dit-il, d'isoler et de commenter ».

« Mais, fit-il, pardonnez-moi de vous parler ainsi, vous réduisez le front, sans y être obligé et pour quels motifs! Je vois bien l'intérêt électoral, intellectuel, de nos adversaires, *animalia quae democrates christiani dicuntur*, à condamner le nationalisme quel qu'il soit, à n'y vouloir connaître et reconnaître que le fruit théorique de la pensée allemande! Mais je ne vois pas l'intérêt que vous, qui êtes catholique, avez à le leur consentir... Je ne vois pas davantage le nôtre... Réfléchissez : votre distinction entre *patrie* et *nation*, *patriotisme* et *nationalisme* ne tient pas! Le culte de la patrie est le respect, la religion de la terre des pères; le culte de la nation est le respect et la religion de leur sang. *Nation* n'est pas un mot révolutionnaire. *A la gloire de la nation*, dit Bossuet, dans son discours de réception à l'Académie française. *Patriotisme* convenait à Déroulède, parce qu'il s'agissait de reprendre la terre. *Nationalisme* convenait à Barrès et à moi, parce qu'il s'agissait de défendre des hommes, leur œuvre, leur art, leur pensée, leur bien, contre ce qui les menaçait spécialement. Il faut se reporter à cette époque de 1885, 1895, 1900, non pour *excuser*, mais pour *expliquer* et

comprendre le mouvement de défense nécessaire et indispensable. Il ne s'agissait pas seulement de répondre à l'internationalisme, mais *aux autres nationalismes*, dans une Europe où tous les peuples maximaient, systématisaient, canonisaient leur droit à la vie et la prétention de chacun à tout dominer. Une France sans nationalisme eût été et serait encore gravement menacée et compromise, parce que démantelée. »

Et Maurras de développer alors ces considérations, où il touchait au dogme de l' « égalité des nations » qui est la cause de l'anarchie européenne :

« A mon avis, ajouta-t-il, il ne faut pas distinguer entre *nation* et *patrie;* tout le mal que vous pensez de l'une retombera sur l'autre, tout le bien qui justifiera *patrie* pourra justifier *nation :* l'une et l'autre, par définition, ressortissent au quatrième commandement qui n'a jamais signifié, voyons! que l'on dût voler et assassiner pour honorer ses père et mère! Ce n'est pas entre la patrie et la nation qu'il faut distinguer, mais entre *les* patries diverses, entre *les* diverses nations. Toutes ont quelque droit. Elles n'ont pas toutes le même droit. L'antiquité, le bon usage de la vie, les services rendus au genre humain et à l'esprit humain créent en faveur de celle-ci ou de celle-là un privilège plus ou moins étendu. Je ne sais pas ou je sais mal ce que c'est que les « patries »; la « patrie » en général comporte un sentiment et un devoir qui, tous deux, peuvent être fort circonscrits. Mais la patrie française, c'est autre chose, et ce bien défini ne va pas sans exiger des sacrifices définis, à sa mesure, à sa proportion, donc *immenses.* »

Puis, revenant au premier propos du novice, Maurras allait y répondre en ces termes : « L'Allemagne, l'Italie, occupées, opprimées, ont eu à s'occuper de la condition nationale avant nous, dont la nationalité jaillissait naturellement de l'œuvre des rois séculaires! On comprend que *nationalisme* ait paru d'abord en Allemagne. Soyez sûr qu'en des circonstances

historiques différentes, c'est dans les *Cahiers* de Bossuet, et non de Renan, que vous découvririez le premier usage de *nationalisme!* » Et songeant toujours à sa tâche, à son combat, Maurras ne put s'empêcher d'ajouter : « Notre asservissement intellectuel et moral au XIXe siècle exigeait un redressement. Il a eu lieu où il devait. Nous ne pouvons en avoir ni regret, ni repentir; et (se tournant vers son jeune ami) j'estime que vous auriez tort de céder à des fantômes surtout agités par la petite bande qui rédige *Esprit :* les nuées allemandes, ce sont les leurs! Nous n'avons pas à prendre la fuite devant Mounier, mais à lui infliger publiquement une leçon dont il se souvienne. Mais, pour dieux, ne décampons pas, faisons tête, quand toutes les fortes raisons sont pour nous! »

Telle était, entre beaucoup d'autres, une « leçon » de Charles Maurras aux étudiants d'Action française...

Autorité et obéissance.

« De tous les partis de droite, l'*Action française* était le seul à posséder une doctrine de l'autorité », a écrit Jean Prévost qui n'était pas des siens et qui devait tomber, le 1er août 1944, dans une embuscade allemande, en quittant le Vercors où il se battait depuis des semaines avec ses compagnons du maquis. Au lendemain de la guerre de 14, cette doctrine de l'autorité était celle de la plupart des jeunes, à tout le moins de ceux qui avaient fait la guerre. Par son âge, Jean Prévost n'avait pas pu en être : il n'avait eu dix-huit ans qu'en 1918, et ce qu'il appelait « le préjugé guerrier » n'avait plus alors d'autre usage, pour un garçon de sa sorte, qu'à nourrir l'esprit d'indiscipline et de révolte. Comme d'autres, avant 14, allaient aux camelots du roi, c'est par besoin de montrer du cran que ce jeune enthousiaste s'engagea dans les opinions avancées et qu'on le vit manifester au Quar-

tier Latin avec les jeunesses socialistes révolutionnaires. Peut-être les garçons révoltés de 1918, prompts à chercher les risques que la guerre ne leur avait pas offerts, ont-ils dû attendre jusqu'en 1944 pour remplir leur destin? Il leur a fallu se morfondre vingt ans, avant que l'esprit de désobéissance pût faire d'eux des héros! C'est en cela que l'aventure de Jean Prévost et celle de ses pareils me semblent significatives, qu'elles les différencient des compagnons, à peine leurs aînés, qui, eux, devaient rejoindre notre route. Le Jean Prévost du Vercors, c'est le même Jean Prévost qui, interne à Henri IV où il préparait Normale, se fit arrêter en 1919, au cours de la manifestation Jaurès, et dut comparaître devant un juge d'instruction pour « menées anarchistes, provocations de militaires à la désobéissance, apologie de faits qualifiés crimes ». C'est alors que notre vieux maître Alain, cet Emile Chartier dont Jean Prévost était l'élève en « khagne », intervint pour réclamer sa part de responsabilité dans les révoltes de cet enfant de dix-huit ans. « A chaque occasion qui s'offrait pour moi de le mesurer, disait Jean Prévost, Chartier faisait plus que ses paroles ne promettaient : seul homme qui n'eût pas déçu mes espérances démesurées d'adolescent. » Pour beaucoup d'autres garçons de son âge, Maurras a été ce « seul homme ». Heureux ceux qui, comme nous, les ont eus l'un et l'autre pour maîtres...

D'Alain à Maurras.

Au reste, et si opposés qu'ils puissent être, leurs enseignements ne se démentent pas, et si Jean Prévost eût mieux compris la leçon d'Alain, de quelles erreurs ne l'eût-elle pas détourné! Qu'il y a donc d'endroits où, tous deux disciples de Comte, Maurras et Chartier se rejoignent! Est-ce pour cela que Gide les associe, quitte à préférer Alain et ne pas voir « par où Maurras lui pourrait être dit supérieur »?

Alain est un esprit qui se veut libre contre tous les pouvoirs, ce qui ne l'empêche pas de reconnaître qu'il « est de la nature du pouvoir d'être absolu », sinon, « il n'y a pas de pouvoir »! En tant qu'homme, Alain se sent libre de leur obéir, s'il y va de l'ordre du monde : « Il est difficile d'avouer, disait-il un jour, mais enfin il faut bien y arriver, que les contraintes sociales sont trop vite jugées contraires à la dignité de l'homme pensant. Qui ne remarque que les passions portent à le croire? La part des passions dans ce jeu est difficile à faire, au lieu que l'obéissance n'engage pas le jugement, mais souvent, au contraire, l'éclaire et lui fait faire le tour de la chose... Nous voyons le respect des institutions, des mœurs, et même des coutumes, modifiant la superbe en des esprits de premier rang, comme Montaigne, Descartes, Pascal, Gœthe... Ils jugent que l'obéissance assure l'ordre intérieur et que la révolte le défait d'abord, parce que les passions occupent aussitôt la place que la négation laisse libre, et, selon mon opinion, ils craignent encore plus cette sédition que l'autre... » « Par ce chemin, ajoutait Alain, on viendrait à accepter beaucoup et *peut-être tout*. En tout cas, ce sont là des vues qui appartiennent à la maturité, peut-être même à la vieillesse... Et comme j'exposais ces sévères idées à des enfants de vingt ans, l'un d'eux trouva ceci à dire : « *Nous sommes trop jeunes pour comprendre cela...* » Bel âge et belle réponse, ami, faisait là-dessus notre vieux maître, en battant l'air de ses deux bras... Tout le drame des générations tient peut-être là... »

« *Ce qui m'étonne, ce n'est pas le désordre...* »

Ces idées si graves, Maurras, lui, les fit pourtant entendre à plusieurs promotions de jeunes hommes qui, eux, n'avaient plus le goût de détruire et qui, plutôt que d'élire les mots d'*individualisme*, de *vie*,

leur préféraient ceux d'ordre et de discipline. Mais s'ils ne cousinaient plus avec l'anarchie, comme aux environs des années 1890, ils n'en avaient pas moins ces désirs, ces velléités impatientes qui agitent les cœurs de vingt ans. Leurs instincts étaient ceux de leur âge : ils souhaitaient, eux aussi, de s'éployer, de s'ébattre, de développer toutes leurs puissances. Eh bien! Maurras était venu, qui leur avait démontré que ce qui est riche en aventures, en antagonismes, ce n'est pas l'anarchie, c'est l'autorité. « L'extraordinaire, leur disait-il, ce n'est pas l'irrégulier, l'indéfini, l'absurde (l'existence ne nous présente guère que cela), c'est que l'homme arrive jusqu'à la règle, jusqu'à l'achèvement de l'art. » Et il leur répétait sans cesse : « *Ce qui m'étonne, ce qui est étonnant, ce n'est pas le désordre, c'est l'ordre.* » Non, Maurras ne s'était pas contenté de mettre un frein, de poser aux instincts de la jeunesse les limites d'une sagesse trop mûre; il avait fait de l'ordre, de l'obéissance à certains principes reconnus vrais, utiles, une *doctrine d'action*, et d'action positive, vraiment créatrice : il en avait armé les têtes, les cœurs et les bras de la jeunesse. Et Maurras lui-même ne dit-il pas : « *Pour le succès d'un commandement, il faut que le besoin d'y obéir ait, de lui-même, fait la moitié du chemin.* » Aussi n'y avait-il pas jusqu'à une certaine turbulence juvénile à laquelle Maurras n'eût donné son cours en lui fixant un objet et un but. De là, et quoi qu'il en fût de la sévérité de ses idées, que les jeunes le comprenaient — et ce sont ces disponibilités neuves que Charles Maurras sut utiliser.

Ce fut l'un des traits des générations successives qui arrivèrent à l'âge d'homme avant 1914 que de s'être réparties en clientèles morales, en écoles, en chapelles, où l'on pouvait, au reste, se développer sur plusieurs plans avant que de choisir et de se fixer : les *Cahiers de la Quinzaine*, l'*Action française* ne furent-ils pas d'abord des cénacles? Notre jeunesse

y puisa, y entretint une énergie singulièrement précieuse pour le salut français; et une telle considération passe avant toute autre chose dans les moments de grand péril public. Ajouterai-je que nous avons toujours formé le vœu de voir la vie nationale retrouver un degré de sécurité et de force qui permette aux jeunes générations une formation plus aérée de l'esprit que celle qui fut la nôtre, — c'est même à cela que Maurras a dévoué sa vie. De qui donc est cette phrase, écrite en 1912, à propos du réveil national de cette époque : « *C'est, quand on y songe, une extrémité odieuse et abominable qu'il ait fallu susciter un état d'esprit nationaliste pour permettre la défense de la nation.* » Cette phrase est de Charles Maurras. Oui, nous étions à cette extrémité, et cette nécessité s'imposait à tous.

Du côté de la N. R. F.

Henri Ghéon n'allait-il pas jusqu'à nous dire : « S'il n'y avait pas eu Barrès et Maurras, envers qui nous souhaitions garder notre autonomie pour défendre nos positions propres et maintenir nos différences, c'est à la Nouvelle Revue Française qu'on eût été *nationaliste!* » A tout le moins y était-on profondément national. Des divergences esthétiques se manifestaient parfois, mais elles n'atteignaient pas le fond des choses. Jacques Copeau adhérait à toutes les formules où Agathon avait résumé les tendances et les aspirations de la jeunesse. « Nous nous faisons gloire, disait-il, de les partager. » Et la N. R. F. d'avant 1914 s'associait à sa façon au travail entrepris pour combattre toutes les formes de l'anarchie. On s'y refusait seulement à admettre en art le *politique d'abord* — ce que Maurras lui-même n'a jamais admis! Si l'on reconnaissait que « la politique pressait d'une manière très urgente », on y disait non sans raison : « La politique se développe sur un plan, l'esthétique sur un autre. » Mais on y souffrait du désordre intellectuel,

on aspirait à l'*ordre*, et ce mot revenait sans cesse. Il n'est pas jusqu'à Gide lui-même qui ne se prêtât à ce mouvement. Plus sensible qu'on ne l'imagine au climat de l'époque, il s'accordait à cette réaction; il était, lui aussi, gagné par ce besoin d'énergie intérieure, d'héroïsme, et la sainteté qu'exaltait Péguy lui semblait alors « possible et nécessaire ».

Pourtant Péguy n'a jamais été adopté, jamais vraiment compris et aimé par le groupe de la N. R. F.; il y comptait, certes, des amis qui avaient essayé de l'y attirer, mais Péguy ne s'était pas laissé faire. Et Jacques Copeau me disait un jour : « Mon attachement à la N. R. F. gênait Péguy. Il voulait à toute force sinon me détacher, du moins me distinguer de mes amis. Je crois qu'il les détestait. Et la défiance entre les deux maisons était entretenue, si j'ai bonne mémoire, par Alain-Fournier qui circulait de l'une à l'autre... Je pense que Péguy voyait dans les fondateurs de la *Nouvelle Revue Française* des fils de bourgeois, des « riches » — en quoi il avait la vue juste. Le sentiment national qui leur était commun, et qui ne trouvait aucun réticence dans l'esprit des plus importants de notre groupe : Ghéon, Michel Arnauld, Schlumberger, Gide lui-même, les rapprochait de Péguy, le leur faisait admirer de bon cœur, comme plusieurs d'entre nous admiraient Maurras. Mais la pensée de Péguy ne leur servait pas de point d'appui et de ralliement. Et peut-être le sentiment national, chez eux, n'était-il autre chose qu'un sentiment hérité, une appartenance grande-bourgeoise : Péguy le sentait bien! Nous avions, comme lui, été dreyfusistes; mais cette crise n'avait pas laissé parmi nous de trace profonde. Ajoutez à cela l'esprit protestant, dont j'étais moi-même contaminé sans le savoir. Cela est de première importance quand on parle de la N. R. F. Péguy ne s'y trompait pas, qui avait Gide en horreur... Au reste, nous nous flattions de ne point prendre parti et de n'être touchés, dans nos

rapports avec autrui, que par la qualité des esprits... »

Il y avait pourtant quelque chose de plus que la « passion de la littérature », dans la manière dont Gide avait accueilli la *Jeanne d'Arc* de Péguy : « L'étonnant livre, le beau livre! notait-il alors dans son *Journal.* J'écris mal ressaisi, tout ivre » — et Gide félicitait Barrès d'avoir loué cette œuvre admirable : « Aussi bien, ajoutait-il, Barrès reconnaîtra-t-il dans le *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc,* et reconnaîtrons-nous avec lui son propre enseignement dans ce qu'il a de plus salutaire, ses théories dans ce qu'elles ont de plus sûr. » Mais sentant que la religion modérée et « conservatrice » de la petite Hauviette ne saurait jamais le satisfaire, Gide s'écriait avec une ardeur que nous n'avons plus retrouvée chez lui, sinon à propos du plan quinquennal : « Barrès, Barrès, que ne comprenez-vous que ce dont nous avons besoin, ce n'est pas de confort (et j'entends de confort de l'esprit), c'est d'héroïsme! Colette Baudoche aujourd'hui ne saurait nous suffire. Certes, il faut des Colette, des Hauviette, mais il nous faut, aussi, plus que cela. Que Péguy soit loué pour nous avoir proposé davantage! » Et après avoir cité les versets où Péguy montre le flanc percé de Jésus et son cœur dévoré d'amour, Gide laissait échapper ce cri : « Nous ne vous laisserons pas, Seigneur, que vous ne nous ayez bénis! » Oui, Gide, lui aussi, fut touché par un courant, dont Jacques Rivière a dit qu'il « précipita les écrivains dans la confiance ».

« *Le temps est venu de se connaître...* »

La guerre devait donner à ce courant une force plus profonde et plus grave. Gide avait pu se séparer de Claudel et de Jammes; il ne pouvait demeurer insensible aux événements qui modifiaient autour de lui, et de la manière la plus tragique, les destinées de tout un peuple. Parmi ses proches, certains l'avaient

aidé à comprendre « l'exaltation et le prosternement » de la guerre et à suivre, sur la voie douloureuse qu'elle leur faisait gravir, le glorieux acheminement de leurs âmes. C'est ainsi que Gide nous révéla l'active vertu de son ami, de son ancien disciple, le lieutenant de vaisseau Dupouey, tombé à Nieuport, après avoir retrouvé Dieu. Tout aussitôt Gide nous fit connaître l'opération de Dupouey sur celui de ses intimes qu'elle devait aider à se convertir, sur ce cher Henri Ghéon qui, durant de longues années, avait été son compagnon constant. « Je sais, disait-il, que Ghéon se propose... de raconter le retentissement en lui de cette rencontre. Il ne sera certainement pas le seul que le noble capitaine saura conduire et conseiller. »

Devant de tels exemples, et en un pareil temps, que pouvaient signifier les dissentiments d'avant-guerre sur le vrai classicisme, les polémiques avec Henri Clouard et ses amis de la *Revue Critique,* ou telles réserves sur Jean Moréas, dont Gide d'ailleurs admirait les *Stances?* Cette lettre de Gide à Maurras fait foi que c'en était fini. Adressant à Maurras, le 2 novembre 1916, sa contribution « pour le meilleur usage », et en le priant d'y prélever « le montant d'un abonnement à l'A. F. », André Gide lui communiquait des lettres de Pierre Dupouey qui le concernaient, lui, Charles Maurras, et son journal : « *Le temps est venu, peut-être,* ajoutait Gide, *de se connaître et de se compter vivants ou morts. Je suis reconnaissant à mon ami de cette occasion qu'il me donne; car vous entendez bien que je ne transcrirais pas ses louanges avec tant d'émotion et de zèle, si je m'y associais de tout mon cœur. Vous ne laisserez pas, je le sais, d'être sensible à cette louange posthume d'une des plus belles âmes qu'il m'ait été donné de connaître. Il est de ceux dont la mort n'arrête pas ce que Bossuet appelait* « *le vrai service* ».

Dans les jours sombres de mars 1918, quand les Allemands étaient sur l'Oise, que répondait André

Gide à l'un de ses amis qui s'inquiétait de voir monter une vague de socialisme qu'il pressentait devoir submerger notre vieux monde, après qu'on aurait cru la guerre finie, et qui, estimant du même coup la révolution inévitable, ne savait comment on pourrait s'y opposer? Gide lui parlait de « l'organisation de résistance que travaillait à former l'*Action française* ». Et comme l'autre s'indignait, exaspéré par Maurras, irrité par Léon Daudet : « Je comprends, lui dit Gide, qu'ils ne vous satisfassent point. Mais vous serez bien forcé de vous mettre avec eux si vous avez souci de résister. Il n'y aura pas de troisième parti. Ce sera comme au moment de l'affaire Dreyfus : on devra être *pour* ou *contre*, malgré qu'on en ait. Le groupement de l'*Action française* ne vous plaît pas? Ce n'est pas que moi-même je l'estime le meilleur, *mais c'est le seul.* »

La démobilisation de l'intelligence.

Il ne fallut pas longtemps, hélas, pour qu'à la N. R. F., reconstituée en 1919, se formât une atmosphère singulièrement différente de ce que Thibaudet appelait sa « température initiale ». Jacques Rivière y avait trouvé, en rentrant de captivité, un milieu qu'il ne reconnaissait qu'à grand'peine. Le malheureux garçon s'y attacha néanmoins avec ferveur, comme il faisait tout. Docile à la leçon de Gide, on le vit aussitôt l'ériger en doctrine. « Non, lui disait Gide à propos de la terrible guerre que nous venions de traverser, non, ce n'est pas un événement, si tragique soit-il, qui peut provoquer de modification essentielle. On a demandé à des littérateurs quelle importance la guerre avait, leur semblait avoir, quel retentissement moral, quelle influence sur la littérature? La réponse est bien simple : cette influence est nulle, ou à peu près... » Et ce fut Rivière, théoricien empressé des tentatives gidiennes, qui se chargea,

lorsque la *Nouvelle Revue Française* reparut, de rédiger une sorte de manifeste qui annonçait la *démobilisation de l'intelligence* :

« Pour achever notre triomphe, lisait-on sous sa signature en tête du premier numéro, il importe que nous nous montrions à nouveau capables de nous écouter nous-mêmes, au lieu de tout ce bruit qui se fait en nous, et dont le rythme voudrait encore régler celui de nos pensées... Il nous faut faire cesser ces contraintes que la guerre exerça sur les intelligences, et dont elles ont tant de mal à se débarrasser toutes seules... Notre tempérament d'abord nous y pousse : dans l'ensemble, nous ne sommes pas des gens d'action, nous ne nous entendons pas principalement à vouloir et à obtenir. Si nous sommes doués pour quelque chose, c'est bien plutôt pour penser, sentir avec justesse, pour créer avec *sincérité*... »

Sincérité, authenticité, mais aussi *évasion, gratuité,* voilà des mots et des formules, venus de ce côté, que nous n'allions plus cesser d'entendre. Sous prétexte de « démobiliser l'intelligence », Gide avait choisi son heure : celle où des volontés fléchissantes, un moment exhaussées, portées au-delà d'elles-mêmes, étaient prêtes à entendre ceux qui, comme lui, s'offraient à les délivrer des contraintes que la guerre, sa tension héroïque, leur avaient imposées. Rivière en avait-il conscience? Je lui avais fait visite, rue Madame, dans son bureau de la *Nouvelle Revue Française,* au moment où il s'épuisait à formuler son manifeste. C'était l'époque où j'élaborais, pour mon compte, celui du « parti de l'intelligence [1] » qui devait servir de programme à la future *Revue Universelle.* Nous y disions entre autres choses : « La

[1] Ce qui ne veut pas dire que nous voulions faire de l'intelligence un *parti* — comme si les deux mots pouvaient se joindre et comme si le premier ne faisait pas injure au second! Il s'agissait de *prendre parti* pour *l'intelligence.*

victoire apporte à notre génération des possibilités magnifiques. C'est à ceux qui survivent qu'il appartient de les réaliser, en pensant cette victoire où ne doit pas s'achever leur effort. Pour ne pas se détruire, il faut que les volontés s'accordent. Une doctrine intellectuelle peut seule les unir, en leur proposant un but identique et des directions transmissibles. »

« Une œuvre immense de reconstruction s'impose à l'univers bouleversé, ajoutions-nous. Citoyens d'une nation ou citoyens du monde, il nous faut des principes identiques qui nous rendent aptes à l'action la plus particulière comme à l'action la plus universelle. Où les trouver sinon dans les lois de la pensée qui sont la condition même de notre progrès individuel et du progrès de l'espèce? »

Tout en critiquant notre manifeste, en ce qu'il ne cherchait pas à éluder le problème politique et se ralliait sans ambages aux vues de l'*empirisme organisateur,* Jacques Rivière nous avait approuvés d'organiser une défense de l'intelligence française, parce que rien ne lui paraissait être plus profitable aux intérêts du monde entier. Lorsque nous publiâmes ce texte, signé par une élite d'écrivains français, Rivière écrivit dans la *N. R. F.* : « C'est vrai que l'intelligence française est incomparable; il n'en existe pas de plus puissante, de plus aiguë, de plus profonde. Dût-on m'accuser d'effronterie, j'irai jusqu'au bout de ma pensée : c'est la seule aujourd'hui qu'il y ait au monde. Nous seuls avons su conserver une tradition intellectuelle; nous seuls avons su nous préserver à peu près de l'abêtissement pragmatiste; nous seuls avons continué de croire au principe d'identité. *Il n'y a que nous, dans le monde, je le répète froidement, qui sachions encore penser.* »

Rivière, par désir de s'ouvrir à la nouveauté, redoutait ce qu'il appelait mon « dogmatisme » : il croyait que les principes font obstacle à la clairvoyance, qu'ils prétendent à la suppléer, alors qu'ils

nous servent seulement à rectifier l'arbitraire de nos vues personnelles et de nos inclinations. Dans l'oubli redoutable où étaient tombées toutes les règles du choix et du discernement, les principes n'étaient-ils pas plus que jamais nécessaires? Bien que la santé fût, à lui aussi, son idéal, c'est sur l'*inquiétude* que Rivière mettait l'accent pour y atteindre, alors que nous le mettions, nous, sur les *principes*. Je crois l'avoir beaucoup peiné le jour où, par mégarde, je me servis pour le contredire de cette phrase que son beau-frère Alain-Fournier m'avait écrite en 1914 à propos de Gide : « *Que nous veulent ces gens qui mettent leur vertu à tout chérir en eux? Il n'y a d'homme que celui qui choisit, qui décide de son choix, fût-ce arbitrairement, fût-ce injustement. On ne fait quelque chose de valable et de bon qu'à ce prix, en traçant brutalement au besoin une allée bien droite dans le jardin des hésitations.* » Quand parut mon étude sur Jacques Rivière, cette citation d'Alain-Fournier avait disparu : je l'avais remplacée par ces mots de Charles-Louis Philippe : « *Hâte-toi. Sois un homme. Choisis.* » « *Je préfère ça* », m'écrivit Rivière.

Une des dernières fois que je l'ai rencontré, il se plaignit à moi du surmenage que la direction de la N. R. F. lui causait : « *Vous, Massis,* me dit-il, vous *avez une doctrine. Cela facilite bien des choses. Mais moi, qui suis sans cesse en quête de l'original, du nouveau... quelle épuisante recherche! Et puis, comment savoir si l'on ne se trompe pas?...* »

Les forces morales d'un Rivière s'y étaient épuisées; il risqua même de s'y perdre. Mais ce qui était chez lui conscience avide et minutieuse, où l'on voyait se former, s'éprouver, s'analyser, se définir d'une manière intime et vivante quelques-unes des tendances qui, aux alentours des années 20, sollicitèrent tour à tour la recherche littéraire (il lui a sacrifié son œuvre personnelle et jusqu'à sa propre vie), tout cela n'était pour André Gide qu'une sorte de nouvelle jeu-

nesse, une aventure de plus, une terre inconnue au climat de laquelle il allait se soumettre. Cette heure-là, Gide l'attendait : il n'allait pas la laisser passer. Ces nouveaux venus qui appelaient la révolution, le désordre, et pensaient à en tirer une nouvelle poésie, n'étaient-ils pas ses fils, les enfants de son esprit?

Le « nouveau mal du siècle ».

C'est ainsi qu'une nouvelle génération, ignorante de tout ce passé, crut alors trouver en Gide un approbateur et un guide. Dans la hâte qu'on lui vit de repousser toutes les contraintes littéraires et morales, Gide, à ses yeux, faisait figure de « libérateur ». Le héros des *Caves*, Lafcadio, le théoricien de l'acte gratuit, n'allait-il pas servir d'intermédiaire entre Gide et le surréalisme? D'autres le revendiquaient pour justifier leur « inquiétude », le « nouveau mal du siècle ». Aux destructeurs comme aux débiles Gide donnait consentement ou élan.

Il m'arriva d'en prendre conscience, certain soir de 1921, où j'entendis tel néophyte — c'était Marcel Arland — se livrer, avec une sourde violence et le désir de scandaliser, à une apologie du *Lafcadio* de Gide, à une justification des « crimes immotivés » qui, je l'avoue, me laissa pantois... Je m'attendais à tout, sauf à voir un garçon de vingt ans à peine défendre des idées qui, pour nous, étaient, dès avant la guerre de 14, démontées, ruinées, percées à jour et que nous imaginions définitivement dépassées, sans action, sans prestige. Ce jeune homme me semblait « dater » singulièrement qui, en 1921, parlait de Gide, comme on faisait aux alentours de 1908, et sur un ton d'adhésion que les plus gidiens d'entre nous n'avaient jamais pris au fort de leur ferveur. Le pauvre Alain-Fournier dut en tressaillir dans sa tombe inconnue! Pour moi, je ne trouvai rien à lui répondre. Mais une chose m'apparaissait avec évi-

dence, que tout devait confirmer par la suite : la révision des valeurs où s'étaient appliqués les meilleurs de notre génération était non avenue pour nos successeurs et, bien que nous ne fussions leurs aînés que de dix années à peine, l'histoire de nos esprits leur échappait complètement. Entre eux et nous, la guerre, dont ce n'est pas le moindre dommage, avait creusé un abîme. L'office de transmission, qui est la condition de toute vie, s'en trouvait du même coup menacé. Auprès de ces nouveaux venus, nous ressentions une impression d'étrangeté qui rendait le dialogue bien difficile... « Fils de pères qui avaient pensé de même en toute chose, disait alors Henri Béraud, ils nous étaient des frères étrangers, ne comprenant rien de la même manière que nous. Quand ils nous écoutaient parler, nous leur faisions l'effet de survivants. Nous constations avec stupeur que nous ne parlions pas la même langue. » Il semblait, à les en croire, qu'une ère nouvelle commençait avec eux, une ère dont l'originalité résidait justement en ce que rien n'avait existé devant qu'ils ne fussent nés.

Nos cadets étaient entrés dans la vie, l'injure à la bouche, et pour y faire de grandes choses. Ce n'est pas d'avoir été injurieux et arrogants qu'on doit leur faire grief : ils étaient à l'âge de l'arrogance — en quoi ils se montraient pareils à leurs aînés qui n'avaient pas été les derniers à se dégager de leurs prédécesseurs, par quelques vigoureux ressauts. C'est le propre de la jeunesse de vouloir s'affirmer en s'opposant : ces divergences sont nécessaires, et ce besoin de se définir par contraste, cette volonté d'être soi-même, sont le propre d'un âge de la vie! Non, ce n'est pas là ce qu'on peut reprocher à la nouvelle « volée » de l'autre après-guerre : c'est d'avoir vacillé, de n'avoir laissé d'elle qu'une idée sans consistance et qui s'est bien vite dissoute ou corrompue. Cette génération, disions-nous, est celle qui a « raté » la « révolution de 18 ». Génération de révolutionnaires,

elle n'a pas trouvé, à dix-huit ans, l'occasion favorable; elle ne s'en est jamais consolée. Mais en attendant la « révolution de 1944 » qui devait lui donner sa chance, elle a porté, pendant vingt ans, dans la littérature, c'est-à-dire dans les idées et les sentiments, son destin ravageur. Ces Marats, ces Robespierres ou ces Saint-Justs en herbe, se sont mués en Lafcadios; à la place de l'action, de la violence, l' « acte gratuit »! Qu'était le dadaïsme, le surréalisme des années 20, sinon une littérature de manifeste, genre révolutionnaire par excellence? Mais que resta-t-il de tant de gestes, de proclamations, d'insultes, de cette parade permanente, de ces mots d'ordre prodigués jusqu'à l'usure? Il faudra attendre cette après-guerre — celle où nous sommes — pour que de malheureux enfants, en quête de « nouveautés », aillent ramasser dans la poubelle sartrienne ces vieux mégots nauséeux et fétides... Barrès l'avait bien vu : *Dada*, sous prétexte de retour au neuf, au primitif, au spontané — dût-il aller jusqu'au balbutiement, — c'était ce qui, au XVIIIe siècle, correspondait à la Terreur, comme les dadaïstes, eux, étaient les enfants perdus du bolchevisme. « Il faut y joindre, diagnostiquait Barrès, l'influence des invertis, leur besoin de se faire remarquer, d'attirer l'attention, d'éveiller le scandale. » Tout est là, tout est dit, et Saint-Germain-des-Prés avec ses pédérastes, ses voyeurs, sa tourbe crypto-communiste des trois sexes en pantalon, son exhibitionnisme crasseux, son esthétisme à la manque, et son cosmopolitisme métèque! On y retarde de plusieurs lustres, et tout ce tapage n'est que vieilles lunes.

Un film qu'on tourne à l'envers.

Et voici que trente ans après, à l'appel angoissé de M. François Mauriac, une enquête s'est ouverte naguère sur la jeunesse intellectuelle d'aujourd'hui.

On ne peut la parcourir sans avoir l'impression étrange qu'on éprouverait à regarder un film dont on tournerait la bande à l'envers! N'y lit-on pas, sous la plume d'un jeune surréaliste de 1950, cette déclaration agressive qui, ingénument, croit exprimer l'attitude originale de la dernière « volée » :

« ...Nous avons répété maintes fois qu'il n'y avait rien de commun qu'accidentel entre nous et la nation (la France) et que nous nous flattons de constituer un danger permanent pour ses institutions. Il nous a déjà fallu démontrer que tout point de contact avec le christianisme nous était inconcevable, et que nous crachions dans les mains tendues ayant pour manie la confection du signe de croix, pour que vous admettiez notre rôle déchristianisateur, — grand honneur, veuillez me croire. »

Et le même de conclure avec défi : « Nous désirons un grand vent athée, purificateur et révolutionnaire. »

Tout cela nous rajeunit d'un quart de siècle et nous ramène à l'autre après-guerre! Bien que la nouvelle couvée prétende ne trouver parmi ses aînés « ni exemples ni maîtres » et qu'elle veuille innover en tout, elle ne fait que remettre les pas dans les pas de ses pires prédécesseurs.

Cette « diatribe » nous rappelle certain factum imprimé sur papier glacé, de couleur rouge sang, qui nous parvint, il y a quelque vingt-cinq ans, sous pli fermé, comme plus tard les tracts de la clandestinité. Il s'agissait d'une « Lettre ouverte » à M. Paul Claudel, alors ambassadeur de France au Japon, à l'occasion d'un entretien où celui-ci avait notamment déclaré :

« Quant aux mouvements actuels, pas un seul ne peut conduire à une véritable rénovation ou création. Ni le *dadaïsme*, ni le *surréalisme* qui ont un seul sens : pédérastique.

« Plus d'un s'étonne non que je sois bon catholique, mais écrivain, diplomate, ambassadeur de France et poète. Mais moi je ne trouve à tout cela rien d'étrange. Pendant la guerre, je suis allé en Amérique du Sud pour acheter du blé, de la viande en conserve, du lard pour les armées, et j'ai fait gagner à mon pays deux cents millions. »

Et voici la réponse à Claudel que les surréalistes lui adressèrent, le 1er juillet 1925 :

« Notre activité n'a de pédérastique que la confusion qu'elle introduit dans l'esprit de ceux qui n'y participent pas.

« Peu nous importe la création. Nous souhaitons de toutes nos forces que les révolutions, les guerres et les insurrections coloniales viennent anéantir cette civilisation occidentale dont vous défendez jusqu'en Orient la vermine, et nous appelons cette destruction comme l'état de choses le moins inacceptable pour l'esprit.

« Il ne saurait y avoir pour nous ni équilibre ni grand art. Voici déjà longtemps que l'idée de Beauté s'est rassise. Il ne reste debout qu'une idée morale, à savoir par exemple qu'on ne peut être à la fois ambassadeur de France et poète.

« Nous saisissons cette occasion pour nous désolidariser publiquement de tout ce qui est français, en paroles et en actions. Nous déclarons trouver la trahison et tout ce qui, d'une façon ou d'une autre, peut nuire à la sûreté de l'Etat beaucoup plus conciliable avec la poésie que la vente de « grosses quantités de lard » pour le compte d'une nation de porcs et de chiens.

« C'est une singulière méconnaissance des facultés propres et des possibilités de l'esprit qui fait périodiquement rechercher leur salut à des goujats de votre espèce dans une tradition catholique ou gréco-romaine. Le salut pour nous n'est nulle part. Nous tenons Rimbaud pour un homme qui a désespéré de son salut et dont l'œuvre et la vie sont de purs témoignages de perdition.

« Catholicisme, classicisme gréco-romain, nous vous abandonnons à vos bondieuseries infâmes. Qu'elles vous

profitent de toutes manières; engraissez encore, crevez sous l'admiration et le respect de vos concitoyens. Ecrivez, priez et bavez; nous réclamons le déshonneur de vous avoir traité une fois pour toutes de cuistre et de canaille. »

Et parmi les signataires se trouvaient : Louis Aragon, Antonin Artaud, André Breton, René Crevel, Robert Desnos, Paul Eluard, Michel Leiris, Benjamin Peret, Georges Ribemont-Dessaignes, Philippe Soupault, Roger Vitrac, etc.

C'étaient les mêmes qui, au banquet offert à Saint-Pol-Roux, acclamaient l'Allemagne, à l'heure de la guerre du Rif, comme Thorez, comme Doriot! C'étaient aussi les mêmes qui avaient mis en accusation et « condamné » Maurice Barrès.

De vieux Dadas.

Deux ans plus tôt, en effet, le 13 mai 1922, la salle des Sociétés savantes avait servi de théâtre au procès de Barrès par Dada, constitué en tribunal révolutionnaire.

Un soir, quelques garçons hirsutes, réunis dans un café de Montparnasse, avaient parlé des accidents, des vols et des crimes de la semaine. Brusquement une discussion très vive s'était élevée à propos de Barrès. Personne n'était d'accord. Sur l'heure, on décida d'élargir le débat et de constituer un tribunal. On nomma un président, André Breton (déjà lui!), un accusateur public (Georges Ribemont-Dessaignes). Louis Aragon (le futur directeur de *Ce Soir*) et Philippe Soupault se déclarèrent prêts à défendre Barrès.

L' « accusé » fut convoqué devant la commission d'enquête. On insinua que Barrès avait immédiatement quitté Paris pour Metz et Aix-en-Provence. Le 7 mai, la commission d'enquête abordait la dernière partie de sa tâche : l'établissement des

« conclusions ». A la fin de la soirée, elle allait décider d'accuser Maurice Barrès d'*attentat à la sûreté de l'esprit...*

Les débats publics s'ouvrirent le 13 mai. Les juges, les avocats étaient vêtus de blouses et de tabliers bleus, et coiffés de barettes (écarlates pour le tribunal et l'accusateur, noires pour les avocats). A neuf heures, l'huissier s'avança et demanda à haute et intelligible voix : « Etes-vous là, Barrès? » L'accusé, à cette heure, présidait un banquet à Aix-en-Provence et discourait sur « l'âme française pendant la guerre ». Salle des Sociétés savantes, on allait le juger. A 9 h. 30, l'huissier annonça la Cour. Le président André Breton lut l'acte d'accusation. Puis défilèrent les « témoins ». M. Serge Romoff, qui donna comme exemple de « nationalisme constructif » la révolution russe; puis M. Tristan Tzara, qui déclara : « Maurice Barrès est la plus grande fripouille que j'aie rencontrée dans ma carrière poétique, le plus grand cochon que j'aie rencontré dans ma carrière politique; la plus grande canaille qui s'est produite en Europe depuis Napoléon. » Et Tzara d'ajouter : « Je n'ai aucune confiance dans la justice, même si cette justice est faite par Dada. Vous conviendrez avec moi, monsieur le Président, que nous ne sommes tous qu'une bande de salauds, et que, par conséquent, les petites différences, salauds plus grands, salauds plus petits, n'ont aucune importance. » Puis après avoir dit « merde » à la défense, le témoin se retira en fredonnant une petite chanson Dada :

Buvez du lait d'oiseaux
Lavez vos chocolats
Dada
Dada

Défilèrent ensuite M. Giuseppe Ungaretti, Mme Rachilde — dont Barrès avait, en sa jeunesse, préfacé

le premier livre *Monsieur Vénus* — et enfin le jeune Pierre Drieu La Rochelle, qui raconta sa première visite à Barrès : « Je fus, dit-il, introduit dans un salon banal, au milieu de personnes ennuyeuses qui attendaient leur tour. Mais Barrès me réserva un accueil particulier, je me permets de le croire. Il surmonta non sans grâce une grande indifférence, sa vaste indifférence. Peut-être, après tout, m'aimait-il pour des raisons que je ne devrais pas lui pardonner. » Et à la dernière question du président : « Barrès vous est-il antipathique ou sympathique? », Drieu répondit non sans hauteur : « Je ne sais, mais j'ai le sens du respect... »

Une génération sans maîtres?

Oui, le mal d'à présent est ancien : il date de cette génération désaxée dont François Mauriac devait écrire, en 1915, qu'elle a été la *génération sans maîtres*. Mais à qui la faute si des écrivains de grand talent n'ont pas été dignes de l'être? Mauriac pouvait bien alors battre sa coulpe et demander ensuite : « Avons-nous accordé à nos cadets un réel crédit? » Oui, à ces enfants perdus, leurs aînés immédiats n'avaient trop souvent « fait fête que pour les flatter, les flagorner, voyant en eux, dix ans d'avance, le futur académicien dont escompter le suffrage ». A quoi servait-il d'opposer à ces déshérités ce qu'avait été notre propre jeunesse, si ce n'était pour en tirer leçon, et leur proposer des exemples qui en eussent fait d'authentiques continuateurs? On imagine au contraire leur dédain quand, sous la plume d'un Mauriac, ils lisaient, par exemple :

« Avant 14, je lis l'*Action française* et Maurras. A ce moment paraissent les premiers numéros de la *Nouvelle Revue Française*. J'y trouve une mise en place des valeurs, un reclassement des écrivains, des poètes,

des peintres, peut-être discutable, mais les raisons de mes admirations me sont expliquées. Il faut arriver à attirer l'attention de ces quelques hommes qui n'ont pas encore une seule fois imprimé mon nom. Mais ils sont là, leur revue est là : je vois clairement où je veux aller. »

Etait-ce là tout? Cette « leçon-là », la « volée de 1920 » n'était déjà que trop prête à l'entendre, car elle avait tout fait pour faire parler d'elle. Après cela, Mauriac pouvait bien déclarer : « Ainsi vivions-nous, respirions-nous au milieu d'un monde d'influences, de puissances. *Nous sommes vraiment nés au milieu des docteurs*. Directement ou indirectement, grâce à leur approbation ou à leur silence, nous étions redressés et dirigés. »

« Nous n'avons pas été dignes de succéder », dit humblement Mauriac. Peut-être. Mais pourquoi les meilleurs, les plus influents, les plus doués par l'esprit, par le talent, s'étaient-ils laissé distraire quand ils ne s'étaient pas portés ailleurs? Ceux-là mêmes étaient atteints qui auraient dû réagir, et bien des gauchissements de ces trop faibles forces s'expliquent de la sorte. « Que quelques-uns parmi les meilleurs aient suivi ce courant et s'y soient perdus, cela ne fait guère honneur à leurs frères aînés », reprend Mauriac. Ainsi tout et tous sont impliqués et confondus dans une même défaillance générale qui ne s'avoue que pour s'absoudre de sa fatalité!

Evoquant ces premiers signes de nos humiliations futures, Mauriac n'ajoutait-il pas : « A toutes les époques, il y eut parmi les débutants des réfractaires et des ennemis des lois; seulement ces jeunes furieux, non certes flattés ni encensés comme ceux d'après-guerre, mais conseillés, dirigés, dominés par le prestige du talent et de la gloire, guérissaient vite de la maladie que subissent tous les chiots. » C'est de vérité qu'il s'agit d'abord; c'est la vérité, c'est la santé que ces grands prestiges se doivent de protéger. Ajouterai-

je que nos maîtres ne nous ont jamais traités comme de jeunes chiens qu'ils n'eussent qu'à dresser? C'est par là qu'ils étaient des maîtres. Un Barrès, un Péguy, un Claudel, un Maurras connaissaient « le prix de nos âmes »; les « patientes et admirables lettres » que notre adolescence reçut d'eux n'en témoignent-elles pas comme ces longs, attentifs entretiens que nous rapportons ici? Non, nous ne faisons pas l'apologie de notre passé; mais sous prétexte de le liquider, de le déclarer en faillite, faut-il laisser falsifier les bilans? Ne permettons pas qu'on porte cette atteinte à ce qui fut, à ce qui *est*, car les conditions du salut commun *sont* toujours là où nous les avons cherchées.

Pour un parti de l'intelligence.

Dès la fin de 1919, nous avions conçu et rédigé notre manifeste « pour un parti de l'intelligence », en réponse à celui où les Romain Rolland, les Barbusse accusaient les écrivains français d'avoir, pendant la guerre, avili, abaissé, dégradé la pensée en la mettant au service de la patrie et de sa juste cause. Je n'en transcrirai ici que les dernières lignes :

« Nous avons, y disions-nous, nous avons défendu, dans cette guerre, la cause de *l'esprit*. C'est pour que cette grandeur ne disparaisse pas que des hommes se sont fait tuer. Il nous faut continuer ce service en renouvelant la vie intellectuelle de la France. Cela est nécessaire quand on songe à la haute mission humaine, à la grande élection spirituelle qui dominent toute son histoire, à cette destination qui est la sienne, et dont la victoire nous restitue le sentiment profond. » « Le *parti de l'intelligence*, ajoutions-nous, c'est celui que nous prétendons servir pour l'opposer à ce bolchevisme qui, dès l'abord, s'attaque à l'esprit et à la culture, afin de mieux détruire la société, nation, famille, individu. Nous n'en attendons rien de moins que la reconstitution nationale et le relèvement du genre humain. »

Oui, tout était à refaire, tout était à recommencer. Je pressentais une époque difficile à vivre; je l'éprouvais en moi-même, n'eût-ce été que par ce « dépeuplement de la première, de l'ancienne amitié », où nous nous retrouvions, nous, les survivants de la guerre, qui nous étions formés et qui avions grandi dans ce grave climat de confiance et de foi dont elle avait été précédée. Il nous restait le message de nos morts, notre fidélité essentielle aux pensées qui étaient les leurs. Nous y mêlions une haute dose d'espérance, la croyance à une restauration métaphysique de l'homme, car l'*esprit*, pour les réfections nécessaires, allait — telle était notre certitude — avoir la responsabilité principale.

Naissance de la « Revue Universelle ».

Voilà les sentiments et les idées, les volontés et les besoins qui ont présidé à la naissance de la *Revue Universelle*.

Charles Maurras n'était point de ceux qui, comme Barrès, comme Millerand, croyaient que la victoire et le retour de nos provinces perdues allaient spontanément créer en France un nouveau climat de haute tension morale, de renouveau intellectuel, de foi nationale. Dès le lendemain de l'armistice, il apparut urgent à Maurras et à ses amis, de recommencer leur effort de 1900 à 1914 pour le mouvement national, en le reprenant par ses causes profondes, ses principes directeurs de psychologie, de morale, d'esthétique, d'histoire. Pour cela, ils pensaient que le journal ne suffirait pas. Un moment, l'idée leur vint de ranimer l'ancienne *Revue d'Action française;* mais, de ses rédacteurs normaux, les uns étaient morts comme Henri Vaugeois et Léon de Montesquiou, les autres étaient accaparés par le quotidien. Et puis le stade du « laboratoire » était désormais dépassé! Il s'agissait de donner aux idées qui s'y étaient élaborées

une audience plus vaste; il fallait les étendre à ces régions que la guerre leur avait en quelque sorte ouvertes, reconnaître ces terrains nouveaux, se gagner ceux où ces idées étaient en quelque manière désirées, attendues. Une « publication alliée et autonome » ne servirait-elle pas mieux une telle entreprise, une « Revue » où seraient suivis et développés, selon les libertés de l'ordre, dans la passion du salut public, les principes généraux de notre Renaissance?

Pour diriger un organe de cette sorte, Bainville n'était-il pas là, Bainville qui, avec sa prodigieuse facilité de travail, ou plutôt ce don génial de produire sans travail, eût accepté d'ajouter cette charge à toutes celles qu'il assumait déjà? « Mais, disait un jour Maurras, en évoquant ce temps de notre début, il fallait près de Bainville quelqu'un de jeune et de complètement libre, qui fût autre chose qu'un second et un aide de camp. Où le trouver? Qui? La difficulté fut résolue par une rencontre de chemin de fer que fit Léon Daudet. Henri Massis rentrait de l'armée d'Orient (Athènes ou la Syrie) et manifestait exactement le même souci que nous sur la France et sur l'Occident. Sans être officiellement des nôtres avant la guerre, Massis avait poussé dans notre sens, après son enquête sur la Sorbonne, par des études éparses sur le problème national ou religieux. Il faisait partie d'un jeune groupe catholique très fervent et très militant, auquel avait appartenu Ernest Psichari. Il avait joincté Péguy. Il était l'ami de Jacques Maritain. Nous fûmes vite d'accord pour admettre la suggestion de Daudet et suggérer à Massis de venir partager avec Bainville cette charge de la *Revue*. En même temps, le fameux héritage d'un héros, Pierre Villard, mettait entre mes mains le capital rondelet d'un million de francs germinal. L'*Action française*, à qui je l'avais remis, se dessaisit volontiers de cinquante mille francs pour la *Revue*. »

A ce rappel des décisions qui précédèrent la nais-

sance de la *Revue* au cours du second trimestre de 1919, je n'ai rien à ajouter et je me souviens encore des va-et-vient qui donnèrent lieu à sa fondation... La collaboration de mon ami Jacques Maritain devait ajouter à cet apport de l'*Action française* un élément propre qui donna à la revue son caractère de publication catholique. Maritain était, au reste, le second légataire de Pierre Villard, et, à l'exemple de Maurras, c'est à la *Revue Universelle* et à son action publique qu'il consacra les premières disponibilités de sa part d'héritage.

Un héros fut notre fondateur.

Je n'ai point connu Pierre Villard, Maritain ne l'a pas connu davantage : Maurras, lui, ne l'a vu qu'une seule fois. Mais il nous plaît que ce jeune héros lorrain, tombé en 1918 sur le front de l'Aisne, ait été notre invisible inspirateur, l'animateur mystique de notre action. Cette mystérieuse rencontre prend, à nos yeux, une valeur de signe.

« Comment, nous demandions-nous dès les lendemains du 11 novembre, devant notre victoire déjà mutilée, devant cette « victoire sans tête », comment a-t-on prévu la paix, comment l'a-t-on conçue, comment va-t-on la conclure, puis l'administrer? » Et devant tout ce qui commençait de se défaire et de rendre tant de sacrifices inutiles, devant la mauvaise paix démocratique qu'on était en train de nous fabriquer — cette « prétendue paix des peuples dictée par un consortium de banquiers à nos armes victorieuses » — nous songions avec une poignante mélancolie à ce qu'était la paix de nos rois, cette paix fructueuse, cette paix puissante, dont Maurras et l'école d'*Action française* nous avaient réappris les vertus en nous en démontrant la valeur? « Nos rois, nous disaient-ils, nos rois n'aimaient pas la guerre, mais ils savaient la préparer, la conduire, la terminer, l'utiliser. » Com-

ment ces évidences historiques, qu'ils avaient remises en lumière, n'étaient-elles pas répandues d'un bout à l'autre du pays par des myriades d'ouvriers, d'orateurs, de propagateurs? Ce scandale avait été celui de la jeunesse de Pierre Villard; la guerre terminée, ce scandale était aussi le nôtre. Mais il ne suffisait pas d'en nourrir une opposition vaine : ce qu'il fallait, c'était tirer de ces idées, de ces démonstrations, tout le contenu légitime, tout ce qu'elles motivaient d'action nécessaire et utile. Ainsi s'accomplirait, dans une France accrue, désormais pourvue de solides défenses, brillante d'intelligence et de dons, la prescription commune que nous avaient laissée nos morts. C'était là le vrai legs qu'ils avaient sacré de leur sang; c'est ainsi qu'ils allaient continuer à agir parmi nous.

Cette promesse, Maurras, en 1921, l'avait apportée à Verdun où reposait définitivement Pierre Villard. En un tel lieu, elle prenait valeur de « serment ». En arrivant et avant de gagner son hôtel, Maurras avait voulu saluer avant toutes choses les eaux de la Meuse, qu'ici l'Allemand n'avait pu franchir, grâce à la résistance de ses propres enfants. L'homme qui portait son bagage l'avait aussitôt conduit sur ses berges dévastées : « Autour de nous, à perte de vue, dit-il, s'étendait un paysage de pans de murs fauchés à hauteur d'homme, de maisons décoiffées ou bien rasées de haut en bas. Seule neuve, presque riante, refaite de pied en cap, ailes et toiture, une grande boîte de briques, de pierre et d'ardoise, carrait et étalait l'orgueil d'une renaissance égoïste qui, jusque dans cette demi-ombre, offensait. Je demandai qui était cette nouvelle riche. Le guide répondit : « *la Banque* »... Devant cette insolente bâtisse qui se mirait dans l'eau du fleuve aux quais rasés, bordés de décombres, de murailles éventrées, de maisons sans toit, Maurras pouvait-il n'être point confirmé dans l'objet auquel il a voué sa vie? Ce n'était pas pour

établir la « sale royauté de l'or ou du papier » qu'étaient tombés tant de jeunes victimes. Devant la dictature financière que préparait la République, le souvenir des morts, royalistes ou non, ordonnait d'en finir avec ce régime ». En regardant le fleuve à qui Malherbe faisait prédire :

Allez, fléaux de France et les pestes du monde
Jamais pas un de vous ne reverra mon onde,

la parole de Henri IV montait du fond de sa mémoire : « *Tenez ferme contre les financiers,* disait le roi, *car si une fois ils étaient remis, ils nous mettraient le pied sur la gorge.* »

Le nom de Pierre Villard, de ce « bon Français de la classe riche » qui sur le point de donner sa vie avait légué sa fortune à deux hommes dont l'esprit s'exerçait au service de la foi et de la patrie, ce nom ne nous chantait-il pas la connaissance des dangers à courir, la volonté de les braver et d'en venir à bout?

Avoir une belle publication qui fût, à hauteur d'homme, le rendez-vous de toute pensée digne de ce nom, ce rêve que Maurras avait longtemps caressé s'était réalisé au printemps de 1920. On avait dit qu'une grande revue d'esprit national était indispensable à la reprise du travail intellectuel chez le premier et le plus meurtri des peuples vainqueurs. On ne s'était même pas soucié de dire qu'elle comporterait une doctrine ferme, une application large : un seul but, beaucoup de chemins! Cela allait de soi. Et puis Jacques Bainville était là.

Bainville et nous.

« Jacques Bainville, nous disait un jour Maurras, est l'homme dont j'aimerais le mieux connaître, minute à minute, l'emploi du temps d'une journée prise

pour spécimen de toutes les autres. La curiosité satisfaite, on ne serait sans doute pas beaucoup plus avancé, car le détail des occupations du directeur de la *Revue Universelle,* du rédacteur de l'*Action française,* de la *Liberté,* de l'auteur des *Conséquences politiques de la Paix,* du conteur de *Jaco et Lori,* de l'historien de *Napoléon,* doit être simplement un peu plus merveilleux que leur résultat général. D'où cela vient-il? L'étendue et la justesse de la pensée suppriment l'hésitation, l'incertitude, le tâtonnement et décuplent le rendement des heures. « Celui qui voit tout abrège tout », disait Montesquieu. Ce n'est pas plus difficile que cela, en effet! Toutes ces conditions réunies donnent à qui les possède un fameux coup d'œil. Avec le tour de main qui s'y ajoute si naturellement qu'on s'étonne presque d'avoir à y songer, avec cette prodigieuse vigueur de l'écrivain et de l'homme d'action qui ne semble qu'une conséquence de la pure pensée, on obtient quelque idée de la constante réussite de Bainville, à quelque objet qu'il s'applique... Mais il faut ajouter que la sûreté de l'expression et la pleine sérénité de l'esprit, le maniement des faits concrets et de leurs rapports abstraits les plus subtils contribuent puissamment à faire tout trouver simple, égal, facile et uni. Bainville ne dit pas : venez. Mais il marche, on marche après lui, et chacun y trouve plaisir... Si quelque chose est brouillé, sur la route et dans le paysage, le guide est là, qui sait tout, rend compte de tout... »

Ces vues générales sont justes, et j'allais avoir le rare bonheur de les vérifier sans cesse. Pendant près de quinze ans, j'ai collaboré quotidiennement avec Jacques Bainville, sans que passât entre nous l'ombre la plus légère. Le propre de son esprit, c'était de s'accroître, de s'enrichir de tout, naturellement, et rien qu'à vivre. A quoi Bainville ne se donnait-il pas? Mais ce qui eût été dispersion pour d'autres était approfondissement pour Bainville. Oui, rien ne s'in-

troduisait en lui qu'il ne transformât en réflexions illuminantes : c'était sa façon d'accueillir et d'aimer. On ne dira jamais assez à ceux qui ne l'ont pas connu — et qui ne l'imaginent que distant et glacé — ce qu'était le frémissement, l'ébranlement de sa personne au spectacle des choses, des êtres et de la vie. A l'origine de ses réactions les plus « intelligentes », il y avait cette profonde sensibilité de l'esprit et de la raison, qui ne va jamais sans sensibilité tout court.

Déchiffrer l'événement au jour le jour, y appliquer sa méditation et son étude pour le comprendre, était le mouvement même de son esprit qui avait besoin du réel, des rencontres humaines, pour tout ensemble éprouver la valeur des idées et ne pas laisser l'intelligence s'ossifier ou se nourrir de viandes creuses. De là ces étonnantes perspectives que Bainville a su ouvrir dans l'histoire, car le présent ne lui éclairait pas moins le passé que le passé ne l'aidait à découvrir les probabilités futures. D'un historien dont il louait la clairvoyance, ce qu'il avait trouvé de plus admirable à en dire, c'est « qu'avec des textes, il connaissait la nature humaine ». L'existence humaine lui semblait devoir tenir toute en un mot : *acquisition* — et cela dans tous les ordres. N'est-ce pas le sens qu'il donnait à ce beau mot de *capital*, quand il disait de la civilisation qu'elle est un « capital transmis »?

Il suffisait de le regarder faire pour se dégoûter de l'enflure et du faux; et d'y tomber sous son regard, on se sentait un peu honteux. Un jour que je lui avais donné à lire certaines pages sur Renan, où je commençais par décréter que « notre conscience en était déprise » et où je fustigeais les efforts qu'on tentait pour exalter à nouveau son génie, Bainville me les rendit avec ces simples mots : « *J'aimerais mieux un début moins agressif, même s'il était un peu plat. Dans l'intérêt même de votre thèse, il ne faut pas avoir l'air de mauvaise humeur.* » Puis il avait ajouté : « *Je trouve le mot de* « conscience », *dans cette phrase, un*

peu obscur, « notre » *aussi. On vous demandera : la conscience de qui?* » Et là où j'avais parlé des « derniers fidèles de Renan », Bainville, de sa fine écriture, avait écrit au crayon dans la marge : « Pourquoi *derniers?* Je mettrais simplement « *ses fidèles* ». Quel profit ne pouvait-on tirer d'avis formulés sur ce ton!

Cette justesse, cette pertinence du conseil et, en même temps, cette manière délicate de dire, ce respect des idées d'autrui, c'est tout Bainville. Que de mots ne lui ai-je pas entendu prononcer qui viennent aggraver le sens des articles qu'on a réunis depuis sa mort et leur donner un accent de confidence pour se frayer un chemin jusqu'à mon cœur! Là où Bainville dit, par exemple, quelle importance ont réellement les *idées* et qu'elles sont sur la jeunesse « aussi puissantes que l'amour », comment ne le réentendrais-je pas consoler l'un des nôtres et lui dire, pour apaiser son deuil : « *Ne vous reste-t-il pas vos idées?* » Un tel mot est bien de celui qui, à vingt ans, n'avait rien senti de plus beau que l'illumination produite par la découverte d'une haute pensée, comme celle de Maurras, à qui Barrès l'avait envoyé! Et quand je vois, ailleurs, avec quelle émotion il parle de la religieuse, du missionnaire, du médecin, de « tous ceux qui ont eu l'occasion de se dévouer à quelque chose qui soit au-dessus du niveau commun de l'humanité », pourrais-je ne pas me souvenir du soir où, parmi ses proches, Bainville nous confiait : « *Le prêtre, le soldat, voilà les hommes que je mets le plus haut!* » C'est assez dire le prix que Bainville attachait à la vocation, au don de soi, au désintéressement, à la générosité, et sa fin témoigna qu'il n'était pas non plus dépourvu d'héroïsme. « Sa dernière année fut atrocement pénible : de mois en mois, presque de jour en jour, on le voyait devenir de plus en plus translucide. Dans son fin visage sec brillaient ses longs yeux mystérieux. Il souffrait beaucoup, et pourtant il continuait à vivre, à écrire ses articles prophétiques, et même à

recevoir, à sortir. » Connaissait-il son mal? Robert Kemp qui le voyait tous les jours à la *Liberté* nous dit : « J'en ai la crainte et la certitude. Ou il n'eût pas été Bainville. C'est pour cela qu'il s'est hâté de parfaire sa vie, d'entrer à l'Académie et d'y prononcer son discours. Il n'a rien voulu laisser d'inachevé. »

L'horreur de l'inconscience.

Le courage était sa vertu maîtresse; il n'y a rien que Bainville n'ait regardé en face. Nul, en effet, ne s'abandonnait moins à la fatalité des causes inconnues et des lois inviolables. Toute l'énergie de ce vigilant esprit tendait à « desserrer le mécanisme de nos destins ». Et voilà pourquoi Bainville avait l'*inconscience* en horreur. Il croyait que l'homme est le maître de sa fortune ou de son infortune. Sur quel ton ne parlait-il pas de « ceux qui, jusqu'au seuil de la vieillesse et dans la vieillesse même, restent fidèles au mythe de la chance, accusent ou bénissent le sort de ce qui leur survient, et persistent, surtout dans le malheur, à ne pas vouloir reconnaître l'effet de leurs propres fautes »? Il y a là plus que du dédain; et je revois la moue que Bainville eut, un jour, quand un de ses amis crut pouvoir se vanter devant lui de ne jamais « faire ses comptes » et de ne pas mettre le nez dans ceux de son ménage! Je ne crois pas que Bainville l'en ait davantage admiré. Il avait trop de foi dans ce que peut le *vouloir* de l'homme pour l'accepter aveugle. Croyant, il aurait eu la même conscience, le même souci de voir clair en soi; et ce matin de 1930, où nous avions accompagné au cimetière de Versailles la sainte et bonne Mme de Boisfleury, que les rigueurs ecclésiastiques avaient privée des honneurs religieux, j'entends encore Bainville répondre à l'ami qui lui parlait d'abandon à la miséricorde divine : « *Oui, mais pour cela, il faut avoir ses papiers en règle...* »

C'était la réponse d'un esprit exigeant et qui, lui, tenait *compte* de tout. Mais le mystérieux silence où cet aveu se prolongea ensuite prouvait assez qu'une telle âme n'était pas si simple, qu'elle n'était pas faite, comme certains l'ont prétendu, pour se satisfaire de la négation. Jusqu'où cela ne l'a-t-il pas reconduite? Cette âme avait aussi ses discrétions, ses pudeurs, ses endroits secrets, ses retraites. Dirai-je que Bainville était trop « intelligent » pour ne pas comprendre le mystère de l'éternité? Il y avait en lui trop de noblesse et de grandeur pour y refuser sa créance : « J'ai peine à croire que, lorsqu'on est devenu par l'âge un peu meilleur, ce soit pour la destruction. » Ce sont ses derniers mots.

Un regard infaillible.

Bainville était mon aîné de dix ans à peine, mais je n'étais encore qu'un apprenti, lorsque, au retour de la guerre, on fit de moi le rédacteur en chef de cette *Revue*, dont ses amis de l'Action française lui avaient délégué la direction et où il devait jusqu'à sa mort, les représenter. C'est sous ce « regard de vivant cristal » que j'ai travaillé pendant seize ans! J'y trouvai, avec « la confiance », ce « bonheur immense de la sentir toujours justifiée »; car je n'avais qu'à le suivre pour que tout me semblât simple, facile, uni.

Je nous revois ensemble, dans notre commun bureau du boulevard Saint-Germain d'abord, de la rue du Dragon ensuite, lorsque nous établissions le sommaire du prochain numéro et qu'il en parcourait les épreuves. Il suffisait à Bainville d'un coup d'œil, d'un regard, mais c'était un regard infaillible! Rien qu'un mot parfois, pour formuler sa décision, son avis, mais c'était un mot sans réplique. Et quel repos, quel précieux assentiment quand il avait

conclu, d'un simple geste qui supprimait le tâtonnement, l'hésitation, l'incertitude...

Différents, certes, nous l'étions, Bainville et moi, autant qu'on peut l'être. Bainville ne parlait guère, à tout le moins ne cherchait-il pas à « endoctriner » son interlocuteur, ni même à le convaincre; il n'y réussissait que mieux. De petites phrases, très brèves, soudaines, et que parfois il n'achevait même pas, tant le reste allait de soi; mais elles avaient la brièveté de l'étincelle et son pouvoir illuminant! Je ne trouve rien de plus à en dire, sinon que chaque lundi, durant les seize années où nous collaborâmes ensemble, j'en eus le merveilleux privilège : cette *présence* de Bainville était si forte que je n'avais même pas besoin de le voir, de l'entendre, pour la sentir!

Ce que fut notre apport.

Quel fut donc, au départ, le singulier de mon apport? Avec Maurras, avec Léon Daudet, avec Paul Bourget, avec Barrès, avec Pierre Lasserre, avec Marie de Roux, et Georges Valois, hélas! (sans parler de leurs jeunes émules, dont la barbe n'était point poussée) la *Revue* de Jacques Bainville possédait les grandes lignes de sa philosophie politique, historique, sociale, morale, littéraire. Je lui avais apporté par mon ami, mon frère spirituel, Jacques Maritain, un élément neuf, théologique celui-là, le *thomisme*, un thomisme renouvelé, « anti-moderne » sans doute, mais ouvert et soucieux d'intégrer tous les apports nouveaux des sciences particulières. Inscrire le *thomisme* au programme d'une grande revue française pouvait sembler une chose hardie. Elle était pourtant toute simple : rien n'était plus actuel, mieux ordonné, ni plus conforme aux postulats pressants de l'esprit; ne répondait-elle pas à une nécessité absolue de probité intellectuelle et de fidélité au vrai? Enfin,

et dans la mesure plus restreinte où notre publication s'adressait aux peuples de civilisation latine, où nous représentions un mouvement d'idées qui tendait à l'ordre universel, nos amis, même incroyants, ne se devaient-ils pas de se maintenir en liaison étroite avec la pensée catholique? Aussi bien avaient-ils tenu à la prendre à sa source, et dans son expression vraie.

Mais Jacques Maritain et moi, nous voulions davantage : nous n'en escomptions rien de moins qu'une restauration de la métaphysique, tout un redressement doctrinal, l'instauration d'une philosophie politique chrétienne au sein même de l'*Action française*. Nous avions le commun désir de la promouvoir et d'y travailler, Jacques dans l'ordre des concepts, des principes, moi dans l'ordre de la critique et des applications littéraires : « *Dieu a fait de nous deux frères pour servir et combattre ensemble, mais de guide il n'y en a qu'un pour les deux, c'est Lui* », m'écrivait alors Maritain, et nous croyions sentir sur nous ce « signe ».

C'était aussi le temps où l'on avait pris l'habitude d'associer nos deux noms, si peu digne que personnellement j'en fusse, mais c'était également pour l'éloge et pour le blâme. Un jour de 1922, où mon « thomisme » intempestif m'avait valu l'éreintement de certain censeur des *Nouvelles littéraires* qui fortifiait sa diatribe de l'assentiment d'un R. P. capucin, zélateur de saint Bonaventure, Jacques Maritain ne me disait-il pas : « *Je pense qu'un jour il faudra que, vous et moi, nous fassions un manifeste expliquant que nous ne rejetons pas en bloc tout ce qui s'est passé depuis l'an* 1270, *et que nous tenons pour des imbéciles, inférieurs à toute discussion, ceux qui ne trouvent que cela à opposer à nos raisons!* »

Le grand orage.

« *Voilà*, ajoutait alors Jacques Maritain, *que nous commençons à lier nos gerbes!* » Ces beaux espoirs

communs allaient bientôt être compromis, abîmés et en partie détruits, par une suite d'événements où je n'entre qu'à contrecœur... Je n'y ferai ici que les allusions qui me semblent indispensables pour donner une idée des problèmes douloureux où nous nous trouvâmes engagés quand éclatera, en 1926, le grand orage que fut l'affaire religieuse d'*Action française*... Et sans doute ne me résignerais-je pas à parler de ces années d'épreuves si Mme Raïssa Maritain n'avait cru opportun d'en parler la première pour rapporter à sa façon quelle avait été mon attitude à l'endroit de Jacques, « ce qui, dit-elle, mit fin à notre amitié ».

Je me souviens de cette amitié, et je ne voudrais rien dire qui pût la morfondre. Je n'oublie pas non plus ce qu'intellectuellement, spirituellement, je dois à Jacques Maritain. Mais ni la compassion, ni les « regrets », ni les « remords », ni les sentiments de « responsabilité » que Jacques et Raïssa Maritain expriment à mon endroit, comme à celui de mes « erreurs », ne suffisent pour que je laisse s'accréditer les « explications » qu'en 1944, à New-York, ils ont mises en circulation [1].

J'eusse préféré le silence. Pour me garder de cet étalage, je n'aurais eu qu'à me souvenir du regard que Bainville posa sur moi quand, au début de 1927, il apprit que Maritain nous quittait : il était d'une tristesse infinie. Ah! que sa tristesse était donc différente de celle que Mme Maritain nous dit ressentir quand elle pense « aux fatalités qui se sont acharnées contre moi »! « *Pourquoi faut-il,* ajoute-t-elle, *que Massis ait évolué dans le sens le moins généreux de sa nature, qu'il soit devenu la victime des cœurs durs et des esprits faux qui ont dominé trop longtemps une partie notable de la jeunesse de notre pays?* [2] »

[1] Cf. Raïssa Maritain : *Les Grandes Amitiés,* t. II : « Les aventures de la grâce ». Editions de la Maison Française, Inc. New-York.

[2] *Op. cit.*, chapitre VI, pp. 181-214.

Le jour, dis-je, où j'appris à Bainville que Maritain s'écartait, il n'est pas suffisant de marquer qu'il en eut de la peine, parce qu'il n'aimait pas les séparations; c'est ma peine à moi, celle que je devais avoir, que Bainville, ce jour-là, imagina, et c'est elle qu'il ressentit du même coup : telles étaient les délicatesses de son amitié, de l'amitié que ce « cœur dur » mettait au-dessus de tout, car il l'avait fidèle. Et Bainville avait alors ajouté à l'adresse de Maritain : « Je suis sensible et très sensible au fait qu'il n'y a de sa part aucun reproche. Vous êtes lié avec lui d'esprit et de cœur. *Je crois que la solution est entre vos mains.* » Bainville laissait à mon affection le soin de la trouver.

Maritain, lui, n'en concevait pas d'autre que celle qui allait aboutir à ce que Mme Raïssa Maritain appelle « la rupture éclatante de Jacques avec l'*Action française* ». Quant aux « reproches », elle devait, pour les formuler à mon égard, attendre que les circonstances les empêchassent de me tomber sous les yeux : « Massis, écrivit-elle aux Etats-Unis où la guerre les avait surpris, elle et Jacques, Massis s'est ensuite fermé de plus en plus aux conseils de l'ami dont le Père Clérissac lui avait dit de ne jamais se séparer, et il a refusé, non seulement en ce qui concerne les idées politiques, mais en ce qui concerne aussi des positions qui engagent toute la vie de l'esprit, ce que Jacques, au milieu des tempêtes de l'époque, essayait de l'amener à voir à mesure qu'il le discernait mieux lui-même. »

A ce « reproche », la suite répondra. Mais une question d'abord se pose. Qui nous dit que, s'il eût vécu jusqu'alors, le Père Clérissac — « homme d'une rare distinction de cœur et de caractère » — eût approuvé l'« évolution » de Jacques Maritain, et qu'il nous eût conseillé de le suivre quand, sous prétexte de « dégager les traits d'une philosophie chrétienne authentique », Maritain entreprit d'éla-

borer la plus étrange philosophie de l'histoire et de la culture, en vue d'établir ce qu'il appelle « la vraie signification de l'inspiration démocratique » et de promouvoir cet « humanisme intégral », dont il allait être tout ensemble le théoricien et le prophète? Fallait-il et devais-je, pour « ne jamais me séparer de Jacques », accepter son conseil, le jour où il s'avisa de *sacrer* la démocratie, de montrer en elle le « prolongement du christianisme dans le domaine du temporel », et pouvais-je, après tant d'avatars, penser que cette « synthèse hardie » était « strictement fondée en doctrine »?

Maritain et la monarchie.

J'avais connu Jacques Maritain en 1912 : il était alors royaliste et me reprochait de ne pas l'être. J'ai toujours cru ensuite que la monarchie était impliquée par sa doctrine, car cette doctrine était la moins capable de conciliation et la plus « intégrale » qui se pût imaginer. Je savais d'ailleurs que telle était sa pensée. Quand nous avions fondé la *Revue Universelle* ensemble avec Bainville, nous l'avions conçue comme le lieu de rencontre, au point de vue national, des monarchistes et de ceux qui ne l'étaient pas. Maritain pensait et me disait alors expressément qu'il nous fallait « *réserver à des non-royalistes la possibilité d'être nationalistes au sens de fidélité intégrale à la patrie et d'être précisément conduits par là, s'ils étaient logiques, à la monarchie* ». Telle avait été notre charte de fondation, la règle de notre action commune. Pourquoi eussions-nous là-dessus changé de conduite, de doctrine et... de logique? La position de Maritain m'avait toujours semblé trop cohérente pour que je pusse soudain n'y plus voir qu'un « manque de clairvoyance », dût-il s'en faire à lui-même le reproche, se repentir de m'avoir encouragé à me « tourner du côté de l'*Action française* » et se sentir « respon-

sable » de mon dévoiement. Car c'est à cela que Jacques et Raïssa Maritain ramènent tout, et leur « remords » ne leur sert qu'à se justifier.

Le Père Clérissac et l'« Action française ».

« C'est, si je ne me trompe, dit Mme Raïssa Maritain, après 1918 que Massis a lié son activité d'écrivain au groupe de l'*Action française*... Aux commencements de cette orientation, le Père Clérissac, et nous-mêmes, avons eu une part, dont je ne saurais apprécier la mesure et la portée, mais qui suffit à ajouter un sentiment de responsabilité, et un regret particulièrement poignant aux souvenirs que nous conservons de nos naïvetés et inconsidérations d'alors ». « Le Père Clérissac, précise Mme Maritain, admirait passionnément Maurras, et dans son dégoût du monde moderne, dans son pur enthousiasme pour la notion métaphysique d'ordre, il faisait confiance au mouvement qui se développait alors, sous les auspices de la violence, et dont il ne discernait pas les périls spirituels. » Mme Maritain semble ignorer que le « procès » fait à Maurras et à son mouvement, du point de vue de la religion, est antérieur à l'époque où nous rencontrâmes le Père Clérissac. N'était-ce pas aux environs de 1910 que s'était engagé ce grand débat théologico-politique qui avait notamment mis aux prises le Père Laberthonnière, du côté moderniste et démocrate, et le Père Descoqs, du côté thomiste et monarchiste? Tout, dès lors, avait été dit sur le fond des choses, et quoi qu'il en fût des passions engagées dans l'affaire, la controverse avait su garder une hauteur de ton, une gravité et une tenue spéculative qu'on ne devait plus, hélas, retrouver chez les clercs et les théologiens d'occasion qui s'en mêlèrent, quand se rouvrit, quinze ans plus tard, à des fins politiques, le dossier de l'*Action française* — ce dossier que Pie X, en 1911, n'avait pas voulu sortir

de son tiroir? Le Père Clérissac savait donc déjà tout ce qu'on pouvait dire sur les « périls spirituels » de l'école maurrassienne; et ce n'est pas son ignorance à cet égard qui peut « *expliquer en partie* » ce que Mme Raïssa Maritain appelle « *les illusions du Père Clérissac* ». D'ailleurs, pour « expliquer » comment les conseils du Père avaient conduit Jacques dans « un préjugé favorable à l'A. F. », Mme Raïssa Maritain ne fait-elle pas elle-même état de « l'indulgence ou de l'enthousiasme que tant de grands théologiens montraient alors à l'égard du théoricien de l'empirisme organisateur, et de l'attitude générale de l'Eglise elle-même en ces années-là, du pape Pie X qui patientait, attendait la conversion de Maurras »?..... Mais c'est surtout à la « docilité sans expérience » de Jacques, vis-à-vis des « directions même tout humaines du père spirituel qu'il vénérait », que Mme Raïssa Maritain croit devoir attribuer sa *méprise*.

« Les conseils et l'influence du Père Clérissac étaient absolument prévalents sur notre esprit, dit-elle, et nous dispensaient de tout examen de questions qui, du reste, étaient pour nous, à ce moment, sans importance réelle. »

Et Mme Maritain d'évoquer en ces termes ce qu'étaient alors à l'un et à l'autre leur état d'âme et l'objet propre de leur méditation :

« Jacques, dit-elle, n'attribuait d'importance qu'à la métaphysique et à la théologie, et moi, perdue dans la félicité sans ombre qui me venait alors de la prière, et de la méditation du *Traité de la Trinité* dans la *Somme théologique* de saint Thomas, je me sentais tout à fait étrangère aux problèmes politiques; du reste, ajoute-t-elle, j'avais d'instinct une invincible appréhension de tout ce qui concerne l'activité politique, où je voyais et vois toujours le domaine de ce que saint-Paul appelle la malice du temps... »

Aussi bien Mme Raïssa Maritain nous dit-elle tout à trac : « De nous-mêmes nous n'aurions pas songé à prendre le moindre intérêt au mouvement dont le Père Clérissac parlait à Massis et à nous avec tant de sympathie. » Je ne saurais pourtant oublier avec quelle chaleur Maritain mêlait alors sa voix à celle du Père pour nous convaincre, Psichari et moi, de porter nos regards « du côté de l'*Action française* [1] ».

« *Les restes du vieil homme...* »

Si le Père Clérissac s'était d'abord « moqué sans pitié » des penchants démocratiques et des « idées socialistes demeurées chères au cœur de Jacques », n'y voyant que « des restes du vieil homme qu'il fallait dépouiller », ces temps-là étaient déjà passés quand je fis sa connaissance chez les Maritain, rue Baillet-Reviron, à Versailles. Sans doute ceux-ci se sentaient-ils surtout redevables au Père Clérissac de « la paix, de l'équilibre de l'âme » qu'ils avaient retrouvés, au sortir d'une jeunesse incertaine et ténébreuse, auprès de ce prêtre qui ne cessait de les « entretenir des exigences d'une vie chrétienne toute dédiée à l'absolu de la vérité, de la doctrine des saints, de la vie mystique et de son héritage sacré ». « Nous cherchions, a dit Jacques Maritain en parlant de cette époque de sa jeunesse, nous cherchions le sens de cette vie avec un appétit invincible à tout le scepticisme, dont cependant la Sorbonne nous avait gorgés. »

C'était bien là ce que Jacques et Raïssa Maritain avaient d'abord trouvé chez Léon Bloy, et Jacques

[1] Ernest Psichari et moi étions plutôt alors du « côté de chez Barrès ». Jacques Maritain, lui, venait de chez Bloy... Plus tard, Maritain ne me disait-il pas : « *Je ne parviens pas à comprendre l'importance que Barrès a eue pour vous, ni comment on peut reconnaître en lui plus qu'une extraordinairement étroite frange d'humanité!* »

nous a conté ce que fut, pour sa femme et pour lui, la rencontre de « ce révolutionnaire, plus révolutionnaire que tous les révolutionnaires qu'il avait connus dans les milieux révolutionnaires ». « Léon Bloy, c'était un pauvre, le Pauvre, dit-il, l'étrange et terrible mendiant qui ne souffrait pas la médiocrité dans les hommes, le pèlerin de l'Absolu, désespéré de tout ce qui n'est pas Dieu ». Voilà celui qui avait ouvert à Jacques et à Raïssa Maritain les « portes de la vie surnaturelle ». Aussi l'exemple de Léon Bloy et du Père Clérissac — « deux hommes d'une parfaite intégrité de conscience » — fut-il, pour l'un et pour l'autre, « chargé d'un prestige considérable ». Or le destin — ce « destin » que Mme Raïssa Maritain appelle, en l'occurrence, « une petite providence aveugle » — voulut que « ces deux patrons de leur jeunesse fussent également anti-démocrates et anti-républicains ».

Qu'il s'agisse de Jacques ou de Raïssa Maritain, leurs origines naturelles suffiraient sans doute à expliquer pourquoi « ces tendances éveillaient en eux une antipathie instinctive » — et nous l'en croyons volontiers. Mais c'est surtout, à ce qu'assure Mme Maritain, leur « ignorance des droits et des limites de la direction spirituelle » qui, en politique, devait tous les deux les conduire « à se faire un devoir d'aller *contre* leur inclination ». « Docilité intempestive », « obéissance indue », voilà ce qui, d'après Mme Maritain, serait à l'origine des « inadvertances » commises par Jacques, quand lui-même « engagé à fond dans la critique du libéralisme théologique, il était disposé à considérer comme sérieuses les critiques acharnées que les partisans de l'*Action française* faisaient du *libéralisme* en tout domaine ». « Et cela, d'autant plus, précise Mme Raïssa Maritain, que Jacques voyait *la démocratie officielle de ce temps-là* (c'est moi qui souligne) allier sa cause à celle de tous les mythes anti-religieux. » Voilà pourquoi, continue-t-elle, Jacques « a différé trop longtemps d'exa-

miner la valeur d'un anti-libéralisme qui opposait en réalité, une erreur à une autre erreur; il se reproche d'avoir accepté passivement une influence, une direction qui fut, sur ce point, en dehors de l'ordre spirituel, et de n'avoir pas dès lors mené une enquête sérieuse sur les idées religieuses et politiques de Maurras. »

Directeur et dirigé...

« Il y eut là, conclut Mme Raïssa Maritain — et ici tous les mots portent — il y eut là de la part de notre guide une inadvertance, et de notre part une erreur, parce que cet élément d'ordre temporel n'aurait jamais dû être proposé par lui dans le contexte de sa direction spirituelle, ni être accepté par nous sans examen... Un parti pris qui chez le Père Clérissac était accidentel à l'essence de sa propre vie spirituelle et de ses conseils spirituels — joint à notre confiance et à notre inexpérience — a résulté en conséquences graves pour nous-mêmes et pour quelques-uns de ceux qui avaient avec nous suivi sans critique l'impulsion reçue. » En fin de compte et en dernier ressort, c'est aux inévitables « *limites du créé* », qui se manifestent « dans l'action des meilleurs », que Mme Maritain se réfère pour expliquer l'« inadvertance » du Père Clérissac et « la négligence dont Jacques, dit-elle, se rendit responsable ». Et Raïssa Maritain d'élaborer là-dessus un petit traité de « la direction des âmes » en ce qui concerne « la prudence du directeur et celle du dirigé ».

Certain soir de 1932...

Je laisse à de plus doctes le soin d'en disputer, car tel n'est pas, pour nous, le point vif de ces contestations douloureuses. Si étonnant que puisse paraître le récit que Mme Maritain en a fait dans ses *Grandes Amitiés*, les grandes lignes en sont identiques à ce

que Jacques Maritain m'avait dit à moi-même, certain soir de 1932, près de six ans après l'ouverture de la crise religieuse d'*Action française*. J'étais alors arrivé, dans l'évocation de mes souvenirs de jeunesse, à cette année 1912 où les Maritain étaient entrés dans ma vie — j'ai dit ailleurs avec quel émerveillement [1]; car quoi qu'il en fût alors de l'opposition de nos idées politiques, je ne pouvais oublier (et je n'ai pas davantage oublié depuis) ce qu'une telle rencontre avait été pour moi. Afin d'en raviver la mémoire, j'avais souhaité causer avec Jacques Maritain. Il m'avait prié de venir le rejoindre, rue de Rennes, chez sa mère, Mme Geneviève Favre, la fille de Jules Favre, cette femme irréductible et fière que Charles Péguy appelait « sa vieille amie, la républicaine au grand cœur ». Pour que notre entretien fût plus intime sans doute, Jacques Maritain m'avait reçu dans une sorte de petit cabinet, étroit comme un confessionnal. Et c'est bien à une manière de confession — de double confession — que, ce soir-là nous nous livrâmes, Jacques et moi. Je la transcris ici, sans y rien changer, d'après les notes que je rédigeai le soir même, après avoir accompagné Maritain jusqu'au train de Versailles, à la gare des Invalides. Nous avions d'abord longuement parlé d'Ernest Psichari : n'était-ce pas lui qui nous avait fait nous connaître? (Relèverai-je, à ce propos, que je comprends mal ce que Mme Maritain veut dire quand elle écrit que « ce qui est arrivé à Massis » n'eût pas été sans doute « si Ernest Psichari avait vécu »? « *Massis*, dit-elle, *était beaucoup plus près d'Ernest que de Jacques. Ernest l'aurait, un jour ou l'autre*, libéré. » Non, vraiment, je ne comprends pas [2]...). Nous avions, dis-je, Jacques et moi, évoqué le souvenir de notre

[1] Cf. *Evocations* (1905-1911) et aussi *Notre ami Psichari*.

[2] Qu'il me soit à tout le moins permis de relever ici quelques passages de l'admirable lettre qu'en 1913, Ernest Psichari adressait à Charles Maurras pour le remercier de son livre « l'Action

admirable ami quand j'en vins — la chose allait de soi — à prononcer le nom du Père Clérissac. Mais voici mon « memorandum » :

« *Je rappelle à Jacques l'étonnement que le Père Clérissac avait montré, quand je lui avais dit que je n'étais pas d'*Action française. *Cela lui paraissait inconcevable! Il me pressa de lire au moins le journal, de me joindre à cette magnifique jeunesse... Je lui répondis que je n'étais point monarchiste; j'opposai à son conseil une résistance aussi respectueuse que ferme, en témoignant toutefois de mon admiration pour Charles Maurras.*

« — *C'était là, d'ailleurs, ce que je vous redisais à*

française et la Religion catholique » : « Dans votre dernier livre, à la lecture de certaines pages — comme celles de votre remarquable chapitre : *L'incroyant et le bienfait du catholicisme* — j'ai ressenti plus que du respect pour votre sincérité et plus que de l'admiration pour vos profondes analyses, je veux dire une véritable affection qui tient, je crois, à la force même de mes croyances catholiques. Si je comprends bien, vos ennemis vous reprochent de n'avoir pas la foi. Est-il un reproche plus absurde, même du point de vue théologique? Ceux-là seuls sont condamnables qui refusent la grâce offerte, et qui, aveuglés de lumière, persistent à rester dans l'ombre. Ceux-là commettent le péché contre le Saint-Esprit, le seul, dit Notre-Seigneur, qui ne puisse être remis. Mais devant votre évidente bonne volonté, devant l'indiscutable bonne foi de votre recherche, que nous reste-t-il à faire, à nous chrétiens; sinon à prier très humblement pour vous, sans nous croire meilleurs que vous et sans nous prévaloir de grâces éclatantes qu'il a plu à Dieu de nous accorder d'une façon absolument gratuite et sans nul mérite de notre part?... Outre vos collaborations précises à l'action catholique, l'exemple d'un homme incroyant qui lui-même reconnaît l'excellence de l'Eglise n'est-il pas en quelque sorte une preuve de cette Eglise et le plus magnifique hommage qu'on puisse lui rendre? Vos arguments n'acquièrent-ils pas, du fait même de votre incroyance, une plus grande puissance et une force de persuasion plus agissante?... Certes, de tout notre cœur, nous demandons à Dieu qu'Il vous donne la pleine lumière de la foi, d'abord parce que vous méritez plus que quiconque cette paix bienheureuse qu'elle seule peut donner, et puis parce que vous seriez assurément un incomparable défenseur de cette foi. Mais nous disons aussi que l'Eglise ne peut que profiter du grand courant d'idées saines et robustes dont *l'Action française* est la source... »

vous-mêmes, et à Psichari, quand vous joigniez vos voix à la sienne pour me convaincre...

« — *Ah! me dit Maritain, la tête penchée sur moi, je me suis souvent reproché cela, parmi tant d'autres manques de clairvoyance!... Cette responsabilité m'est lourde et me tourmente encore... Je n'oublie pas, je ne saurais oublier que c'est le Père Clérissac et moi qui vous avons encouragé à vous tourner du côté de l'*Action française... *C'est nous qui vous avons conduit sur son chemin...*

« *J'apaise, je rassure Jacques et je lui dis :*

« — *Sans doute, votre exemple, celui du Père Clérissac, comme celui d'autres hommes que je respectais, vénérais, le Père Janvier, par exemple, ont-ils pu, plus ou moins consciemment, faire tomber mes préventions... J'étais déjà reconnaissant à Maurras de m'avoir mis en garde contre cette philosophie de l'Action qui, de William James à Blondel, m'avait longtemps séduit. Dans le dialogue que j'avais alors engagé avec l'incroyant Maurras, j'avais également recueilli des conseils qui devaient me servir ensuite à mieux éclairer ma croyance... Mais, Jacques, vous le savez, je trouvais que Maurras faisait aux institutions la part trop belle, qu'il leur accordait une valeur excessive; et puis, sa doctrine me semblait trop sèche... Non, Jacques, ne vous reprochez rien, vous n'êtes pas « responsable » de mon choix... C'est la guerre, c'est l'incomparable* Action française *de ces années tragiques, c'est son patriotisme qui m'ont rallié aux idées maurrassiennes en politique. C'est aussi l'expérience qu'au cours de la guerre j'avais pu faire en Orient, dans une autre « civilisation » que la nôtre; et peut-être trouverait-on là la réaction intime, originelle, qui devait, dix ans plus tard, m'inciter à écrire* Défense de l'Occident... *Oui, c'est là que j'ai pu me rendre compte que la faiblesse humaine doit être secourue, aidée, par de fermes institutions, car j'y éprouvai en moi-même, j'y sentis davantage combien nos propres « vertus » sont précaires quand ces institutions nous manquent, et combien nos propres défaillances, que rien ne contient plus, risquent de prendre une amplitude qui en multiplie les effets : de ce « manque », nous sommes les premières victimes! La réalité, cette réalité soufferte, vécue, aurait suffi à m'assurer que l'empirisme maurrassien coïncide*

*en fait avec les conclusions morales et politiques du catholicisme... Et ce n'est pas vous qui m'avez « converti » à l'*Action française, *mais l'expérience de la guerre, et ce qu'elle a été pour moi...*

« *Jacques me fait alors ce singulier aveu :*

« — *Mais moi non plus, avant que le Père Clérissac ne devînt mon directeur, je n'étais pas d'*Action française, *et j'en ignorais tout! Mes recherches personnelles étaient d'ordre métaphysique, et je ne m'intéressais en aucune façon à la politique! Ce que j'en avais vu dans ma jeunesse avait suffi à m'en dégoûter : elle n'était, à mes yeux, que le plus horrible des simulacres de ce monde! Je venais de chez Léon Bloy, c'est tout dire... Je n'avais même jamais lu un livre de Maurras, et je n'en avais pas la moindre curiosité! Je m'abonnai en* 1911 *au* journal, *et j'en devins le lecteur sans avoir ouvert un seul de ses ouvrages. Si je lisais les articles quotidiens de Maurras, c'est que le Père Clérissac m'avait persuadé que je devais être d'*Action française! *J'avais accepté cela, comme tout le reste, avec une docilité entière,* par obéissance, *par soumission à mon directeur; et je me convainquis que cette décision faisait partie intégrante de tout ce que j'avais eu à accepter en rentrant dans l'Eglise. Là, comme ailleurs, je ne discutai point, pas plus que je n'avais discuté quand le Père Clérissac m'avait intimé, à moi ancien disciple de Bergson, de faire un cours* contre *le bergsonisme à la lumière de la philosophie de saint Thomas :* « Faites-le, *avait-il ajouté,* comme si « vous parliez dans la chaire de Vérité... »

« *Mais quelle était, quelle pouvait être la pensée du Père Clérissac quand il me dit :* « *Lisez l'*Action française » *et qu'il souhaita que j'y adhérasse? Voici comment je me l'explique : la restauration de la monarchie semblait au Père indispensable à la restauration de l'Eglise dans notre société; à ses yeux, la monarchie seule pouvait rétablir l'Eglise dans la plénitude de ses droits. Il constatait avec épouvante tout ce que l'Eglise avait été contrainte d'abandonner en fait et de laisser en déshérence depuis la Révolution... Il voyait d'où venaient tous les coups portés aux notions de hiérarchie, d'ordre, qui sont essentielles à la vie de l'Eglise, et il mettait l'Eglise au-dessus de tout : de là qu'il détestait la démocratie comme le mal.*

*Il admirait aussi, je crois, la vaillance des camelots du roi qui se battaient alors pour Jeanne d'Arc... Mais le point de vue du Père Clérissac était d'abord celui du théologien, et il savait les dangers qu'en ce temps-là le « modernisme » faisait courir à l'énoncé dogmatique de la foi. Que l'*Action française, *du dehors, en combattît les erreurs, qu'elle dénonçât sans relâche l'influence d'un Bergson, l'anti-intellectualisme d'un Blondel, d'un Laberthonnière, tout cela la lui rendait d'autant plus chère qu'il s'inquiétait, à juste titre, de leurs ravages parmi les jeunes prêtres et dans les séminaires... Ne me souciant alors que de métaphysique et de théologie, j'étais surtout frappé par ce dernier danger. Le Père Clérissac me convainquit ainsi que seule l'*Action française *pouvait préparer, dans l'ordre politique, les conditions nécessaires au rétablissement de l'ordre intégral...* »

Je ne m'étais jamais expliqué là-dessus avec Maritain et, rédigeant le soir même ce récit de notre entretien, je l'accompagnai de ces brèves remarques : « En somme, c'est par *obéissance* que Jacques s'est trouvé engagé avec l'*Action française,* sans y avoir pensé... Est-ce aussi par « obéissance » qu'il a rompu avec elle?... Au fond, tout cela n'était pas son affaire : il eût mieux fait de ne jamais s'en mêler! Mais ceux qui croient à sa formation maurrassienne, qui voient en lui un disciple ingrat qui renie son maître, ceux-là se trompent. Tout son développement intellectuel, philosophique, s'est accompli *comme si Maurras n'avait pas existé.* Cela change et m'éclaire bien des choses... »

De là à dire — comme Mme Raïssa Maritain l'a fait depuis — que Jacques Maritain attendit la condamnation de l'*Action française* pour mener une « enquête sérieuse sur les idées de Charles Maurras » et « prendre la peine de lire ses livres », les endroits où Maritain lui-même s'y réfère dans ses ouvrages antérieurs suffiraient à en faire douter. Que Jacques Maritain ait examiné l'œuvre de Maurras dans l'atmosphère de querelles créée par la crise de 1926, qu'il y ait

alors décelé « un système positiviste, une hérésie nationaliste, des erreurs irrémédiables, des sophismes ayant à leur base le mépris de l'Evangile », voilà des circonstances bien peu faites pour « examiner » une doctrine et la juger avec impartialité : les *Provinciales* n'ont jamais passé pour un modèle de sérénité objective! Ne vit-on pas, d'ailleurs, au vif de l'engagement, Jacques Maritain changer trois fois de position « doctrinale », cherchant d'abord les conciliations possibles, expliquant ensuite l'intervention romaine en fonction du « pouvoir indirect », puis en fonction du « pouvoir direct », combattant enfin sans répit et sous tous les prétextes les idées et les hommes dont, dit-il, il « avait vu de près la malfaisance »?

Ces fièvres et leurs ressauts sont trop habituels à cette sorte de disputes pour qu'on en relève les variations successives. Les principes vrais n'y sont que trop souvent appliqués de travers; l'esprit, en anathématisant, se durcit, les rigueurs qu'il fulmine sont chargées du poids de tant d'impuretés humaines que la vérité s'en trouve morfondue, si jalousement orthodoxes que se prétendent ses défenseurs — les haines théologiennes ne sont-elles pas les plus tenaces de toutes? Où que nous fussions placés, nous eûmes tous alors à en souffrir. Les explications et considérations rétrospectives que Jacques et Raïssa Maritain ont élaborées depuis n'expliquent rien ou l'expliquent mal. Le philosophe qui avait si longtemps « fermé les yeux » sur les « erreurs » qu'il dénonçait désormais avec d'autant plus de hauteur frappante qu'il se sentait ordonné par Rome pour combattre ceux qu'elle tenait « hors de sa communion », ce philosophe les ferme-t-il, cette fois, sur les erreurs de ses nouveaux amis, de ses nouveaux disciples, qui n'en restent pas moins « modernistes » comme devant et qui, désormais, ne feignent même plus de ne pas l'être? Son espoir de provoquer, de ce côté-là, un « redressement doctrinal » n'a-t-il pas été également déçu, et ver-

rons-nous Maritain s'accuser, un jour, comme d'une « impardonnable légèreté », de leur avoir ouvert ce crédit, et croira-t-il, cette fois, devoir faire front contre eux?

Au vrai, et quelque dédain qu'il montre pour toute action de masse et de parti, Maritain ne peut pas s'en passer. Ce soutien extérieur lui est nécessaire, un accord de cette sorte lui est indispensable. Son ardeur prosélyte a besoin d'un assentiment du dehors; et s'il pense, non sans raison, qu'il n'y a que l'action individuelle qui soit efficace et pure dans l'ordre intellectuel, il lui faut cependant la raccorder à un ensemble, à un mouvement, à un groupement plus vaste — et voilà bien le véritable fond du drame qui s'est joué en lui, au départ de l'affreuse crise de 1926. Ce drame-là est humainement beaucoup plus pathétique et plus vrai que cette histoire de « libération salvatrice », où Jacques et Raïssa Maritain essaient de se justifier après coup, toute mêlée qu'elle soit de hautain repentir!

« *C'est la France qui paiera les frais.* »

Si, en 1944, Jacques Maritain « bénit plus que jamais l'intervention libératrice de l'Eglise qui, en 1926, a dénoncé les erreurs de l'*Action française* » (la grâce que sa maternelle indulgence daigna lui octroyer en 1939 est-elle donc non avenue à ses yeux?) sa réaction profonde, immédiate, le jour même où parut la lettre de Pie XI au cardinal Andrieu, archevêque de Bordeaux, avait été tout autre! Devant que l'affaire ne se développât, Maritain en avait pressenti les effets : il avait aussitôt prévu une « *suite de déchirements sans fin dans le pays* ». « *Qui donc* me dit-il sur le coup, *qui donc a jamais pris Maurras comme maître en matière de foi, et lui a demandé des lumières sur l'Incarnation et la Trinité? Mais désormais toutes les attaques sont per-*

mises. C'est la France qui payera les frais. » Dans la grande tristesse qui passa sur nous tous, nous fûmes le témoin de ses efforts « pour tout sauver » par une action qu'il voulait « positive, pleine à la fois d'énergie et de générosité, et animée d'un grand souffle religieux ». Le jour de septembre 1926 où Maurras et moi, lui fîmes visite à Meudon, je l'entends encore nous redire que « *l'Eglise ne nous demandait nullement de rien abandonner des positions doctrinales dites de droite* ». Mais bientôt Maritain, ne voyant rien venir, sembla perdre cœur[1], et s'enfonça dans une sorte de retrait qui lui faisait m'avouer avec une véritable angoisse : « *Quelle est la signification des actes du Pape, sinon un avertissement de désespérer de toute action de masse, de tout travail humain d'ensemble, de tout effort politique, de laisser le monde se décomposer, mourir de misère, et de se retrancher dans le travail solitaire que chacun peut faire en essayant de témoigner pour la vérité? Je ne peux guère les comprendre autrement...* » Oui, c'était bien ainsi qu'atteint au vif de son être, Maritain exprimait son propre désarroi, glissant à un mysticisme qui n'a plus d'espoir sur cette terre, et déjà prêt à abandonner tout le reste. Le drame, son drame, le voilà; et nous n'allions plus cesser d'en voir s'étendre les ravages, comme si les forces irréfragables de l'âme étaient atteintes en lui...

Pour prendre « position », en philosophe, ce fut dans

[1] C'était la semaine de Noël 1926, au lendemain du *non possumus* que les catholiques d'*Action française* venaient d'élever contre la fameuse lettre du cardinal Andrieu. Jacques Maritain me disait alors : « *Le* non possumus *de* l'A. F. *se justifie très bien* humainement. *Mais c'est encore et toujours du* négatif. *Et derrière les justifications humaines, n'y a-t-il pas des réalités plus profondes que nous devons tâcher de voir? Sous la lettre de l'archevêque de Bordeaux, qui apparaît comme manifestement entachée d'injustice, n'y a-t-il pas un esprit de justice qui frappe l'*Action française *pour un tas de fautes et surtout d'omissions accumulées depuis des années? Hélas! ce que l'on constate clairement, c'est la carence des dirigeants catholiques d'*Action française. *Il y a quatre mois, la situation pouvait être sauvée!...* »

« une étude d'ordre général et doctrinal sur le pouvoir spirituel et l'état présent du monde » que Maritain devait s'engager. Au début de 1927, il publiait *Primauté du Spirituel.* J'entends encore la longue plainte que fit monter vers moi un grand chrétien qui était son disciple devant qu'il ne devînt lui-même un maître et n'enseignât la philosophie de saint Thomas à l'Université de Strasbourg :

« *Il est dur,* me disait alors Carteron, *il est dur de vous écrire de Maritain, de qui j'achève le livre; je ne puis pourtant pas me taire. Tant de facilité à planer sur les hauteurs, à se séparer des malheureux qui bêchent une terre ingrate, tant d'art à tourner autour des points qui font seuls question, à user de notre double douleur et de notre double honte pour introduire, par un jeu, des formules généreuses et propres à capter les bonnes volontés sans fixer le trouble de l'esprit; oser renoncer au bienfait de Maurras pour y substituer une vaine philosophie de l'histoire future, plus mauvaise que le plus dangereux de Maurras, renoncer aux moyens de salut, et pour les oublier, noircir à plaisir avec je ne sais quel orgueil, y détruire toute espérance humaine, chercher des signes au ciel et, dans ce sabbat, réserver intact son petit coin, où l'on nous invite à une place de commentateurs, c'est plus que je ne pourrais en souffrir, si l'on ne croyait sentir çà et là quelques vrais accents de désespoir!* »

Ce fut, hélas, de ces prétextes pour âmes fatiguées dont, faute d'une philosophie première solide et forte, tant de malheureux prêtres étaient avides, ce fut cette « mystique de fuite », cette « théologie d'évasion », ce désastreux prophétisme que, sous le couvert de la pure doctrine, de l'orthodoxie et de l'obéissance, Maritain allait désormais patronner. Autour de nous, les « spécialistes des définitions du devoir » se multiplièrent dès lors à l'envi. Les plus pressants de tous n'étaient-ils pas ceux-là mêmes qui, naguère, suivaient Maritain jusqu'à la monarchie comprise? —

et j'entends encore le jeune Père Riquet me sermonner avec éloquence, sur un trottoir de la rue Saint-Guillaume, pour me presser de me « soumettre ». « *Je n'ai que faire,* s'écriait alors Georges Bernanos, *je n'ai que faire de tant de directeurs de conscience. S'ils se sont trompés avec moi, je leur refuse tout crédit. S'ils avaient raison hier, à quoi riment aujourd'hui leurs exercices? Ils ne défendent qu'eux-mêmes.* » Et songeant à Jacques Maritain, Bernanos ajoutait : « *Je ne reproche pas à Maritain d'être un philosophe, ce serait absurde. Mais on ne peut être à la fois arbitre et chef.* » Et non moins meurtri que nous tous, non moins désespéré non plus — mais son désespoir à lui *faisait front* — Bernanos, du premier regard, avait vu venir, avec son terrible don de visionnaire, les démantèlements intellectuels, les déchéances morales que cette philosophie catastrophique devait couvrir; puis, à la faveur du désordre qu'elle installait dans les esprits, Bernanos avait pressenti les subversions épouvantables vers quoi, de palier en palier, nous n'allions plus cesser de rouler... « *Mon ami,* me disait Bernanos, *une nouvelle invasion moderniste commence, et vous en voyez les fourriers. Cent ans de concessions, d'équivoques, ont permis à l'anarchie d'entamer profondément le clergé. La cause de l'ordre ne peut plus compter sur un grand nombre de ces primaires déclassés. Je crois que nos fils verront le gros des troupes de l'Eglise du côté des forces de mort. Je serai fusillé par des prêtres bolcheviks qui auront le* Contrat social *dans la poche et la croix sur la poitrine...* » Oui, nous étions saturés de dégoût et, devant ce désarroi des consciences, cette démission des têtes pensantes, nous éprouvions une détresse sans borne, et, temporellement, nous n'avions pas fini d'en épuiser les effets...

« *Une nouvelle invasion moderniste...* »

La rupture de ma collaboration avec Maritain qui avait été pour moi un appui si précieux, une sécurité

si forte, la souffrance de l'esprit et du cœur qu'alors j'en éprouvai, l'immense déception que son attitude devait causer ensuite à une amitié qui se sentait des racines trop profondes pour ne pas se croire à l'abri de certaines imputations, tout cela n'intéresse que moi. Ainsi va toute vie; et ce n'est pas là ce qui importe. La « mission » de Jacques Maritain — celle qu'il se devait de remplir — c'était de donner à notre temps le grand œuvre philosophique qui lui eût rendu manifeste la puissance d'intégration et de renouvellement de la pensée de l'Aquinate. Cet immense labeur d'assimilation du thomisme, que Maritain seul nous semblait pouvoir accomplir grâce à sa vaste culture, tout ensemble scientifique, métaphysique, théologique, à ses propres dons d'intelligence, au rayonnement de son âme et de sa foi, pour quoi, pour quelle fallacieuse « influence », Maritain l'a-t-il abandonné? A la hauteur où il était, on eût compris que Jacques Maritain s'écartât alors de toute activité politique, qu'à l'occasion d'une crise qui le meurtrissait il fortifiât sa pensée dans la solitude, qu'il se concentrât sur son effort doctrinal, qu'il fût enfin ce « philosophe » qu'il se devait d'être et de rester. De tout cela, l'œuvre eût témoigné par elle-même; et j'en sais qui eussent cru faire simplement leur devoir et accomplir honorablement leur destinée en se sacrifiant, s'il l'eût fallu, pour le faire durer, lui et son œuvre. Cette œuvre, si audacieusement engagée, et qui le marquait d'un signe, Maritain l'a laissé fléchir, puis envahir par des disputes, comme « ces herbes qui poussent et se multiplient sur une terre appauvrie ».

A l'occident de sa vie, Maritain est seul, et non pas de cette solitude que la découverte de la vérité exige, mais de celle où le laissent de pseudo-disciples qui non seulement ne le suivent plus, mais se gaussent de la doctrine qu'il voulait restaurer — ce qui est plus dommageable encore qu'un échec personnel. Sans doute

est-il injurieux de mêler aux choses de la métaphysique et de la théologie les préoccupations impures et souvent erronées des passions politiques. Mais, sans en tirer des conclusions indues, il est manifeste que les positions para-politiques prises par Jacques Maritain depuis 1926 — et il en prit successivement plusieurs, ce qui déconcerte et déroute toujours de la part d'un esprit dogmatique qu'on imagine infaillible comme la vérité dont il se réclame — il est évident, dis-je, qu'en éloignant de lui ceux qui, « à droite », l'avaient pris pour maître, ses positions dites de « gauche » n'ont pas pour autant gagné à la doctrine de saint Thomas, à la *philosophia perennis*, les progressistes chrétiens et les néo-modernistes, quoi qu'il en ait été de ses efforts pour les séduire. Il est absurde de penser et de dire que « le thomisme est maurrassien », mais c'est ce qu'en disent et ce qu'en pensent ses « amis » démocrates-chrétiens : de là que la philosophie de Maritain leur reste odieuse, en dépit des accommodations opportunes où son thomisme n'a pu que s'exténuer, se corrompre et se gauchir. Bien plus, en ce temps d'« existentialisme chrétien », et pour les jeunes Pères, les novices qu'il enseigne, Maritain n'est plus le « grand philosophe »; ils vont à d'autres maîtres, ils boivent à d'autres eaux. On ne l'écoute que par une sorte de déférence pour sa figure, d'attrait pour son esthétisme d'avant-garde, on se souvient de son dialogue avec Cocteau, mais on moque sa « scolastique rétrograde » et « ses idées médiévales » : on les trouve inactuelles et caduques. Il y a plus : ce n'est pas seulement Jacques Maritain et le Père Garrigou-Lagrange qu'on débarque, c'est la pensée de saint Thomas qu'on dédaigne. La doctrine de saint Thomas n'est plus qu'une « architecture périmée », un « habit dont la coupe remonte au XIIIe siècle ». Si les « notions » où le Docteur Angélique a exprimé sa théologie de la Grâce pouvaient constituer une théologie vraie de son temps, aujour-

d'hui elle est fausse! L'ontologie, le bon sens, la logique sont également suspects à ces nouveaux clercs qui se veulent « à la page »; et l'on va répétant que « l'Église n'a pas canonisé l'aristotélisme en canonisant saint Thomas »! Objecte-t-on que l'Eglise n'a pas, bien sûr, « canonisé le syllogisme », mais que « le syllogisme est pourtant la forme naturelle de l'intelligence humaine », on nie la mineure et l'on prétend qu'il y a d'autres manières de penser qui sont aussi valables!

Nous en sommes là. De toute cette douloureuse aventure, voilà bien le plus grave, car c'est la Vérité qui subit cette atteinte. Que « notre esprit puisse arriver à saisir, dans les mieux assurées de ses notions, une vérité intemporelle »[1], cette idée est devenue *impensable!* Oui, l'idée que cette vérité puisse être pour notre intelligence « un gain définitif, un gain que l'enseignement puisse transmettre aux hommes les plus éloignés de nous par le temps et par les différences de culture », cette idée paraît vide de sens aux adorateurs du « nouveau »! Mais n'est-ce point renoncer du même coup « toute idée d'un enseignement valable sur le plan de l'universel, et, par conséquence, toute fonction du magistère permanent de l'Eglise »? Qu'en pense Jacques Maritain? Nul doute qu'il ne s'en désole et se couvre la tête de cendres. Hélas — et voilà notre plus grande peine — c'est là que devait aboutir une conception mystico-catastrophique de l'Histoire qui n'a plus que son eschatologie à opposer à l'hégélianisme marxiste. Bernanos l'avait vu quand, au seuil de la crise religieuse d'*Action française,* il s'était écrié : « *Une nouvelle invasion moderniste commence!* » Depuis, la confusion, l'anarchie ont pénétré partout. Qui en est responsable? Cette responsabilité-là est plus lourde que celle que Maritain se reconnaît à notre endroit.

[1] Cf. *Un Débat théologique,* par les RR. PP. Bruckberger, Labourdette, Nicolas (Saint-Maximin, 1948).

Bernanos, c'était un camelot du roi...

Dès le premier moment de ce drame qui devait si profondément marquer nos vies, Georges Bernanos, en vacances à Ciboure, nous avait crié de tout son cœur : « *Il faut faire front, il faut faire front partout!* »

A l'égard du « passé » de l'*Action française*, Bernanos personnellement se sentait « libre ». Que voulait-il dire par là, et pourquoi tenait-il alors à me le « prouver »? Qu'au retour de la guerre, en 1918, Bernanos eût « quitté » l'*A. F.*, qu'il ne figurât plus sur ses contrôles, qu'il ne fût pas inscrit parmi ses « adhérents », ni parmi ses « ligueurs », tout cela ne signifie pas grand'chose. Bernanos, c'était un camelot du roi. Ce passé-là, il ne pouvait pas plus l'effacer alors qu'il ne l'abolira plus tard. Bernanos restera jusqu'au bout ce vieux Camelot qui, au seul mot de démocratie chrétienne, entrait en transes et que les « larves modernistes et libérales » faisaient hurler. D'un certain « type » de camelot du roi, il avait ce rien d'anarchisme, d'irrespect, de « non conforme » qui est au fond de ce tempérament insoumis, bagarreur et « poignard ». Bernanos s'est toujours rêvé à la tête d'une petite bande de garçons français, de jeunes gaillards prêts à foncer pour *faire de grandes choses* ensemble. C'était déjà le rêve de son enfance, quand, gamin turbulent et farouche, à l'heure où son père, chaque matin, faisait la lecture de la *Libre Parole*, Georges écoutait « la haute voix grave, pleine de noblesse tendre et de tranquillité désolée, avec laquelle Drumont peignait la bassesse irrémédiable, les turpitudes du XIXe siècle expirant... » L'enfant Bernanos serrait les poings et se jurait, quand il serait grand, de « foutre tout ça en l'air »!

Il avait grandi parmi des ecclésiastiques, des religieuses, dans ce hameau de Fressin en Artois, où ses parents habitaient « une vieille demeure dans les

arbres ». Il n'est pas exagéré de dire que toute sa jeunesse fut entourée de « soutanes »! Et quelle place le prêtre, le mystère du prêtre, de l'homme consacré à Dieu seul, ne devait-elle pas tenir dans son œuvre et dans sa vie! Et sans doute est-ce sa sainte femme de mère qui lui donna, en formant son cœur à la Vérité éternelle, le sens de la vocation sacerdotale. Ce sens du prêtre, Georges Bernanos le lui doit, comme il lui doit ses tendances spirituelles, sa formation profonde. Avec ce visage, où tout, et jusqu'à la douceur, à la bonté, avait des traits inflexibles, quel contraste la mère de Georges n'offrait-elle pas avec son mari! Le secret des *deux natures* qu'il y avait en Bernanos, de ces natures contradictoires qui se manifestèrent simultanément sans composer jamais, sans parvenir à fondre leurs contrariétés, sans pouvoir faire la paix entre elles, le secret de cette dualité déchirante qu'on sent au fond de son angoisse, n'est-il pas là? Je n'ai pas connu le père de Bernanos; mais Georges Bernanos m'a assez souvent parlé de lui pour que je me le représente sous l'aspect robuste, un peu vulgaire, d'un bon vivant, d'humeur épanouie et gaillarde, bâti en force et jouissant de la vie sans en perdre une bouchée! Je l'imagine « homme d'un cheval et d'un chien », aimant la chasse, tirant la bécasse et le lièvre, aimant aussi les filles dont le charme ne devait pas le laisser insensible. Mais, à la table de famille, devant « la belle soupière fumante et le vin qui rit dans les verres », M. le curé avait son couvert mis, le dimanche et les jours de fêtes...

Aux « camelots du roi [1] », où il entra à vingt ans, Bernanos fit aussitôt partie de ce petit groupe de militants, de conspirateurs-nés, toujours à l'affût d'un complot, qui s'était intitulé *les hommes de guerre,*

[1] J'emprunte ces détails aux récits de ses amis Maxence de Colleville, Ernest de Malibran et Georges Vaury. Cf. *Georges Bernanos* : essais et témoignages recueillis par Albert Béguin.

pour marquer tout ensemble leur goût de l'action poussée jusqu'à l'ultime sacrifice, et leur horreur de tous les conformismes, fût-il d'A. F. Leur vie, c'étaient la discussion — ils y passaient des heures — et la bagarre! Oui, pour eux, l'*Action française*, c'étaient les nuits passées à l'imprimerie, rue du Croissant, le tumulte des jours de « siège » à travers les escaliers, les couloirs, et sous le porche de l'immeuble voisin du Vaudeville, chaussée d'Antin, où étaient alors installés les bureaux du journal et de la Ligue; c'était la rude et saine camaraderie des combats au Quartier Latin, où, « maîtres du boulevard Saint-Michel, on allait la fleur à la bouche, l'insigne du lys à la boutonnière, la matraque au poing, suivi par les femmes et des camarades éblouis ». C'étaient aussi les discussions passionnées du Cercle Proudhon où, à l'appel d'Henri Lagrange, ce jeune prodige, et la main dans la main des ouvriers, on décidait de courir ensemble « sus aux conservateurs », aux « jaunes » de Biétry, à l'*Action libérale* du pantouflard M. Piou, à la « Ligue des Patrouillotes », des « honnaîtes-gens-provisoires », car tous, étudiants et jeunes travailleurs, se rejoignaient dans une aversion commune pour « les mous, les enrichis, les nantis »! « Conservateurs, opportunistes, libéraux, s'écriait Bernanos de son étrange voix de tête, je ne fais pas cas de vous, ô végétariens!... Je ne nierai pas que vous ayez aussi un rôle à jouer dans l'aimable comédie de l'univers. Quel? *d'être mangés!* » Et il pouffait de rire et de dégoût!

Une poignée d'irréguliers...

A l'intérieur de ce petit groupe, de cette poignée d'« indépendants », d'« irréguliers » que formaient, parmi les camelots de Maxime Real del Sarte et de Lucien Lacour, ses jeunes amis Charles et Ernest de Malibran, Yves et Maxence de Colleville, Guy de Bouteiller, Georges Bernanos était non seulement

l'aîné, le « mentor », mais par ses diatribes, ses éclats, ses sarcasmes, « il nous maintenait, dira l'un d'eux, dans cette voie exempte de compromis que nous nous étions tracée nous-mêmes ». Ah! il ne fallait pas compter sur ces réfractaires pour qu'ils devinssent jamais des partisans dociles! Ces jeunes animaux, qui chassaient de race, on ne pourrait jamais les domestiquer! Ils avaient la tête et le cœur trop chauds pour devenir des séides! Et s'ils donnaient tout à la cause royaliste, représentée sans conteste par la jeune *Action française,* n'arrivait-il pas certains jours, à Bernanos et à ses amis, de regretter entre soi, en petit comité, « les anciens bouchers de la Villette, la troupe des Sabran et des Morès, Drumont, et même parfois les comités et le préfet de monseigneur le duc d'Orléans »! Pour ces garçons, une seule chose comptait : *le coup de force!* Ils ne connaissaient que l'*action* — l'action « par tous les moyens, même légaux ». En attendant, eh bien, ils se battaient avec leurs camarades partout où il y avait de la bagarre : à Versailles, quand fut élu Poincaré, à Paris sur le boulevard du Palais, au cours de Thalamas à la Sorbonne, et, dans la rue Cujas, contre les bandes à cravate bleue que conduisait le « petit Franck ». Après quoi, ils passaient quelques jours ou quelques mois en prison, au quartier politique de la Santé, mêlés aux gens de la *Guerre sociale,* les Almereyda, les Méric, les Merle; ils partageaient leurs provisions avec les terrassiers, ils chantaient ensemble tour à tour : *Vive Henri IV* ou l'*Internationale!* Il leur arrivait aussi d'en venir aux mains et de descendre tous au « mitard »! N'est-ce point de sa cellule que Bernanos devait dater l'un de ses premiers articles, imprimé par *Soyons libres,* organe du « libéralisme intégral »!

En sortant de prison, les « hommes de guerre » étaient naturellement disposés à trouver que le « coup de force » tardait trop. Ils ne laissaient pas, sous cape, de fronder parfois jusqu'à Maurras, en raison,

disaient-ils, de « toutes les folles et des vieilles rombières qui l'entouraient et essayaient d'accaparer le Maître »!

Dégoûtés de ce qu'ils appelaient — déjà! — de « la stagnation », les Colleville, les Malibran avaient essayé, en 1913, de se mettre en relation avec les tenants de la légitimité au Portugal et d'entrer, avec Bernanos, dans leur conspiration. Plusieurs plans avaient été conçus, notamment un coup de main qui devait partir du *Vasco de Gama*, chargé d'armes, et être dirigé conte la flotte en rade de Lisbonne! C'était là leur mission propre, conjuguée, d'autre part, avec une action dans l'Angola! Rien ne sortit de ces merveilleux projets. Maxence de Colleville et Guy de Bouteiller partirent alors pour le Paraguay, dans le dessein d'y fonder, à leur manière, « une nouvelle France »; et, en mars 1914, Ernest de Malibran était allé les rejoindre. Bernanos, lui, ne devait aborder que vingt-cinq ans plus tard dans ce pays qui, avec ses fleuves, ses troupeaux, avait été le rêve de sa jeunesse et fut le premier lieu de son exil.

L' « *Avant-Garde* » *de Rouen.*

En attendant, l'*Action française* avait, dès 1913, confié à Georges Bernanos le soin de relever et de diriger un hebdomadaire de Rouen, l'*Avant-Garde*, pour en faire l'« organe du nationalisme intégral en Haute-Normandie ». Dans chaque numéro, Bernanos donnait un éditorial politique. Mêlé aux rivalités du cru, aux luttes électorales, il s'était aussitôt lancé dans des campagnes d'une violence bien faite pour ébouriffer les « accroupis », les bien-pensants du monde conservateur rouennais, encore qu'il y vitupérât contre leur bête noire, cet ancien professeur de philosophie au lycée, Emile Chartier, qui, sous le pseudonyme d'Alain, publiait dans la *Dépêche de Rouen* ses fameux « Propos d'un Normand ». Ber-

nanos — qui, d'ailleurs, ne l'avait jamais vu — tutoyait Alain, le couvrait d'injures, le traitait de « niais sans gaîté » : « *Ce n'est pas ton idée, Alain, que je méprise,* vociférait Bernanos, *c'est toi-même, sophiste obscur!* » Et comme averti que le jeune sang français allait bientôt couler de toutes parts, Bernanos jetait au visage d'Alain son dégoût : « En attendant, s'écriait le jeune directeur de l'*Avant-Garde*, en attendant de tomber au coin d'une haie pour un sacrifice inutile et avant de lâcher ton oreille d'âne, je veux te dire, Alain, si je peux, combien je sens ta bassesse! » Tel était déjà le ton de la polémique bernanosienne : elle n'a jamais changé.

Les « bourgeois » du *Journal de Rouen* ne mettaient pas Bernanos moins en colère; et quand son directeur, M. Lafond, prit parti en 1913 contre Maurras, — que la République poursuivait devant les tribunaux à je ne sais plus quel sujet, — Bernanos, pour la première fois, va dire ce que la jeunesse doit à Maurras et répondre à l'attaque des « modérés » par cet hommage qui est un engagement :

« Certes, avant que d'écouter les leçons d'un tel maître, par nos origines, par nos instincts profonds, par mille fibres, oui, nous appartenions à la France, mais il a discipliné cet amour et, doublant notre élan par l'accent de l'intelligence et du cœur, il nous a charmés tout entiers. Les juges peuvent bien condamner, la presse asservie faire silence, Maurras a maintenant partie liée avec la France éternelle. Il partagera son destin. Logiquement un jour viendra où tous ceux qui veulent servir la patrie trouveront en cette pensée leur accord, car elle est placée au centre même des nécessités du salut public. Ce n'est pas en vain que Maurras appelle à l'aide devant le jury consterné sa famille spirituelle. Mais la jeunesse lui répond. Pour protéger le cerveau du pays, nos bras sont levés. Vous ne le toucherez pas! Avant que cette clarté ne s'éteigne, avant que cette voix ne se taise, tout notre sang aura coulé. Essayez contre nous vos lois et vos

hommes! Nous sommes les serviteurs du premier serviteur du Roi! »

Quelques mois plus tard, c'était la guerre. Bernanos n'avait pas été tout de suite mobilisé (il ne devait l'être qu'en novembre). En août 1914, il passait ses vacances avec ses parents au bord de la mer, à Saint-Valéry-sur-Somme, où la déclaration de guerre l'avait surpris. Chaque matin, Georges Bernanos venait lire les nouvelles du front qu'on affichait à la porte de la mairie. Le 21 août, mêlé aux baigneurs et aux gens du pays, il lut avec stupeur le fameux communiqué : « *De la Somme aux Vosges...* » qui laissa tout le monde atterré. « *Qu'elle crève!... Qu'elle crève!* », se mit à hurler Bernanos en trépignant de colère et de honte. On crut que ce jeune et vigoureux garçon (on le regardait déjà de travers : pourquoi n'était-il pas aux armées?) on crut, dis-je, que Bernanos voulait parler de la France! Il s'agissait de la République! Mais il faillit être lapidé! Tout Bernanos est déjà là!

Pour « gagner le pain de son ventre »...

A la fin de la guerre, en 1917, Bernanos s'était marié, et Léon Daudet avait été son témoin. Par un singulier paradoxe, cet apologiste du risque devait, en 1919, entrer comme inspecteur d'assurances à la Nationale, qui l'expédia à Bar-le-Duc visiter la clientèle de Lorraine et de Champagne! Bernanos allait désormais employer les deux tiers de son temps à « gagner le pain de son ventre » et celui de sa famille. Les soirs de cafard, il écrivait ce qu'il avait dans la tête, en quelque hôtel du Commerce ou quelque Terminus, « entre deux tablées de manilleurs, sous le regard de la caissière, et dessus ces beaux papiers à en-tête » des buffets de gare qui lui étaient familiers : « *J'ai entretenu aujourd'hui dix-sept bonshommes (sans*

compter les femelles généralement présentes au débat) des bienfaits de l'assurance, en compagnie d'un de mes Agents, ancien notaire, — Johannet [1], *qui croit à ces ruminants, aurait bien dû prendre ma place!* », m'écrivait-il, minuit sonné, sur le marbre d'un mastroquet de Nancy. Et bien que Bernanos n'aimât guère se plaindre des méchancetés du sort, il ajoutait : « *Je ne m'amuse pas. Je serre les dents. Mais comme je suis drôlement organisé, mon ami! Je vous assure (vous savez que je ne fais pas de phrases) que je trouve une sorte de joie féroce à ces complications du malheur! Je ne suis évidemment pas fait pour la joie. Jamais la farce de la vie ne m'a paru si haïssable!... Ah! nous vivons et mourons dans l'épaisseur, mon ami...* »

Errant sans cesse dans la lumière et l'odeur des gares, voyageur fourbu, éreinté par les nuits passées en des salles d'attente, courant les provinces pour y faire son métier d'assureur, Bernanos avait pratiquement rompu avec Paris... Non seulement il vivait à l'écart du « monde littéraire » (« *le plus justement décrié* », disait-il), mais il n'avait plus guère de contacts, en ce temps-là, avec l'*Action française* dont il blaguait « la politique parlementaire » : Léon Daudet n'était-il pas député? Que la Chambre fût alors « bleu-horizon » ne faisait qu'ajouter au dégoût de Bernanos pour le Parlement et « ses sinistres bonshommes »! On ne le revit à l'*A. F.* qu'en 1925, lorsque parut le retentissant article de Daudet sur le *Soleil* : « *C'est vraiment beau!* » s'était aussitôt écrié le cher Léon; et, le premier, Daudet avait tenu à dire qu' « une grande force intellectuelle et imaginative venait d'apparaître au firmament des lettres françaises »! Mais quand Bernanos montait, rue de Rome, à la rédaction du journal, c'était pour y voir Daudet ou Maurras, car

[1] René Johannet venait de publier son *Eloge du Bourgeois français* dans les « Cahiers Verts ».

il n'y connaissait presque plus personne. La plupart de ses camarades qui, comme lui, étaient d'A. F. avant 14, étaient morts à la guerre : Yves de Colleville, Charles de Malibran et combien d'autres, avaient été tués! Les survivants, comme son cher Bouteiller, s'étaient égaillés, repris par cette chienne de vie, mal résignés à crever dans la peau d'un « ancien combattant » n'ayant pas eu la veine de rester là-haut, sur la Marne ou à Verdun.

La grande tribulation.

Voilà quelles avaient été, durant plus de quinze années, les relations de Bernanos avec l'*Action française*. Envers ce « passé », il pouvait donc m'assurer : « *Je suis libre* », lorsqu'en septembre 1926, la grande tribulation commença. Bernanos prétendait même qu' « *en un certain sens, l'Action française n'avait pas volé ce coup dur* ». Qu'entendait-il par là? Oh! ce n'était point contre Maurras, contre les idées de l' « incroyant Maurras » que Bernanos pointait son dépit : c'était contre ce que les doctrines maurrassiennes avaient pu, selon lui, devenir dans la cervelle de certains nigauds et dans les articles qui sortaient de leurs plumes. C'était contre cette « déchéance » que l'ancien camelot tournait sa colère; c'était à ces « larves », à ces « fossiles » que Bernanos en avait! Il les regardait comme des objets, comme des choses, car les « idées » ne l'intéressaient que par leur cheminement dans des êtres : elles avaient toujours pour lui un « visage ». Le créateur de figures, le romancier l'emportait, et son génie imaginatif poussait ses personnages jusqu'à une sorte de « typification » symbolique, féroce et caricaturale. Que lui importaient les victimes? A travers elles, c'était le « monde invisible » qu'il voulait atteindre, le monument d'iniquité ou de sottise qui opprimait son cœur et le cœur de ses pareils. Quand Bernanos se prenait à songer

à certains de ceux que l'*Action française* appelait indistinctement *nos amis,* il se représentait incontinent cet « *imbécile de Z* », ou cette « *pimbêche d'Y* » ; et il voyait, des yeux de la tête, tel de ces « honorables bonshommes » ou telle de « leurs seigneuriales épouses » qu'il avait rencontrés, au hasard de ses tournées d'assureur, et qui avaient eu, les pauvres, le malheur de lui porter sur les nerfs! Cela lui suffisait : impossible de l'en faire démordre. C'est ainsi que, généralisant ses impressions, il accusait en bloc l'*Action française* de « s'être laissé compromettre par les beaux esprits qui jouent les libertins dans les salons et qui y multiplient les sentences et les gaffes ». « *Comme les ruffians violets que le Saint-Siège entretient ici à grands frais, sous prétexte d'information, ne traînent leurs souliers à boucle d'argent que dans ces bas lieux, prennent le mot d'ordre dans les antichambres et cuisinent les domestiques,* me disait-il alors, *le dernier des calembours fait par l'un de ces drôles prend une importance fantastique.* » Et, en fils de Léon Bloy, lui aussi (mais de ce Bloy qui avait la vitupération pour fin propre, et que Maritain « excusait ») Bernanos éructait : « *Il est grotesque d'entendre une jeune fille d'Action française et* « bien pensante » *parler de ses maîtres préférés (!) : Stendhal et Anatole France!* » « *Cela se paie* », ajoutait-il, en justicier implacable.

Mais tout cela n'était, au regard de Bernanos — et il le déclarait lui-même — que « *la partie faible et déjà caduque de l'Action française* ». Dans la bataille qui s'engageait, c'était aux catholiques qu'il voulait voir prendre la place qui leur convenait, la première, à condition de servir d'abord *au premier rang.* Cette « occasion vraiment unique », il ne fallait pas la laisser passer! « *Les explications et les* distinguo *viendront plus tard,* me disait-il. *Nous n'avons pas le choix, nous n'avons pas le temps. Ce qui nous est demandé à cet instant, c'est de nous compromettre jusqu'à la gauche. La cause nationale exige la caution de nos consciences*

et de notre honneur. » Et Bernanos ajoutait à notre adresse : « *Vous savez si l'œuvre entreprise par vous et par Maritain m'a toujours paru indispensable : mais elle devient impossible, inconcevable même,* MAURRAS ÉCRASÉ ! »

Maurras et Bernanos.

Voilà d'abord ce qu'il faut qu'on sache. Impossible là-dessus de se dérober, de se taire. Certes, le temps n'est pas encore venu de tout dire, mais certaines « explications » me semblent désormais nécessaires, je dirais plus : indispensables — sinon, l'on ne peut rien comprendre à l'aventure humaine de Georges Bernanos, et les préjugés qui, aujourd'hui, s'affrontent en sa faveur ou contre lui, risquent de la rendre plus inintelligible encore. Le silence — qu'on voudrait croire « auguste » — observé de façon « prudentielle » par certains critiques catholiques « de droite » sur tout ce qui touche de près ou de loin aux rapports de Bernanos et de Maurras, un tel silence me paraît injurieux, et pour l'un et pour l'autre : on ne saurait le rompre dans l'équivoque. Comprendre Bernanos, ce n'est pas uniquement, bien sûr, le situer par rapport à Maurras, mais c'est, incontestablement, faire état de l'immense importance que Maurras a toujours eue pour lui. Lagor a bien raison de rappeler à ceux qui semblent en éprouver de la gêne, que c'est Bernanos « qui a eu les plus violents cris d'admiration et les plus violents cris de détestation qu'on ait jamais adressés à Charles Maurras, à sa personne, à son œuvre, à son influence ». Bernanos y est revenu sans cesse. Aucun Français vivant, sauf Claudel (et nous-même, à notre étage) ne l'a autant occupé : tous les livres de Bernanos, sauf ses romans, sont marqués de ce souci passionné jusqu'à l'obsession. Son œuvre « polémique » ne diminuerait-elle pas de moitié si l'on en retranchait tout ce qui, directement ou indirectement, vise Maur-

ras, tout ce qui n'a de signification que par référence à cette hantise de Maurras, qu'il le loue ou le vitupère? Admiration ou haine, Bernanos n'en a pas eu de plus violentes, de plus tenaces, et cela jusqu'au bout.

Ses amours retournées...

Passe encore — puisqu'ils n'étaient pas nés — que les nouveaux « bernanosiens » ignorent à peu près tout des êtres et des choses pour lesquels Bernanos a vécu sa forte vie! Ne sont-ils pas entrés trop tard dans cette existence tumultueuse pour connaître rien d'autre que ses colères et pour pouvoir comprendre que ses haines n'étaient que ses *amours retournées?* Bernanos lui-même ne se retrouvait pas, d'ailleurs, dans ces étonnantes « intentions » qu'à la fin de sa vie lui prêtaient d'éminents confrères rencontrés sur « les chemins de la gloire », et il craignait surtout que ne l'y retrouvassent point davantage « beaucoup de braves types qui, sur la foi de ces messieurs, le jugeaient bien différent d'eux, pauvres diables, alors qu'il leur ressemblait comme un frère »! « Aucun de ceux, leur disait-il, aucun de ceux qui me connaissent réellement, se sont assis à ma table, ont filé avec moi sur la moto rouge et grise, ont servi d'arbitres à mes enfants au cours de scènes légendaires ou recollé nos vitres avec du papier, n'oserait nier que ces prestigieuses analyses, que ces magnifiques analyses de mes *intentions* ne révèlent absolument rien de moi-même... Je n'ai pas d'*intentions,* je n'ai jamais eu d'*intentions,* le loisir m'a manqué... Quant à mon prestige, il est à votre disposition, s'il en reste... » Que dire alors des « idées bernanosiennes », de ces « idées » où l'on met Bernanos sous chape?

Sans doute ses derniers commentateurs et ses récents critiques font-ils de vagues, d'insondables allusions au fait qu'avant d'écrire les *Grands Cimetières sous la Lune* — d'où ils datent le « vrai Ber-

nanos » — leur auteur avait pu être « maurrassien ». Mais voient-ils là autre chose qu'une erreur de sa jeunesse aventureuse, une erreur « heureusement réparée »? Du grand drame qui bouleversa sa vie, de l'affaire religieuse de 1926, ils ignorent tout, ou font mine de tout ignorer. Que leur importent ces « remous autour de la condamnation de Maurras par le Vatican »! C'est la rupture publique avec Maurras, c'est « *l'A Dieu Maurras! A la douce pitié de Dieu* » du Bernanos enrôlé par le figaresque François Coty qui seul retient ces âmes charitables. Une telle inconnaissance — ou un semblable escamotage — de ce qui a si profondément meurtri Bernanos, désorienté, désorbité ses « idées », ne fausse-t-elle pas le sens réel de cela même qu'on prétend admirer? De leur héros ainsi mutilé, de « ce vieux molosse aux yeux pleins de sang, qui mordait aux jarrets les moutons gras et les brebis imbéciles », les clameurs des *Enfants humiliés* ou de *Nous autres Français* ne renvoient qu'une image tonitruante et absurde. Et puis — car nous sommes, croyez-le bien, au-dessus du ressentiment, de la rancune — Bernanos mérite mieux que cette biographie dérisoire et grotesque qu'on lui fabrique et qui nous le montre errant aux quatre coins de la France, l'abandonnant avec pitié, émigrant aux Baléares où il prend d'abord le parti des Blancs, puis celui des Rouges, s'enfuyant ensuite jusqu'au fond des pampas d'Amérique du Sud, parlant aux Anglais pendant la guerre, retournant en France à la Libération, la quittant derechef pour s'exiler en Tunisie, d'où un avion le transporte à Paris quand il est déjà aux portes de la mort.

« *Une conspiration contre nos âmes.* »

Le secret de cette course éperdue de vingt ans, traversée de fureurs et de cris, qui pourra le comprendre, si l'on ne sait que c'est en 1927 que *tout s'est joué* pour Georges Bernanos, au moment de cette

« condamnation » de l'*Action française* dont il nous disait avec une mélancolie sans fond : « *Il semble de plus en plus qu'il y ait une véritable conspiration contre nos âmes... Où va-t-on? Que veut-on de nous?* » De l'atroce aventure, Bernanos désespérait alors de pouvoir jamais « épuiser le ridicule et l'ignominie ». « *Vous avez raison,* m'écrivait-il le jour même où il m'annonçait « l'heureuse mort » de son père, *vous avez raison : nous sommes assaillis de toutes parts* » — et de me citer ce mot du Père Clérissac : « Il faut avoir souffert non seulement *pour* l'Eglise, mais *par* l'Eglise. » Et le 28 mars 1927, devant les mesures disciplinaires que Rome venait de prendre à l'endroit de l'*Action française,* Bernanos se sentit atteint jusqu'au plus profond de l'âme : « *Vous devez avoir de la peine aujourd'hui, comme moi,* m'écrivit-il sur le coup. *C'est l'instant, ou jamais, de nous souvenir que notre Père est dans les cieux. Que peut-il nous arriver de pire? Quel plus grand effort a jamais été fait pour arracher, pour déraciner des âmes? Je meurs de honte et de dégoût. J'ai peur de ces gens d'Eglise tous écumants. Je mets mes deux mains sur les yeux pour ne plus les voir. Je ne veux plus être qu'un pauvre pécheur dans les plis du manteau de Notre-Dame. Qui viendra nous chercher là?* »

Jusqu'alors Bernanos s'était de lui-même porté en avant, sans ménager rien ni personne. « *Que n'ai-je mieux qu'une célébrité éphémère à jeter aujourd'hui dans la balance,* m'écrivait-il dès le 14 septembre de 1926. *Mais je donnerai tout ce que j'ai, absolument...* » Fatigué de corps et d'esprit, Bernanos ne pouvait plus penser à rien d'autre. « *Ecrivez-moi par charité. Tenez-moi au courant,* me répétait-il par chaque courrier. *Répondez-moi tout de suite, sans faute.* » Et il ne cessait de me redire : « *Je suis beaucoup plus profondément atteint que vous ne pensez par cette affreuse capucinade, cette sorte de farce* où Dieu est cependant, *bien que nous ne puissions clairement Le reconnaître parmi la troupe abjecte qui ricane et nous crache dans*

les yeux. Si l'un de nos coups s'égarait sur la Face ensanglantée! » Mais Bernanos n'attendait rien de bon « *d'un silence qui,* disait-il, *n'est que prudent et politique, et qu'on ne nommera jamais respectueux que par un dégoûtant calembour* ». « *Si Pie XI s'en contente,* ajoutait-il, *c'est qu'il n'est vraiment pas difficile — non! En ce qui me concerne, je ne m'en sens pas du tout pour baisser le nez en public et m'épancher entre amis... Que voulez-vous que pense le Pape de nos grands saluts et révérences à la cantonade? La vérité est qu'une fois de plus les catholiques de droite lui donneront l'impression d'avoir perdu toute volonté, toute liberté, et même toute sensibilité propres. On nous flanque un coup de trique à l'improviste, et nous attendons pour crier de douleur un ordre écrit de notre directeur politique! Cela est pour paraître à Rome plus injurieux que n'importe quoi.* » De la part de Maurras, la volonté « de ne pas rompre avec un gouvernement ami et allié, sans toutefois lui rien céder », une telle réserve semblait à Bernanos se justifier aisément. « *Mais nous, catholiques!* s'écriait-il. *Pourquoi laissons-nous réduire l'affaire aux proportions d'une simple querelle entre Rome et une association suspecte? Il s'agit de bien autre chose! Ce n'est pas en tant que royalistes, mais en tant que catholiques que nous sommes absolument résolus à briser toute nouvelle tentative de ralliement.* L'Action française *à terre, il est facile de prévoir que les autres organisations de défense et de combat seront vite à leur tour culbutées. Ni Doncœur, ni le père Castelnau lui-même ne sont dans l'esprit de Bierville* [1]. *Nous avions à faire connaître au Pape qu'il y a, en France, une opinion catholique irréductible, dont le choix est fait. Le moral de nos troupes est admirable. L'injustice a dégoûté tout le monde, à l'exception de Cornilleau et de ses pareils. Alors quoi?* »

[1] Où s'étaient rassemblés les démocrates et pacifistes chrétiens, à l'appel de Marc Sangnier.

« *Et Maritain?...* »

— *Et Jacques?* interrogeait aussi Bernanos. *Que pense Maritain? Dites-lui et redites-lui que je l'entends et que je l'aime.*

Au début de notre amitié, Bernanos ne nous séparait pas, Jacques et moi. Dès l'abord, je l'avais vu soucieux de « mettre au clair les sentiments étrangement contradictoires qui, m'avouait-il, le tiraillaient pour et contre Maritain » : « *Il m'est impossible,* ajoutait-il, *d'en rester avec Maritain sur le pied d'une indifférence sympathique. Qu'est-ce que c'est que ce pressentiment? D'où vient-il? Je n'ai plus trop bonne opinion de la méfiance confuse qui m'éloignait de lui. En de telles conjonctures, il faut jeter son jeu.* » Et Bernanos avait jeté le sien : il était allé voir Maritain. Mais la défiance de Jacques à l'endroit de Bernanos n'était pas moindre : la publication du *Soleil de Satan* dans notre collection du « Roseau d'Or [1] », les avait cependant rapprochés; et lorsque Maritain lui avait proposé quelques corrections, Bernanos les avait faites « pour l'amour de lui » : « *Je crois néanmoins ses scrupules exagérés,* m'écrivait alors Bernanos. *Dieu paraît sans doute dans mon livre un maître assez dur? Et après? Que dire de celui qu'on trouve au fond de n'importe quelle souffrance, et presque toujours absent de nos joies? Et puis, comment voulez-vous que j'évite de scandaliser certaines petites âmes femelles? Cela est*

[1] A peine le roman de Bernanos venait-il d'y paraître, que Maritain s'inquiéta. On lui avait dit « que Bernanos courait des dangers à Rome ». Il m'avait chargé d'en écrire au Père Garrigou-Lagrange — n'ayant pas le temps de le faire lui-même — et de lui donner l'avis du Père Gillet, qui lui avait dit, la veille, « combien il déplorerait une censure et combien il estimait le livre ». « *Dans cette affaire,* me disait Maritain, *j'ai le pressentiment qu'il faut se méfier du clan libéral, qui se vengerait de nous sur Bernanos. Il faut donc ne pas s'endormir!* »

dans ma nature même. Le sang de la Croix leur fait peur. C'est peut-être qu'une seule goutte suffit à les rédimer. J'ai besoin de me plonger dedans, moi. Hélas, je n'en suis pas encore à fignoler mon salut!... » Néanmoins Bernanos s'était senti « honoré » de l' « affectueuse confiance » de Maritain; il y avait répondu de son mieux... Que de traverses cette difficile « amitié » n'allait-elle pas connaître! Il fallut la guerre d'Espagne, Munich, puis, après la défaite de la France, la campagne brésilienne de Bernanos en faveur de la Résistance gaulliste, pour que Jacques et Raïssa Maritain oubliassent les « calomnies » de Bernanos, cet admirateur de l' « abominable Drumont ».

Dans le moment où nous sommes, aux premiers jours de l'affaire romaine, Bernanos *entendait* Maritain, quand, dans son écrit d'octobre 1926 : *Charles Maurras et le devoir des catholiques*, notre ami déclarait qu'une « obéissance négative » serait indigne de nous. « *Certes*, disait Bernanos, *une telle obéissance laisse au cœur trop d'amertume, elle fait trop de mal pour être réellement bénie.* » Mais Georges Bernanos — qui n'était pas un « philosophe » — voyait de « nombreux pièges » dans l'équivoque entretenue par les « cercles d'études » que proposait d'instituer Maritain — cercles d'études où « la théologie eût contrôlé, au jour le jour, l'action politique de Maurras ». « *Joli prétexte à nous étrangler!* » s'écriait Bernanos. Catholique, Bernanos savait combien « *la conscience du public de l'* « *Action française* » *était cruellement travaillée!* » Il sentait aussi que « *la ligne était diaboliquement incertaine entre la soumission et le dérobement, la solution héroïque et la solution paresseuse. Hélas! nous ne sommes pas des moines!* »

Tout expliquer, comme le faisait Maritain, par une « intervention de la Providence » ne semblait pas à Bernanos répondre à tout, ni répondre à ce qui était exigé de nous. « *Mais quoi!* nous disait-il alors, *si l'évidente injustice de l'archevêque de Bordeaux appartient*

telle quelle au plan de la Providence[1]*, notre témoignage pour la grande âme écrasée n'était-il pas aussi dans les desseins de Dieu?* » Et de me dire en confidence : « *J'ai quelque droit à présenter cette objection, moi qui n'eus jamais pour Maurras, vous le savez, qu'une admiration sans tendresse!* » Mais témoigner pour Maurras, combattre pour Maurras, se donner sans réserve, faire face, Bernanos ne concevait même pas qu'on pût agir autrement. Accablé, saturé de dégoût, il l'était plus qu'un autre (« *Je ne vaux quelque chose que dans ces moments-là* », disait-il en riant) mais il ne se sentait pas moins capable de « tenir n'importe quel coup ».

« *Cela qui vous manquait, nous l'avions...* »

On le vit bien quand, en novembre 1926, au chevet de son père à l'agonie, il interrompit ses prières pour rédiger d'un jet cette lettre à la *Revue fédéraliste*, où il prenait ouvertement position pour Maurras :

« *Seul, seul à l'oser dire publiquement, je me tourne vers l'homme dont la grande âme indomptable espère toujours, parce qu'elle ne connaît pas le mépris. Je n'ai aucun titre à parler de l'*Action française, *car, depuis bien des années, je ne figure plus sur ses contrôles. La passion politique est ici bien dépassée, la haine fait silence, et l'admiration même se tait. Que ceux qui sont trop vils pour regarder une conscience mise à nu baissent les yeux. Je vous demande pardon, Maurras, au nom*

[1] Entre autres imputations fausses, l'archevêque de Bordeaux n'écrivait-il pas à propos de « prétendues lois physiques dont la société relève exclusivement » : « C'est ce qui fait dire au chef de l'Action française : « *Défense à Dieu d'entrer dans nos observa-* « *toires* » — phrase qu'on chercherait en vain dans toute l'œuvre de Charles Maurras et qui ne s'y trouve ni dans l'esprit ni dans la lettre. Dix ans plus tard, les démocrates chrétiens de *Temps présent* reconnaissaient eux-mêmes que la lettre du cardinal Andrieu contenait « *des erreurs matérielles ayant parfois l'aspect de véritables abus de confiance intellectuelle* ».

des catholiques que vous avez associés au moins de cœur à votre œuvre immense. Tout ce que le génie peut dispenser de lui-même, vous l'aurez prodigué sans mesure. Nul ne sait mieux que nous la puissance et la portée de votre effort, lorsqu'une admirable générosité intellectuelle nous conduisait jusqu'aux frontières mêmes de la foi. Mais le génie a eu sa part de la malédiction jadis portée contre notre nature; il doit être aussi racheté. Or cela qui vous manquait, nous l'avions, nous. Nous étions le levain qui travaille la pâte du dedans et rend efficace le labeur de l'ouvrier. Vous nous donniez le génie, nous vous apportions l'indispensable, la divine Charité. Hélas! une fois de plus, nous n'aurons pas assez agi, assez prié, assez aimé. La bénédiction que nous demandions pour vous et pour l'œuvre commune, nous l'aurons sans doute implorée en vain, d'un cœur trop lâche. Voilà que nous vous manquons au moment décisif. Voilà que nous sommes, au contraire, pour votre grande âme dévorée d'inquiétude dans son tragique isolement, un scandale intolérable. Comptables de vous à Dieu, Maurras, nous vous demandons pardon. »

Le scandale, hélas, trop de catholiques le voyaient ailleurs; et le noble cri de Bernanos jeta dans leur troupe la confusion et la gêne que causent inévitablement aux âmes faibles les exigences de l'amour. A peine Bernanos, par ses seuls moyens, l'avait-il fait entendre qu'ils n'eurent plus qu'une hâte : le désavouer, le mettre à part, et séparer leur « cause » de celle de l'intrépide qui n'avait demandé conseil à personne pour se porter où la justice et l'honneur voulaient qu'il fût. « *Je reçois une lettre du pauvre Y... qu'une semonce publique (dit-il) de Maritain et de l'abbé Lallement a effondré,* m'écrivait alors Bernanos. *Répétant sans doute les propos de ces messieurs, il me rappelle généreusement que* « la franchise et la générosité ont des audaces parfois regrettables ». *On ne peut mieux dire en patois, et, depuis longtemps, l'*Exégèse des Lieux communs *m'avait renseigné là-dessus. Voulez-vous prier qu'on me fiche personnellement la paix?* » Bernanos avait bien d'autres « scru-

pules » que ceux-là : « *Je pense,* ajoutait-il d'ailleurs, *je pense avec désespoir aux braves et simples cœurs qui vont croire, à la lecture de mes lettres, que je m'attribue quelque autorité sur les consciences. Mais je me moque des prétentieux ou des nigauds qui vont disant que j'ai obéi* « à l'élan de mon âme généreuse » *ou quelque chose d'approchant...* »

« *Créer un scandale* » — oui, certes, Bernanos l'avait cherché — « *comme dans certaines maladies, un médecin favorise la fièvre* ». A tout prix, il eût voulu « tirer les catholiques d'un silence intolérable ». « *Dès lors que le pape avait parlé,* me disait-il alors, *Maurras devait passer à l'arrière-plan ou plutôt (je m'exprime mal) on ne devait plus entendre que nous. Nos cris d'indignation ou de douleur eussent sans doute amené à des éclaircissements, à des précisions indispensables. Comme il arrive toujours, le gros eût rallié ceux qui s'affirmaient publiquement avec éclat. La multitude des catholiques d'Action française eût ainsi pris conscience d'elle-même, en tant que force indépendante, et le projet tout théorique de Maritain fût devenu une réalité vivante. Ce pouvait être le point de départ d'un renouvellement spirituel dont l'A. F. avait bien besoin, car elle manque déplorablement de vie intérieure. Nous retombons à pic dans le* « *Politique d'abord* » *interprété dans sa lettre. Notre dépendance éclate à tous les yeux. Ceux qui ne la voient pas ont, comme dit le poilu, une santé!!!* »

« *Votre heure est venue...* »

Tel avait été son « rêve », et peut-être secrètement Bernanos pensait-il qu'il m'appartenait de le « réaliser ». Mais s'il reprochait à l'*Action française* son « manque d'ouverture aux choses de l'âme, aux réalités proprement chrétiennes », Bernanos se gardait bien d'en accuser Maurras, « l'empirique ». Ceux qui le mettaient en rage, c'étaient « ces catholiques d'Action française (ce ne furent d'ailleurs jamais les plus

éminents d'entre eux) qui singeaient Maurras, au lieu d'ajouter à l'empirisme maurrassien tout ce que leur foi leur faisait connaître ». Et bien qu'il s'amusât beaucoup de se voir rangé parmi ces « sacrés écrivains néo-thomistes » — lui qui n'avait jamais ouvert la *Somme* et ne savait que son catéchisme — de quel œil Bernanos n'eût-il pas regardé ce propagandiste d'A. F. qui disait un jour que « le thomisme est un détour bien long, et trop hors de portée de la plupart, pour conduire les esprits à Maurras »? Il s'agissait bien de cela! J.-L. Lagor le dit justement : « Il s'agit de tout le contraire : par Maurras, grâce à Maurras, *conduire à tout ce qui en vaut la peine.* Ce n'est certes pas saint Thomas qui conduit à Maurras, sauf exceptionnellement : c'est à Maurras qu'il arrive de conduire à saint Thomas et à l'Eglise, et l'Eglise, elle, conduit au Christ... Il serait tragique, et surtout absurde, d'inverser les finalités. » Et c'était bien ainsi que Bernanos avait compris ce que devait être, dans cet ordre, notre apport à Jacques Maritain et à moi. En l'occurrence, il ne reprochait pas à Maritain d'être un philosophe : « *Mais on ne peut être à la fois,* disait-il, *arbitre et chef.* »

Ce « chef », sans doute Bernanos eût-il voulu me voir le devenir. Comme Maritain jadis, mais dans l'ordre de l'action, il me disait alors : « *Faites-moi une petite place dans tout ce que vous souhaitez de tenter. Je vous suivrai... Je crois de toute mon âme que votre heure est venue. Je vous aime en Dieu comme le frère que j'ai choisi.* » Quel crédit Bernanos ne m'avait-il pas ouvert, et quelles n'étaient pas, au début de notre amitié, ses illusions à mon endroit? Il y aurait bien de l'immodestie à montrer en quels termes les exprimait son cœur, si ces paroles immodérées n'éclairaient point ce que Bernanos avait rêvé d'une telle rencontre, et si leur extravagance n'expliquait pas la fureur des invectives où sa « déception » plus tard l'entraîna. « *Je désirais votre amitié, je la*

désirais depuis longtemps, me disait-il dans la première lettre que j'ai reçue de lui. *Cela double ma joie, de l'avoir non pas seulement sollicitée, mais obtenue, ou si vous voulez conquise... C'est ainsi qu'une certaine fierté nous mesure les consolations...* » Et puis comme il mêlait à tout son humour, Bernanos se rattrapait en riant : « *J'avais sensiblement honte, l'autre jour, devant vous, de ma mine florissante, et de cette espèce de ventre dont je suis affligé, quand il y a déjà dans le monde une telle surabondance de tripes! J'avais l'air d'un bonhomme du G. Q. G. égaré en première ligne... Car,* ajoutait-il, *vous êtes en première ligne, mon ami, et il y a même dans vos barbelés, un jolis tas! Malheureusement il en reste... tant et tant, surtout de ces brutes caressantes dont on voudrait briser le sourire sur les dents...* » A cet effort de ma vie, de mon œuvre, Bernanos se sentait fraternellement associé; n'allait-il pas jusqu'à oser me « dire en face » : « *Votre vie me semble dix fois plus précieuse que la mienne... Que je veuille ou non, bon gré, mal gré, tout ce que je suis témoigne pour vous...* », — et c'était pour me répéter encore : « *Votre pensée m'est un appui bien précieux, une sécurité bien forte.* » Et de se montrer surpris, irrité, puis déconcerté, désolé du ton, de l'accent, que je prenais pour ne pas m'en laisser abuser! Il y voyait je ne sais quelle affectation et décelait là-dessous « un brin de jansénisme »! Bernanos était pourtant sérieux quand il apportait à mon existence surmenée le réconfort de son âme rayonnante et qu'il tenait, parmi ses traverses, à m'assurer : « *Vous n'avez pas entrepris de séduire les intelligences — et non plus de les orner — mais de les libérer, les rendre libres. La rançon de leur liberté, c'est l'esclavage où vous êtes... Ce que vous donnez aujourd'hui, si peu qu'il vous semble, est sans prix.* » Il ne s'agissait, en effet, ni pour moi, ni pour lui de « talent » ou de « littérature »! « *Vous portez un autre signe* », affirmait Bernanos. Ce signe-là, il me l'avait mis, comme plus tard il se prit à m'en

mettre un autre. J'étais devenu un personnage de son propre drame intérieur. Il n'allait pas, hélas! sans risque pour soi-même, et pour tout ce qui personnellement vous touche, de subir cette effrayante transmutation! A l'instant où nous sommes, les épithètes dont Bernanos usait à mon endroit, eussent été bien propres à m'infatuer, si ma « modestie » (ou « un diabolique orgueil », disait-il) ne m'eût fait fermer les yeux, tant je m'y sentais inégal, quand la force et la profondeur du sentiment qui l'attachaient à moi s'exprimaient par ces hyperboles : « *Que vous dire,* m'écrivait-il alors, *que vous dire que vous ne sachiez déjà, ou* devriez savoir? *Mes dix-sept ans s'étaient donnés à Maurras, je veux dire à un ordre que je croyais total. Mais j'ai compris très tôt qu'on ne peut confondre l'adhésion de l'intelligence avec la foi, et je ne suis qu'un homme de foi. Vous m'avez permis de me compléter sans me renier, sans rien renier, de boucler la boucle. En ce sens, vous êtes véritablement...* » — mais le reste ne saurait se transcrire sans impudeur, encore que Bernanos ajoutât : « *C'est embêtant que vous n'ayez pas vingt ans de plus, j'oserais plus facilement vous le dire en face.* »

Il y avait tout de même, sous ces affectueuses outrances, le désir d'entreprendre, en profonde communion d'esprit, une œuvre qui, à lui comme à moi, nous semblait nécessaire. Maurrassiens, nous l'étions l'un et l'autre; mais, catholiques, nous ne pensions pas qu'il fallût imiter Maurras en tout et chercher près de lui ce qui justement lui manquait. Comme l'avait dit Maritain au début de l'affaire : « *Qui de nous avait jamais pris Maurras comme maître en matière de foi?* » Il y avait aussi, je l'ai dit, des choses que nous n'aimions guère, qui nous inquiétaient même dans certaines admirations de Maurras. Il nous déplaisait, à nous aussi, que Maurras eût tant connu Anatole France! Nous ne voyions dans France qu'un écrivain secondaire, subtil, érudit, qui ne méritait

pas qu'on le proposât à l'admiration du monde. Bernanos, lui, craignait que « prenant prétexte d'une réaction contre une nouvelle anarchie romantique, le XVIIIe siècle n'essayât de rentrer derrière ce vieillard éreinté » — ce qui lui semblait un remède pire encore que le mal!...

Les monstres mous.

Quand Pierre Lasserre et Jacques Boulenger se mirent à éplucher mon « jugement » sur Renan, Bernanos commença d'aligner certaine diatribe, dont la virulence effraya trop Maurice Martin du Gard pour qu'il la fît paraître dans les *Nouvelles Littéraires*, et, n'étant ni spadassin ni homme du monde, le bon Frédéric Lefèvre s'était d'avance récusé. Ah! Bernanos ne mordait pas avec les gencives!... Je viens de retrouver ce texte resté manuscrit au fond d'un tiroir : qu'on me permette d'y relever des propos qui ne sont pas étrangers à ces mémoires :

« *Le bonhomme France et le bonhomme Renan sont morts : vous ne m'en voyez pas autrement fâché,* déclarait dès l'abord Bernanos. *Cela dit,* continuait-il, *quel cœur vraiment humain ne souhaiterait pour eux le silence et la dignité inattendue de cette position horizontale, première attitude sincère de ces deux tragiques coquettes? A Dieu ne plaise que je sois resté jadis insensible au pathétique macabre de la danse qu'ils ont dansée! Déjà plus qu'à demi cadavres, on les vit tricoter de leurs vieilles jambes lasses, esquisser des pas et des pirouettes, et faire encore à la Joie, à la Douleur, à l'Amour, une nique exténuée. Si leur rire cassé sonnait faux, que leurs larmes étaient obscènes!... La seule pudeur voudrait qu'on laissât les deux bonshommes à leurs noces éternelles... Hélas! ils ont des amis, et par une disgrâce dernière, ce sont des amis beaux esprits...* »

Dieu sait si Bernanos avait les beaux esprits en horreur! Il ne savait rien de plus sot dans le monde

qu'un « bel esprit tenant boutique de scepticisme » : et nul ne l'agaçait autant que ces « petits virtuoses », cette « espèce de rongeurs qui grignotaient la cervelle et le cœur français »! Ils lui semblaient surtout terriblement hors de page, et il ne le leur envoyait pas dire :

« *Il faut le dire à ces survivants,* écrivait-il à la fin de l'envoi, *ils n'en sont plus, hélas, à lutter contre la mode, ou l'envie : ils luttent contre le temps : ils ne desserreront pas ses mâchoires. Qu'ils ressuscitent le bonhomme France et le bonhomme Renan, cela encore serait aussi vain que de les peindre, car il faudrait ressusciter avec eux tout un public aboli, tout un monde. Et d'ailleurs ces deux bonshommes ne leur appartiennent pas plus qu'à nous : à peine refroidis, les sots affamés se disputaient déjà leurs reliques, et ils figurent désormais sur les autels démocratiques, entre Raspail et Garibaldi! L'extrême pointe de leur ironie est brisée, la petite secousse n'est plus ressentie par personne, mais ceux qui en connurent jadis, au bout de leurs doigts effilés, l'agacement, ne se consolent pas de vieillir, et que nous en soyons témoins. — Vous n'éprouvez rien? — Non. Ils perdent patience, ils tapent du pied. Que je les plains! Certaines vanités saugrenues, si nous les ouvrons en deux, nous trouvons dedans une adolescence encore vivace, un petit monstre flétri qui garde quelque chose de l'enfance. Ce grand souci de paraître, ce ton pédant qui dissimule une impertinence affectée, ce don-juanisme intellectuel — qui n'y reconnaîtrait la gourme du lycéen libéré d'hier et son cynisme enfantin? Que le talent y abonde, et surabonde, je le veux... mais quoi? Nous sommes quelques-uns dans le monde à ne plus savoir jouer avec notre âme, ainsi qu'avec un chat familier : elle a grandi, elle implore une réelle étreinte. On n'est pas, sans un peu de ridicule, essayiste jusqu'à la mort. D'être essayiste, c'est l'affaire de Chérubin.* »

Tels étaient nos « combats » fraternels... Dans mes « barbelés », Bernanos jetait ses grenades incendiaires, ses fusées éclairantes! Mais ce qui faisait notre entente

essentielle, n'était-ce pas notre commune expérience de la guerre — l'épreuve sensible de la guerre qui nous avait contraints « à une révision complète des valeurs morales » et qui, nous le sentions obscurément, avait éveillé dans un grand nombre d'âmes ce que Bernanos appelait « le sens du tragique de la vie, le besoin de rapporter aux grandes lois de l'univers spirituel la vaste infortune humaine ». Le problème de la vie, Bernanos ne le définissait-il pas : « le problème de la Douleur »? Ce sens des réalités de l'âme, des réalités proprement chrétiennes, voilà ce qu'on ne trouvait guère chez certains « Orionides » qui, dans leur recherche ingénue de la vieille France, nous semblaient se complaire exclusivement au fond des venelles d'un classicisme rendu stérile — et nous nous en montrions inquiets. N'était-ce pas là ce que Bernanos m'avait écrit au début des difficultés de l'A. F. avec Rome : « *Le mot d'ordre était réaction partout,* me disait-il alors. *La réaction littéraire (la fameuse restauration du goût) a été consciencieusement sabotée. Ce sabotage a, de biais, atteint les âmes. Il nous a tenus à l'écart de la grande réaction catholique dont le génie claudélien nous fournissait pourtant les éléments. Il ne s'agit plus des querelles de pédants, mais du dessèchement de la sensibilité, de sa véritable déchéance...* » A travers le désert d'une littérature à ce point appauvrie, Bernanos redoutait de voir reparaître — et ici il parlait comme Maurras — « le sauvage, l'homme de la nature, le primate plein d'orgueil, plein de songes, et ruminant la ruine de la planète avec un cœur d'enfant : le Genevois Rousseau »!

« *Littérature...* »

Ah! certes, nous n'étions pas des « littérateurs », et nous n'avions que faire du talent qui n'est que le talent! Je m'étais même étonné, en lisant le *Soleil de Satan,* que Bernanos eût parlé à la première ligne

de son premier roman, de « certain soir qu'eût aimé P.-J. Toulet », comme si l'auteur de la *Jeune Fille verte* eût été l'un de ses auteurs préférés! « *Oui,* répondait Bernanos à notre cher Michel Dard qui lui adressait le même reproche, *oui, j'ai bien fait dès le seuil d'adresser cet adieu à la littérature.* » Et pourtant, ne reprochions-nous pas parfois à Maurras de méconnaître Claudel et Péguy, de ne les juger qu'à travers ses répugnances, de n'avoir jamais ouvert un livre de Gide, depuis le *Roi Candaule,* de n'avoir pas lu l'œuvre de Marcel Proust, et d'ignorer la plupart des écrivains, des romanciers qui étaient arrivés à la notoriété après la guerre de 14! Oui, à une certaine époque de sa vie, pressé par sa tâche, remettant à plus tard de se renseigner sur ce qu'il n'estimait pas urgent et essentiel — et l'urgent, l'essentiel, pour Maurras, c'était « de remonter le courant du siècle » — Maurras avait dû renoncer à étendre indéfiniment le champ de ses lectures. De là, comme le dit Henri Clouard, que les lectures de Maurras se sont presque arrêtées alors ou sont devenues accidentelles, poursuivies sans méthode, au hasard des journaux, des revues, de certaines polémiques. Tout occupé de ce qui était son œuvre propre, à lui Maurras, et de ce qui retenait l'attention de son esprit, Maurras n'avait plus de temps à donner aux « vient de paraître »... Tout cela, d'ailleurs, n'était-il pas accessoire? Ne pouvions-nous pas continuer, Bernanos et moi, à n'aimer ni Taine ni Renan — malgré le rôle qu'ils avaient joué dans l'itinéraire intellectuel de Maurras — à mépriser Anatole, en dépit de la tendresse que Maurras lui gardait, à admirer Claudel et Péguy, quoi qu'il en fût de sa propre aversion, bref à garder nos dieux et à malmener les siens quand l'occasion s'en présentait, sans que rien d'essentiel fût atteint — et l'essentiel, c'était cette œuvre politique que nous, catholiques, nous pouvions, nous devions compléter, parachever peut-être...

Politique et religion.

J'ai dit que Bernanos l'avait rêvé, que les difficultés de l'A. F. avec Rome lui paraissaient à cet égard « providentielles », qu'il nous voyait déjà à la tête de ce mouvement de restauration intégral, dont les Blanc de Saint-Bonnet, les Hello, avaient eux aussi rêvé jadis. Les « conseilleurs » qui secrètement nous y poussaient — qu'ils appartinssent à la hiérarchie ecclésiastique ou à certains milieux catholiques dits de droite — ne cherchaient, en l'occurrence, qu'à nous « manœuvrer » et d'abord à nous faire abandonner l'*Action française*. L'opération était trop évidente, et nous n'étions pas assez naïfs pour nous laisser prendre à leurs pièges. Certes, ce qui manquait à l'*Action française*, nous l'avions, nous catholiques; nous pensions même qu'il y avait un équilibre à trouver, une réforme spirituelle à promouvoir, une place qui devait alors être prise, sans que nous eussions à quitter Maurras. Cette mission, nous ne l'eussions pas refusée, mais dans l'honneur et la fidélité. Seuls ceux qui savent ce qu'est un devoir politique et qui prennent au sérieux la Révélation chrétienne peuvent comprendre quel drame épuisant, difficile, est le « drame du chrétien aux prises avec cet irrécusable devoir ». Ce drame, Bernanos l'a vécu intérieurement, sans répit, et il n'y a pas trouvé d'issue, ou plutôt il n'en a plus trouvé à partir du moment où il s'est détourné des idées politiques de ce qu'il avait pourtant appelé le « génie maurrassien ». N'est-il pas allé jusqu'à dire : « Celui qui a été maurrassien et qui ne l'est plus risque de n'être plus rien? » Si excessif qu'il soit, un tel aveu explique assez la violence de son désespoir quand il ne trouva plus d'autre parti à prendre qu'à se renier lui-même. Oui, Maurras « condamné », il nous restait, bien sûr, ses maîtres catholiques, ceux-là mêmes à qui son propre génie se

réfère sans cesse, les Bonald, les Joseph de Maistre — et c'était vers ceux-là que le Père Léonce de Grandmaison, au début de la crise de l'A. F., nous conseillait de retourner, pour les enseigner à une jeunesse en désarroi. « Mais, mon Père, lui répondis-je alors, croyez-vous que ces jeunes gens iront chercher dans la poussière des bibliothèques ces vieux textes à qui Maurras a su rendre les couleurs de la vie, qu'il a animés, actualisés, repensés, leur donnant une nouvelle « entrée » dans les intelligences et dans les cœurs? Tout a été dit, sans doute — et Maurras lui-même se rend l'hommage de n'avoir jamais rien inventé — mais rien ne remplace le prestige d'une grande voix vivante, *présente* parmi nous! »

« *Un conseil d'abandon.* »

Voilà ce que je représentais aussi à Jacques Maritain : je lui montrais la faiblesse de la jeune génération, les dangers, les méprises, auxquels je la voyais exposée. Et lorsqu'il publia *Primauté du Spirituel,* je lui dis en substance :

« Comme moi, vous songez à l'audience de ces jeunes gens qui sont appelés à prolonger notre effort. Si haute, si « profonde » que soit la parole que vous portez, mon cher Jacques, comment ceux-ci l'entendront-ils? Comment appliqueront-ils le conseil? Les jeunes intellectuels d'aujourd'hui ne sont pas braves devant l'événement : ils le fuient [1]. Je ne parle pas ici de ceux que leurs passions nationales ou civiques entraînent dans l'action politique : ceux-là, hélas, sont de plus en plus insen-

[1] En mars 1928, Maritain devait me dire à la suite du discours que je venais de prononcer au banquet Charles Benoist : « ...*Sous prétexte de réalisme et de prise sur l'événement, vous enfoncez les jeunes intelligences qui vous écoutent dans la boue du monde!... Et les gens pour qui vous semblez choisir, si bruyamment qu'ils occupent la scène (et à cause de cela sans doute), sont des « hommes « de chair et de sang », portent en eux la marque de la Bête!* »

sibles aux « doctrines » de leurs maîtres; ils méprisent l'intelligence, mais les autres ne la méprisent-ils pas aussi à leur manière qui ne lui demandent que ses jeux ou des possibilités d'évasion?... N'est-ce pas ainsi que, par ignorance, par faiblesse ou par lâcheté, certains d'entre eux interpréteront cette « primauté du spirituel » qu'à une heure si trouble, vous venez leur rappeler? Ceux-là s'élèveront-ils à l'héroïsme intérieur où vous les conviez, eux qui se révèlent si démunis dans les difficultés ordinaires de la vie? Jacques, il faut tenir compte de la faiblesse, de la pusillanimité des âmes; il ne faut pas d'abord trop exiger d'elles. Pour beaucoup de ces jeunes gens, la contemplation — comme l'action, d'ailleurs — ne sera qu'une autre façon de se fuir, de se perdre : « mysticisme », « activisme », où qu'ils s'engagent, ce ne sera, en l'occurrence, qu'une affaire de tempérament! Maurras, Daudet, seront surtout suivis par de jeunes Français optimistes et batailleurs; les pessimistes, les « inquiets », eux, discerneront sous votre propos une sorte de « catastrophisme » caché, qui ne s'accorde que trop avec leur défaite intime et ne fera que l'aggraver encore.

« J'entends bien, ajoutai-je, que vous ne conseillez rien de pareil, mais j'ai déjà observé la « dépression » que votre livre a causée en maints esprits sincères; ils ne raisonnent pas, ils sentent; ils n'ont ni la culture intellectuelle, ni la formation spirituelle, qui pourraient les prémunir contre les suggestions de leur sensibilité. Ils n'ont plus le sens de leur vocation. « *Il n'y a plus que la poésie* », me disait tel d'entre eux. « Il n'y a plus que le *spirituel* », dira désormais cet autre. Craignez que beaucoup ne l'entendent d'une manière anarchique, individualiste, et qu'ils ne soient beaucoup plus près d'un Benda que de vous, que l'« éternel » ne soit qu'un alibi qui dissimule leur impuissance à vivre dans le dur temps présent, à accepter et à faire leur métier d'hommes! Car, comme jadis, au sujet de Bergson, où Benda semblait déjà vous rencontrer — et quelle gêne n'en ressentiez-vous pas? — voilà que ce critique spinozien défend le « transcendant », qu'il s'insurge contre « la religion du temporel »! Lui aussi, Benda, attaque le « nationalisme », le « politique » et

oppose au réel, l'intellectuel et le métaphysique! Qu'il soit de « gauche » ou de « droite », un jeune Français d'aujourd'hui entend Benda et Maritain parler un langage qui lui paraît identique : imaginez son désarroi! Vos deux voix, dans ces têtes informes, ne risquent-elles pas de se confondre en un même conseil d'abandon? »

Et c'était pour conclure :

« Il m'est pénible de « minimiser » de la sorte la portée de vos enseignements, et j'y ai d'autant plus de scrupules qu'il ne s'agit pas seulement pour vous d'une thèse, d'une position doctrinale à défendre, mais de la substance de votre vie; il s'agit de la nourriture de votre âme, de la Parole divine enfin que vous élevez au-dessus de nos pauvres contestations, pour nous en sauver! Mais manquerai-je de foi et d'espérance pour ne pouvoir fermer les yeux sur tant d'effets qui m'épouvantent? Ne les négligez pas, tenez-en compte. Et je ne parle pas seulement ici des dangers que court notre patrie, ni des passions anti-religieuses que réveillent ces misérables disputes : c'est de l'*intelligence* qu'il s'agit, c'est de sa « vie propre », où l'ordre spirituel est lui-même engagé. Qui la défendra, si l'intérêt se porte ailleurs? Voilà que partout on l'attaque. Il ne s'agit pas entre nous de « séparation », que rien ni personne ne saurait accomplir. Mais, demain comme hier, l'œuvre où vous m'avez appelé, guidé, affermi, ne nous faudra-t-il pas la poursuivre pour que la cause de l'esprit ne soit pas elle-même trahie?... Pour moi, je ne puis songer sans une tristesse infinie à ces garçons, si confiants naguère, si malheureux aujourd'hui sous leur apparente révolte. Ils sont nôtres par le cœur, par le sang, ces enfants meurtris, humiliés : voilà notre famille et notre descendance. Oh! certes, je ne vous dis pas d'écarter les « enfants perdus » qui viennent frapper à votre porte, les Cocteau, les Maurice Sachs, les Cattaui! Mais les garçons français qui sont d'authentiques chrétiens de vieille race, allez-vous les abandonner? Nous avons *mission* pour « ceux-là. »

Puis j'ajoutai à mon appel ces considérations de fait :

« Si fortement construite que soit votre thèse antilibérale, ce sont les libéraux, les modernistes d'hier et d'aujourd'hui qui la font servir à leurs desseins. Dans le moment même où ils se prévalent de vos principes, où ils se présentent en défenseurs de l'autorité romaine (qu'ils dédaignaient naguère) et feignent de vous soutenir, voyez-les conjuguer leurs efforts pour une suprême revanche, et partir à l'attaque contre le cardinal Billot ou le Père Le Floch, à Rome, contre le Père Peillaube, à Paris, se dresser en victorieux contre tous les tenants du thomisme! Non, vous n'avez pas voulu cela, et il y aurait de ma part de la cruauté à insister là-dessus, car plus qu'aucun autre vous devez en souffrir. Mais ces conséquences, ces épreuves vous les aviez prévues et acceptées, peut-être... C'est d'un autre danger, de celui que je vois grandir chaque jour davantage, que j'ai tenu à vous parler... Désormais tout est à refaire, tout est à recommencer. Ce qui fut, en 1920, au principe de notre collaboration, a plus que jamais sa raison d'être. Je vous le dis sans détour, en mêlant mes craintes à mes vœux. Ne s'accordent-ils pas pour me convaincre qu'il ne faut pas que vous vous éloigniez?... »

Purement et simplement schismatique.

Si profondément ému que Maritain s'en montrât (« *Il était impossible de présenter votre pensée d'une façon qui me touchât davantage* », m'avait-il répondu aussitôt de la Valsainte), et sans contester la vérité des « faits » que j'avais cru devoir porter à sa connaissance, Maritain en interprétait différemment la *valeur*. « *A mon sens*, me disait-il, *votre interprétation penche vers le désespoir, la résignation au mal. Non, la vérité est efficace. Dans les moments de ténèbres, elle doit être proclamée davantage. Et puis*, ajoutait-il, *nous n'avons pas à régler notre action sur les* résultats

à espérer ou à redouter : ils ne sont pas dans notre main, et relèvent de Dieu. Quand même un grand nombre faibliraient, l'essentiel est que la vérité totale soit vue, d'un si petit nombre que ce soit. » Pour lui, sa décision était prise, et si douloureuse qu'elle lui fût, Jacques Maritain était « sûr » que j'en comprendrais « *les raisons nécessitantes* » *:* « *J'estime qu'actuellement,* me disait-il, *c'est l'essence même de la vie chrétienne qui se trouve en jeu dans notre pays; que l'*A. F. *est purement et simplement schismatique, et a détruit en quelques mois tout ce qu'elle avait pu faire pour la cause de l'ordre; que le bilan de l'opération de Maurras aura été de rassembler ce qu'il y a de plus sûr et de plus traditionnel en France en un bloc* insensible *à la voix de l'Eglise; que l'Eglise a frappé là un esprit de naturalisme et de pharisaïsme national aussi corrupteur de la vertu de charité que le modernisme était destructeur de la vertu de foi. Telle est pour moi la leçon, terriblement évidente, de ce qui s'est passé depuis un an.* » Cette sentence théologienne s'accompagnait, au reste, de deux « renvois », où Maritain précisait sa pensée. Comme j'avais fait allusion aux singuliers auxiliaires qu'on voyait se joindre à sa cause, il me répondit là-dessus : « *C'est un désordre très grand de voir la Vérité défendue presque uniquement par des gens qui sont plus ou moins les adversaires de l'intelligence. Il n'y a qu'un remède, c'est que les défenseurs de l'intelligence défendent aussi la Vérité avec autant d'ardeur.* » Et c'est sans doute aux inquiétudes que j'éprouvais alors pour notre patrie que se rapportaient ces définitions marginales : « *L'ordre vrai de l'amour est le suivant : aimer l'Eglise plus que la* patrie, *et la patrie plus que la* chrétienté *(temporelle). L'internationalisme aime la chrétienté (appelée alors* humanité*) plus que la patrie. L'*A. F., de fait, *aime la patrie (et ce qu'elle croit les intérêts de la patrie) plus que l'Eglise. Ces deux erreurs détruisent la charité surnaturelle.* »

Nonobstant la leçon — et ces « points de doctrine » une fois établis — Maritain continuait à mon adresse : « *Pour vous, mon bien cher Henri, qui êtes* in concreto, *beaucoup plus près que moi des jeunes hommes dont vous me parlez, je comprends que vous agissiez différemment, et que vous vous attachiez surtout à maintenir ce qui peut être encore maintenu parmi eux (tant que ce sera encore possible)* ». C'est alors que Maritain me dit que la crise que je traversais était « *un de ses grands sujets de peine* », et qu'il se reprochait de m' « *avoir jadis encouragé à me tourner du côté de l'A. F., espérant que ce mouvement se redresserait un jour tout entier par la grâce du Christ* ». « *La responsabilité que j'ai encourue par suite de cet espoir fallacieux me fait un devoir,* ajoutait-il, *de prendre une position d'autant plus nette, quand les déviations que j'imaginais redressables montrent soudain toute leur nocivité.* »

« *Cette théologie jargonnée...* »

Lorsque je communiquai à Bernanos la consultation que m'avait adressée Maritain, Bernanos éclata d'un rire terrible, comme l'était, au fond, sa rancœur. Toute cette « théologie jargonnée », toutes ces arguties de docteurs à bonnet carré remettaient devant ses yeux, qui s'étaient rougis de sang, les affreuses moineries suborneuses du procès de Jeanne, « hérétique, apostate et relapse »!... Quoi! c'était là la compagnie où lui, Georges Bernanos, avait voulu s'enrôler, c'était par cette froideur définisseuse qu'on répondait à la plainte de nos cœurs fraternels! « *Il y a de quoi s'arracher les cheveux, la langue et le reste!* » s'écria-t-il, écumant de rage. Mais cette rage ne faisait que lui rendre plus sensible son impuissance, son irréductible solitude. Bernanos avait cru la vaincre en se portant tout de suite en avant, en donnant ce qu'il avait, sa « récente et jeune renommée » —

et cela dans l'espoir de nous voir, nous catholiques, *prendre la tête!* Sans doute Bernanos n'avait-il jamais eu beaucoup de confiance dans les « théologiens »; mais leurs faibles malices, en cette affaire, lui inspiraient autant de pitié que de mépris... Quand il put enfin se ressaisir, il reprit : « Où Maritain veut-il en venir? Bien sûr, lui et les frères lais qui, à Meudon, l'entourent de leurs faces blettes, font ce qu'ils peuvent, c'est-à-dire *rien* — à moins qu'ils ne pleurnichent dans les antichambres des prélats, en bafouillant des *oui* et des *non*, des *sans doute* et des *peut-être*... Ces larmes à retardement me dégoûtent! Je me fiche pas mal de leurs intentions et de leurs scrupules! Mais une chose est sûre, mon ami, ce n'est pas avec leurs distinctions imbelles entre le concret et l'abstrait que ces pauvres types, verts de peur et du tarissement de toutes leurs glandes à la pensée de perdre l'appui de Mgr Baudrillart ou d'être damnés par Jean Guiraud, retrouveront une autorité intellectuelle quelconque! La sagesse, vous le savez, ça n'a jamais été mon fort! Mais, tout de même, ce n'est pas ainsi que la sagesse catholique s'est imposée au monde pendant quinze cents ans! Ah! la décadence est venue, mon ami, et la dégénérescence!... Je suis un homme de foi, je ne suis même qu'un homme de foi. Je ne possède pas, comme vous, l'inestimable trésor de l'esprit critique, et je laisse Maurras, qui est célibataire, coucher avec la déesse Raison!... Mais je me demande par quelle disgrâce, par quelle malédiction, l'intelligence catholique en est réduite, pour instruire ses ouailles, à se ravitailler chez les disciples de Bergson et de Cocteau, grimés en thomistes?... Cocteau, la conversion de Cocteau et des petites « tantes » du *Bœuf sur le Toit*, alors c'est ça le « renouveau catholique »? Vous avez lu ce que disait, l'autre jour, dans l'organe de Francisque Gay, je ne sais quel Révérend Père à propos de l'enfant Cocteau : « *Je vous vois, mon cher Jean, sur*

« *votre prie-Dieu* »*?* Ah! mon vieux, quelle rigolade! Et ce sont ces types-là qui se voilent la face devant l' « amoralisme » de Maurras! »

« Mais pour revenir à ce que vous dit Maritain de ces affaires de morale et de politique — dans un patois qui mêle le vrai et le faux, pour nous envoyer au diable — qu'il y patauge tout seul! L'attitude des gens d'Eglise me dégoûte davantage encore! Ces Excellences seraient-elles prises au dépourvu? Un siècle d'abaissement, de compromis, de concessions à la démocratie, aurait-il à ce point avili leur enseignement qu'ils semblent ne plus savoir qu'il est impossible de juger sainement, équitablement, n'importe quelle action d'un pouvoir politique, si l'on ne commence par distinguer entre les droits et les devoirs? *A des devoirs correspondent des droits, à de lourds devoirs des droits étendus!...* Maurras ne cesse de le rabâcher dans les colonnes de son journal! Mais je savais tout cela avant d'avoir lu une seule ligne de Maurras, et je le comprends davantage, hélas, depuis que je suis père de famille, si mal que je m'en tire! Mais MM. les théologiens se défilent dès qu'on leur rappelle ces vérités-là! Ils parlent aussitôt de machiavélisme : « *Alors, pas de morale en politique?* » font-ils d'un ton malin. Leur *alors* est enfantin! Faut-il que ce soit moi, Georges Bernanos, qui leur récite le catéchisme et leur réponde que l'action politique est sujette de la morale comme toute action humaine, mais qu'elle l'est suivant l'ordre de sa nature, qui est-ce qu'elle est et qu'on ne peut changer avec de l'encre sur le papier! Oui, le roi doit répondre de son peuple devant Dieu, mais il doit d'abord répondre de l'Etat devant son peuple... C'est ça le *politique d'abord,* car on se doit de l'entendre dans l'ordre des moyens et non pas dans l'ordre des fins! Ah! nos nouveaux théologiens me font pitié! Ils confondent *primauté* et *priorité, prius* et *primum,* car ils ne savent même plus le latin! Le Suisse ne passe-t-il pas *avant* le Saint-Sacre-

ment dans les processions? Est-ce à dire que l'homme à la hallebarde qui garde, lui, son bicorne emplumé sur la tête, passe *avant* le bon Dieu? Quoi, c'est nous qui devons rappeler ces choses élémentaires à M. Maritain, ce grand philosophe? Et voilà que le pauvre Jacques s'avise de justifier le Pape par des distinguos entortillés entre le « pouvoir direct » et le « pouvoir indirect », et qu'il prétend nous apprendre *pourquoi Rome a parlé!* Que Maritain prenne garde! Le Pape, je le parierais à coup sûr, le Pape va lui répondre, comme à un vulgaire bedeau, qu'en cette affaire il agit en vertu de son « pouvoir direct »! Et qui sera quinaud? Je préviens charitablement Maritain du sort qui l'attend. Quoi qu'il fasse désormais, il ne sautera de la poêle que pour tomber dans la braise, c'est moi qui vous le dis. Et je lui prédis également qu'il aura son tour, qu'il sera, lui aussi, « *condamné* », à moins qu'il ne retourne encore une fois sa veste!... Il en a l'habitude! Mûr pour toutes les capitulations, Maritain est mûr pour tous les honneurs — *au pluriel, au pluriel,* disait Péguy, ce cher Péguy qu'il a « lâché » comme il lâche Maurras aujourd'hui! [1] Mais laissons, voulez-vous, laissons Maritain jargonner! Et revenons à Maurras. Maurras a raison de défendre le salut temporel de ce peuple et de cette race française. Le temporel, c'est son affaire, à lui, Maurras! Quand il rappelle les règles de la politique, Maurras sert à son rang, mais son rang n'est pas le nôtre!... Nous lui sommes reconnaissants du respect avec lequel il parle de l'Eglise et de la France; mais la tradition

[1] Maritain, de son côté, me disait alors : « *Je sais que votre ami Bernanos me calomnie partout, lui aussi. Je n'ignore pas que d'être ainsi traité est une grande grâce, et j'en jouis comme il convient. Mais Bernanos colporte des calomnies qu'il sait calomnies. Et il est bon que vous ayez l'attention attirée sur la qualité de ces esprits qui s'assurent de votre amitié.* » Et Maritain d'ajouter : « *Ce qui me navre, mon cher Henri, c'est que vous semblez vous engager de plus en plus avec eux.* »

française, la chrétienté française, ce qui est, pour nous autres catholiques, la part la plus précieuse de l'héritage national, la part spirituelle, c'est nous qui avions à la défendre, et c'est nous qui devions la servir, à notre rang, le premier — en laissant passer le Suisse devant, pour l'ordre, pour le bon ordre, naturellement!... Maintenant le coup est porté, il n'y a plus rien à faire!... Et nous manquons à Maurras, à son œuvre de salut, pour avoir d'abord manqué nous-mêmes, à ce que la charité exigeait de nous, car ce qui manque à Maurras, nous l'avions! Qu'avons-nous su en faire? Et voilà qu'à présent on nous demande de nous condamner nous-mêmes, on nous demande de disjoindre l'obéissance et l'honneur! En quel état de bassesse et de servitude les gens d'Eglise veulent-ils donc nous réduire? J'ai honte d'eux, j'ai honte de moi, j'ai honte de notre impuissance à nous, catholiques, devant ce grand Maurras! *Soumettez-vous! Soumettez-vous!* murmurent en se faufilant vers la sortie toutes ces soutanes en déroute! Ne voient-ils pas, les malheureux, que *la France est en train de crever!* »

La flamme de son regard s'obscurcit et disparut derrière ses paupières gonflées, retombantes; ses traits semblaient déformés par une bouffissure soudaine; le cerne de ses yeux était plus noir sous leurs lourdes poches; son visage plus bilieux, son teint plus plombé, et, sous le poil en désordre, sa bouche, la lèvre de sa bouche se détendait dans un rictus amer... Puis, après un silence, et comme si son cœur libérait une pensée trop longtemps contenue, sa mélancolie jaillit toute en ce rauque soupir : « *J'en ai assez! J'ai une furieuse envie de foutre le camp en Amérique ou ailleurs, le plus loin possible de cette partie de moi-même qui n'est plus à présent qu'*un cadavre! »

Un cadavre...

Un cadavre, un cadavre qui n'allait plus cesser de l'empoisonner, et contre lequel il lui faudra se battre jusqu'au bout, désespérément! Et c'est à ce cadavre injurieux et qui bafouille, c'est au bruit que fait sa décomposition sous la lune, que certains ont fabriqué une légende à leur usage, c'est de ce Bernanos hagard et révolté qu'on fait, pour les besoins de la cause, une sorte de Don Quichotte amer et vaticinateur. N'est-ce pas assez que son génie visionnaire ait tari la source de ses inspirations les plus nobles, en finissant par tout donner aux âcres humeurs de son impuissante colère, qu'il faille, en outre, restreindre l'œuvre de Bernanos à cette partie-là? Quand les passions qui prêtèrent leur chaleur à cette éloquence vacante seront éteintes, que restera-t-il des derniers écrits « politiques » de Bernanos? *Des mots,* des mots inintelligibles! — et ils le sont déjà pour ceux qui, à travers ces diatribes tonitruantes, n'entendent pas la sourde plainte de l'homme qu'était Bernanos, la plainte de ses rêves humiliés par la vie, le chant funèbre de ses grandes amitiés déçues! Dans quel désarroi mental l'étalage de tant d'opinions contradictoires, intarissablement défendues par Bernanos, ne les jette-t-il pas, traversées qu'elles sont de pensées généreuses et d'abstractions sublimes, dont chacun peut d'ailleurs se réclamer pour la justification ou la réprobation de n'importe quoi! Comment s'y reconnaîtraient-ils, comment comprendraient-ils son comportement, puisque le secret leur en échappe? Et c'est parce que nous l'avons connu, que nous l'avons aimé, *lui,* que nous croyons pouvoir leur dire : le jour où Georges Bernanos tourna le dos à ses « amis naturels », à ceux de sa famille mentale, sentimentale, où il quitta ce « pays de l'ancienne amitié », à partir de ce jour-là Bernanos a sombré, s'est enfoncé de plus en plus dans des con-

fusions inextricables, tiraillé en tous sens par des passions et des idées contraires, défaisant de ses propres mains, démembrant, jour après jour, par un travail opiniâtre autant que par une affreuse disgrâce, ce à quoi ici-bas il tenait profondément *le plus!* En ne croyant ne renier que les idées maurrassiennes, c'était lui-même, Bernanos, que dans cet ordre, il reniait! Il avait cru se rendre libre, sauver son intelligence, son cœur, son œuvre, sa vie, que sais-je encore, il n'avait fait que s'égarer!

Un égaré...

Un *égaré,* oui, voilà ce qu'était devenu Bernanos, ce qu'il n'allait plus cesser d'être, avec son pauvre visage dévoré d'angoisse. Un égaré qui se repaît de mots, les répète inlassablement, les frappe d'autant plus fort qu'ils ne sonnent plus, qu'ils sonnent le creux, vidés qu'ils sont de leur sens, de cette réalité qu'ils avaient dans un certain vocabulaire, dans une certaine doctrine, celle que Bernanos détestait, mais qui le hantait toujours! Il ne va plus cesser de souffler sur le pauvre petit tas d'idées en décombres où il met le feu, s'efforçant de s'y enflammer lui-même, de monter sur ce trépied dérisoire, d'où il vaticinera, d'où il lancera des mots, des mots de colère, des mots de défi, mais *rien que des mots, des mots!* Ces mots, il aura beau les mettre dans la bouche de certains hommes qu'il hait désormais d'une haine impuissante, il ne peut faire que, sous sa haine, on ne sente encore la puissance et les mouvements de l'amour!

— *Mais ses injustices,* dira-t-on, *ses violences?* — Ce ne sont que des fidélités tumultueuses, les emportements du dépit! On ne saurait être déçu sans être injuste, et c'est sa déception qui jette Bernanos dans cette littérature imprécatoire. Pour échapper à ce que cette haine amoureuse a de charnel, ne lui faudra-t-il pas faire de ses victimes des abstractions,

des entités désincarnées, recomposées à sa manière, qu'il couvre d'épithètes injurieuses, toujours les mêmes, et qui reviennent sous sa plume épuisée comme les idées fixes, les obsessions angoissées de sa névrose? Oui, celui que Bernanos appelait « son frère » ne sera plus dorénavant qu'« un intellectuel desséché jusqu'aux moelles, une bête à Jugements! » Et puis après? Bernanos pourra bien nous peindre « M. Paul Claudel » sous des traits qui font de lui « un plus proche parent de M. Turelure que de la jeune fille Violaine », nous le montrer comme un homme qui avait laissé au Brésil la réputation d'un « Champenois d'affaires peu naïf » (et Bernanos aurait pu ajouter à tous ces traits ceux de l'administrateur de Gnôme et Rhône qui, pour faire oublier son *Ode au Maréchal,* pour se « dédouaner de Vichy », se portera volontairement témoin à charge au procès de Charles Maurras) eh bien, malgré tout cela, Georges Bernanos l'aimait encore ce Claudel! N'avait-il pas vu dans le « génie claudélien » les éléments de la grande réaction catholique, dont il avait si longtemps rêvé, et ne gardait-il pas toujours sur son cœur la lettre magnifique que Claudel lui avait écrite après le *Soleil de Satan?* Enfin et surtout, il y avait Maurras, Maurras que Bernanos ne lâchera plus, qu'il va suivre à la trace, harceler à tout propos, hors de propos, sans pouvoir ni s'en défaire ni s'en déprendre, car c'est ainsi que Bernanos lui est demeuré fidèle!

Ah! que Bernanos, au plus fort du déni, avait donc raison de dire : « *M. Charles Maurras ne me sera, ne nous sera jamais étranger; il nous tient de trop près, il nous tient à l'âme!* » Et ce mot d'*imbécile* dont Bernanos va faire à satiété son injure, ce spasme où se déchargent ses rancunes et ses rancœurs, n'est-ce pas une sorte de cri maurrassien? *Imbécile! Imbécile!* cet ultime mot qu'il éructe avec une sorte de rage triste, c'est l'écho du : *Tuons-le! Etranglons-le!* qui échappe au Maurras polémiste, face à l'obscure, à

l'irrémédiable méchanceté ou à la radicale stupidité d'un être. « *Homme admirable, homme unique!* » disait Bernanos en parlant de Maurras, au temps de la grande épreuve, quand lui-même, Bernanos, prenait une part retentissante aux fameuses réunions de l'*Action française* à la salle Bullier (ce ne fut que deux ans plus tard au début de 1932 qu'il passa de Maurras à Coty!). « *Chaque nuit,* racontait-il alors à Maurice Martin du Gard, *chaque nuit, Maurras est envahi, harcelé par une bande dont il sait mieux que quiconque les trous. Oui, une bande de c...! Mais la Cause, il faut sauver la Cause! Quel* mystique! *Quel courage pour soutenir ce train d'enthousiasme et de haine! Et qu'il souffre, je l'aime!* » — « *Quand Maurras,* ajoutait Bernanos, *quand Maurras eut à se détacher de Gressent-Valois, dont tout un public avait longtemps accepté les balivernes, souvent saisissantes et justes d'ailleurs, eh bien, Maurras dut inventer et renouveler tout un stock de qualificatifs infamants et d'anecdotes atrocement pénibles! Et, assis à sa table, il ne le faisait pas de gaieté de cœur, je vous l'assure. Qu'en dites-vous? N'est-ce pas admirable? Maurras est seul et il sauve la France. Il sauvera le monde!* » Et c'est le même Charles Maurras que, désormais, Bernanos chargera de tous les méfaits, de tous les crimes, de tous les péchés du monde, qu'il rendra responsable de la campagne d'Ethiopie, de l'affaire d'Espagne, de Munich, des progrès de l'hitlérisme par « son dérisoire et provocant partage des Allemagnes »! Et Bernanos, pour se donner du cœur à l'ouvrage, pour renouveler, lui aussi, son « stock d'injures », Bernanos appellera Péguy et sa « mystique » à la rescousse; il se reférera, il s'appuiera aux textes de Péguy comme sur des béquilles; et pour reprendre souffle et en gonfler le sien, il recopiera dans ses livres des pages et des pages entières de Péguy, il les paraphrasera sans relâche aux fins de ravaler Maurras, comme Péguy, lui, avait ravalé Jaurès.

Ah! oui, Maurras lui *tenait à l'âme,* comme Jaurès avait tenu à l'âme de Péguy. Que reprochait Péguy au jauressisme? D'avoir contaminé l'esprit révolutionnaire, qui était essentiellement généreux, d'en avoir fait un bas esprit de sabotage et de dénigrement, d'avoir fait du socialisme, qui était un système économique de la saine et juste organisation du système social, un système de la désorganisation du travail, une excitation des instincts bourgeois dans le monde ouvrier! Et Bernanos, lui, que reprochait-il au maurrassisme? D'avoir fait la critique de la démocratie, et cela définitivement, pour toujours, mais de n'avoir fait que de la critique, une critique qui n'avait pas été fécondée par l'acte et qui avait sombré dans *la* politique. Ah! comme l'équivoque opposition péguyste entre la « politique » et la « mystique » devait servir au reniement de Bernanos! Pour lui, Bernanos, le maurrassisme, c'était, du moins ç'avait été une mystique! — *Maurras, quel mystique!* disait-il naguère encore — et voilà que « Monsieur Maurras » faisait de la politique, de la politique nationaliste « comme Clemenceau », quand il s'agissait de faire « le coup de force »!

Et Maurras à l'Académie!

Mais, abomination de la désolation, M. Maurras venait de faire pire encore, M. Maurras était entré à l'Académie, le maurrassisme triomphait... au Pont des Arts, et devenait le bien, la chose, de messieurs les Académiciens! « *Monsieur Maurras est à nous, rien qu'à nous, disent ces bons vieillards! Ils l'*ont, *au sens véritable du mot! Ils l'ont eu...* », s'écriait Bernanos. Incapables de lui donner la gloire, ils lui garantissent le « respect »! Non, cela ne passait pas, ne pouvait pas passer à travers la gorge du vieux Camelot qu'était toujours Bernanos; les petits fours servis, ce jour-là, par Goyau lui restaient sur l'esto-

mac! « Autant entrer aux Invalides, avec un uniforme, une casquette et deux sous de tabac à priser! » — car tout valait mieux qu'un habit d'académicien avec l'épée, l'épée à rigole, et le bicorne à plumes! Toutes les imprécations de Bernanos se ramènent à cela, et culminent dans cette « déchéance » qui prenait, à ses yeux, la figure d'un symbole! Oui, par sa candidature académique, Maurras, le chef rebelle, irréductible, qui ne craignait ni la prison ni la mort, et autour de qui, à vingt ans, lui, Bernanos et ses pareils s'étaient juré de mourir comme autour de l'Archange inflexible de l'honneur et de la fidélité française, « Monsieur Maurras » s'était, ô scandale! rallié à un certain ordre de grandeur temporelle, à quoi, d'ailleurs, il avait toujours appartenu! Sa réception s'était achevée en apothéose! Il n'y manquait que le Président de la République! Sans doute Maurras n'était pas, ne pouvait pas être « dupe de ce triomphe », — « un homme tel que lui, se disait Bernanos, ne saurait se faire illusion sur le rôle qu'il tient auprès de ces gens qui n'ont pas lu ses livres, ne les liront jamais, se servent de sa pensée comme d'un alibi » — Bernanos, lui, n'en voyait pas moins là un « abandonnement », une capitulation, à tout le moins « une amère trahison du destin »! Et, là-dessus, d'émettre de vains souffles de voix, de multiplier à satiété contre Maurras les « mémoriaux de l'exécration »!

Sans doute n'y aurait-il qu'à hausser les épaules ou à tourner la page, en laissant le pauvre Bernanos vider seul sa coupe d'amertume, si soudain, et comme hors de propos, la vérité, la cruelle vérité ne reparaissait qui met à nu sa profonde, son inguérissable blessure, celle qui ne se referma jamais!... « *Je répète,* dit-il, *je répète que, quel que soit le jugement que l'on porte sur l'étrange destinée de M. Maurras, il reste que des milliers et des milliers de chrétiens et de chrétiennes ont assez cru en lui, en sa parole, à la probité*

de son action, pour supporter d'être privés de sacrements. *Lorsqu'on a eu le malheur d'exiger ou du moins d'encourager de tels sacrifices, on ne brigue pas l'Académie, on n'invite pas les pauvres diables qui ont tout donné, tout risqué,* même leur salut, *à partager la joie d'une sorte d'apothéose scolaire!* » Voilà le grief absurde que Bernanos fulminera jusqu'à la fin contre Maurras, en se jurant bien à lui-même d'y échapper toujours. La raison de ce ressentiment? Bernanos la répète à satiété : « *M. Charles Maurras a été, il est, et il sera, en ce monde et dans l'autre, l'homme pour qui nous nous sommes vus privés de sacrements, menacés d'une agonie sans prêtres!* » Mais cette part de la vie de Bernanos, les « nouveaux » bernanosiens peuvent-ils encore s'en émouvoir? Cette part-là, nous, nous l'avons vécue, nous avons dû la vivre. Comment pourrions-nous l'oublier?

Même leur salut...

Pour en raviver les douleurs, nous n'aurions qu'à nous souvenir du récit qu'à l'époque le Père X... nous avait fait de la mort de sa sœur, présidente des Dames royalistes, en Avignon. Le Père était arrivé de Rome pour assister à son agonie. Quelques jours auparavant, cette sainte femme avait eu un rêve bouleversant : elle se débattait au milieu de choses terribles et, soudain, dans ce cauchemar, elle avait vu surgir son frère, le dominicain. « Quand je fus près d'elle, nous dit-il, je fus horriblement angoissé. Ma sœur ne pouvait plus parler. Son mal, ce cancer qui ravageait tout son visage, avait gagné jusqu'aux yeux... Je savais qu'un prêtre ami lui avait donné les derniers sacrements. Mais je craignais qu'elle n'eût point fait sa soumission... Car si l'on pouvait juger probable que le pape s'était trompé, il était effrayant de songer que la certitude manquait, et cette infidélité au successeur de tant de grands pas-

teurs me remplissait d'angoisse... Je restai là, à prier auprès d'elle; puis je lui dis que si elle voulait recevoir à nouveau l'absolution, elle n'aurait qu'un signe à faire, la main à lever... J'attendis... Quelques heures après, et sachant bien quelle était la signification de son geste, ma sœur leva ses pauvres doigts... Je fis alors sur elle le signe de la Croix. »

C'est tout cela, et tant d'autres épreuves toutes pareilles, que Bernanos, lui, n'avait jamais pu oublier et dont il sanglotait encore. Les larmes de la chair ont ici les vertus de l'âme... Aussi bien, la haine de Bernanos pour Maurras, cette haine charnelle, déchirante, nous semble-t-elle garder la brûlure de l'amour, alors même qu'elle se fait injurieuse. « Comme la contrition est nourrie du péché et comme le regret est encore tout nourri de l'infortune », son remords à lui, Bernanos, n'était-il pas toujours nourri de la faute, de cette faute dont il nous sentait tous coupables, nous catholiques, et qu'il avait publiquement confessée le jour où il avait crié à Charles Maurras : *Voilà que nous sommes pour votre grande âme, dévorée d'inquiétude dans son tragique isolement, un scandale intolérable. Comptables de vous à Dieu, Maurras, nous vous demandons pardon!* »

A quelles profondeurs Bernanos ne se sentait-il pas secrètement touché, irrémédiablement atteint, lui qui, peut-être seul parmi les romanciers chrétiens, a su montrer quel tragique « les perspectives de notre salut et de notre perte éternels ajoutent à notre drame quotidien »! Non, ce n'est pas quand il tonitrue et qu'il trépigne que Bernanos parvient à nous émouvoir, c'est par l'intensité de sa vision, c'est par la profondeur du drame qu'il découvre en ce monde où lui-même se sent jeté, poussé, engagé!... Ce qui nous poursuit de façon inoubliable, c'est « l'horrible complainte du péché » qui est au fond du monde que ce visionnaire a créé, et dont il nous impose l'existence rien qu'en frappant l'âme à ce point précis, à ce

nœud vital, en lui montrant *ce qu'est le péché.* Aussi les crises que Bernanos a imaginées et qu'il a vécues pour en nourrir ses grands romans de la vie intérieure ont-elles une autre réalité que les conflits épisodiques où le pamphlétaire s'est fourvoyé! Ces conflits seraient, au surplus, *incompréhensibles,* si tous ne se ramenaient à un seul, à ce drame qui bouleversa sa vie, à cette crise religieuse de 1926 où Bernanos avait *tout risqué,* et d'où il était sorti plus que meurtri, désespéré : « *Je n'attends rien, même de mon roi, même de mon Dieu. Je n'espère rien de personne* », disait-il alors, le regard perdu. L'« homme de guerre » qu'il avait rêvé d'être en sa jeunesse, quand, camelot du roi, il la remplissait de toutes sortes d'aventures de puissance, de gloire — « la plus belle des choses humaines » — cet homme-là, Bernanos avait grand'peine à le reconnaître lorsqu'il rencontrait parfois dans la glace son visage « bouilli par les ans »! C'était pourtant l'homme qu'il avait été, qu'il était toujours! De ce déraciné, comment se défaire? Cette face de lui-même, Bernanos était d'autant plus tenté de la haïr qu'il la connaissait trop bien! Le « vaste monde n'était-il pas plein de ces vieux soldats qui s'adorent et meurent chacun dans leur coin »? Bernanos n'avait pas moins horreur de ces infirmes que de certains maîtres de sa jeunesse, où il ne voyait plus que des gens de lettres déchristianisés, déshumanisés jusqu'à la moelle! *Sauver au moins son âme!* s'écriait-il. Et pour la sauver, retourner à sa solitude, à son irrémédiable solitude, et d'abord isoler sa pensée pour la garder pure, pour qu'elle fût encore capable d'aimer! Ne valait-il pas mieux « entrer dans la mort mutilé que *pourri* »?

L'homme seul...

L'homme seul, seul au monde, voilà ce qu'était Bernanos, ce qu'il se condamnait à être — et cela jusque parmi ses proches, jusque parmi les siens, à

qui, disait-il « *ma maladresse, ma faiblesse, ma lâcheté imposent des sacrifices que je ne refuse pas, mais dont je ne suis quand même jamais venu à bout* ». « *Je fais porter à ceux qui m'aiment le poids de ma propre vie* », disait-il encore — et c'était pour ajouter : « *Heureusement le dégoût inexprimable que j'ai de moi me justifie-t-il encore un peu devant le Bon Dieu...* » Les tâches ordinaires de la vie avaient toujours été au-dessus de ses forces, à lui Bernanos : ne lui eût-il pas fallu tout réformer, tout renouveler autour de lui pour s'en sortir? « *C'est cette idée du « tout ou rien », familière à ma jeunesse, qui m'a perdu* », reconnaissait-il un jour. « *Peut-on faire sa part à la médiocrité? et la faillite qui se prépare, si le diable n'est pas mis à la raison d'une manière ou d'une autre, m'humiliera trop intimement pour que j'y puisse survivre* », écrivait-il, en 1933, à l'un de ses amis. Humilié, Bernanos l'était, « déshonoré », attaqué dans son honneur, il croyait l'être — c'était après l'affaire Coty — et déjà toute une partie de lui-même n'était plus, de son propre aveu, qu'*un cadavre*. « *Mon pauvre vieux, il n'y a plus rien dedans!* » lui arrivait-il de gémir. Impuissant, d'autre part, à faire vivre les siens selon des disciplines et des méthodes qu'en vieux réfractaire il haïssait — encore qu'il sentît en lui un bonhomme auquel « la sagesse bourgeoise » ne laissait pas d'en imposer — Bernanos ne verra bientôt plus qu'une issue : *foutre le camp!* Partir, en finir une bonne fois, rompre, rompre absolument avec tout ce passé... Ce qui lui manquait, à lui Bernanos — à lui et à ses enfants — n'était-ce pas l'espace, l'espace où se déployer? « Qu'est-ce qu'on pouvait bien foutre en France! La France, la « France réelle », comme disait cet imbécile de Maurras, eh bien! cette France-là était fichue!... On ne pouvait plus y vivre ». « *Ah! ce pays me dégoûte...*, se prenait-il à dire. *Pauvre France! Pauvre pays!* » Non, il n'y avait plus de place dans ce « peuple de médiocres » pour les cœurs magna-

nimes, pour des enfants riches de sang comme étaient ses enfants, pour de jeunes Français incapables, physiologiquement incapables, de s'incorporer à l'espèce des sédentaires et des assis! Restait la *France éternelle*, bien sûr — et peut-être Bernanos était-il l'un des derniers survivants de cette France-là. Mais pour la sauver, cette France idéale, il fallait la refaire et pour la refaire, il fallait aller *ailleurs*, n'importe où, mais *ailleurs*, comme Colleville et Bouteiller étaient partis avant Quatorze pour fonder, eux aussi, une « Nouvelle France » à leur goût! « *Voilà déjà dix ans*, disait Bernanos, *que j'aurais dû me rendre libre, sauver ma vie dont le travail des salauds finirait par ne faire qu'un pauvre petit tas de cendres... On en est encore à croire défier de loin, et de haut, la médiocrité, qu'elle est déjà prête à vous tordre le cou!... Oui, je partirai, coûte que coûte, dussé-je partir seul!* » Sa décision était irrévocable, sa détermination sans retour, son exil volontaire. Et c'est alors que soumis à cette fatalité qui devait faire de lui un « nomade jamais apaisé », Bernanos quitta son pays...

Partir...

Au début de 1935, abandonnant son mobilier, ses livres, sa maison de La Bayorre, ce village du Midi où il s'était installé après sa rupture avec Maurras, Bernanos partit pour les Baléares; il y terminera son chef-d'œuvre le *Journal d'un Curé de campagne* et jettera les manuscrits de *Monsieur Ouine* et du *Mauvais Rêve* au fond d'un tiroir. C'est là que la guerre civile espagnole viendra le surprendre, puis l'en chasser. Désormais Bernanos n'écrira plus de romans. L'appel des événements va le rejeter, aux approches de la cinquantaine, dans une action où il trouvera l'occasion de « *défendre sa querelle, sa propre querelle* », comme sa jeunesse entendait déjà la défendre, avec passion, avec rage, avec feu, de toute son âme, ne

sachant trop, au reste, ce qu'il défend, mais le défendant quand même, non seulement pour l'honneur, mais pour faire enrager tous ceux qui le dégoûtent et pour s'exalter lui-même à l'atrocité de ce monde qu'il voit à la veille de s'anéantir! L'absurdité de l'univers, voilà le trépied de cet Ezéchiel qui ne cessera plus de vomir son tourment dans les grands cimetières sous la lune, d'en animer des « escadrons d'images », qui l'emporteront dans le char d'Elie, au milieu des chevauchées des anges justiciers!

De ce volcan qui lançait son tonnerre, les laves semblent déjà bien refroidies, figées qu'elles sont en abstractions mortes! A ces mots de *Justice*, d'*Honneur*, de *Foi* — à ces grandes abstractions que sa jeunesse appelait *ses amies* — Bernanos ne cessera plus de s'arcbouter désespérément! C'est de son propre délaissement qu'elles pâtissent, ces délaissées, depuis que Bernanos n'a plus à leur dévouer que son impuissante colère pour leur rendre un souffle de vie! Au fond du regard anxieux que leur jette cet affamé, cet enragé d'absolu, c'est son propre désespoir qui brille d'une lueur trouble. Il a beau s'en repaître, répéter de plus en plus haut, de plus en plus fort, ces belles phrases où il s'égosille : « *Jeter sa vie dans la mêlée... Aborder le grand face à face... Ne prendre contact avec les choses que par la pointe sublime et qui perce le cœur* », Bernanos a beau, dis-je, manifester sa hauteur, son dédain des médiocrités et orgueilleusement se redire : « *Entre deux hypothèses, la plus magnifique est, de deux solutions d'un même cas, celle qui déchire* », il n'y a plus sous ces maximes superbes que des mots, rien que des mots, un verbalisme dont la sonore magnificence ne peut masquer l'inanité!

Sa conduite est si enfantine, ses desseins sont tout ensemble si ambitieux et si instables, sa volonté si faible sous sa mâle apparence, on sent cet « homme d'action » si mal à l'aise dans l'action, si inégal à toutes les situations où il s'engage, que jamais l'en-

gagement, la doctrine de l'engagement n'apparaît plus triste, plus misérable, et l'activisme plus dérisoire que dans ces avatars de Bernanos! L'engagement, c'est la « sinistre maladie des faux rédempteurs imbus de violences », l'impuissante frénésie de tous les ennemis de *ce qui est* »[1]. Ah! Bernanos le sentait bien qui, à de certaines heures, se prenait lui-même à dire aux « hommes d'action » : « *A vous, ce n'est pas mon affaire!* » Ecrivain-homme d'action, c'était pourtant ce que voulait, ce que Bernanos croyait être : « *Imagine-t-on que si je n'avais pas attaché d'importance à mon œuvre polémique, j'y aurais sacrifié mes romans?* disait-il encore à l'approche de la mort. Mais ses romans, eux, avaient été la sublimation de ces événements temporels dont il n'arrivait pas à se dépêtrer! *L'acte d'écrire* constituait pour Bernanos l' « alibi d'une action qui, en réalité, le fuyait »... Ne pas savoir où l'on va, mais y aller quand même, ce peut être le mouvement profond du romancier, l'abandon à ce que la création a d'*irresponsable,* mais ce n'est point, ce ne peut pas être l'attitude de l'homme d'action qui, lui, doit agir sur l'événement. Un homme d'action n'est pas *entraîné :* il guide; aussi lui faut-il d'abord ordonner sa pensée, savoir ce qu'il fait et pour quoi il le fait, car son objet est de faire arriver ce *qu'il faut qu'il arrive.* Dans cet ordre, comme dans tous les autres, Bernanos avait pris le parti d'*accepter le mystère,* de lui tout consentir et de tout en attendre. Dans l'action, le « mystère est notre ennemi, notre unique péché, la source de nos défaillances et de nos duplicités ». Passe encore de le subir, mais l'accepter, c'est se démettre et consentir à l'imposture, tout livrer aux parties honteuses de l'ombre! Mais plus profondément, et sous la domination du malheur, Bernanos se heurtait à un autre mystère, à un mystère réservé, enfoui au plus secret de son cœur.

[1] Cf. le pénétrant dialogue de Guido Piovene, in *Georges Bernanos,* pp. 218 et suiv.

« *Faire face...* »

Son mot favori, ce mot que lance Bernanos avec une sorte de mystérieuse ferveur : *faire face,* nul ne peut le comprendre s'il ne se représente avec ses yeux Bernanos les prononçant, ces mots de défi : *Faire face, ne pas se rendre.* Il faut le *voir*, tel que son ami Michel Dard l'a vu et nous le montre : « Son corps, dit-il, a le mouvement d'un homme qui fonce, et puis, tout à coup, il se ramasse, il s'arrête, *reçoit le coup d'un ennemi invisible.* » Ici nous sommes au bord du drame, de *son* drame : tout est dans cet étrange coup d'arrêt, où Bernanos butte soudain comme sur un obstacle qui le rejette ailleurs, l'étreint et l'accule vers ces impasses ténébreuses au fond desquelles débouche son impitoyable destin. C'est alors que surgit *l'ennemi invisible* et que s'engage cette lutte terrible entre Dieu et Satan qui l'a piétiné, déchiré, jusqu'à cette heure dernière où il identifia sa propre angoisse à celle de la Totale Agonie, en jetant à l'Ange obscur son ultime défi : « *Et maintenant à nous deux!* »

Bernanos savait que l'agonie de Jésus se reflète en chacune des agonies humaines : celles-ci ne « *sont-elles* pas, toujours renouvelées à l'infini, la mort même du Seigneur »? Bernanos pensait même que la Peur — cette peur qui l'étreignait sans cesse — *est* la fille de Dieu et qu'elle a été rachetée la nuit du Vendredi Saint. Le Christ que Bernanos se représentait le mieux et le plus souvent, c'était « Jésus seul et sans consolateur », tel que le montre Catherine Emmerich à l'heure où IL pousse ce cri vers son Père : *Eli, Eli, lamma sabachtani,* Jésus souffrant « tout ce que peut souffrir un homme affligé, délaissé de toute consolation divine et humaine, quand la foi, l'espérance et la charité, *toutes seules,* privées de toute assistance sensible, se tiennent vides et dépouillées dans le désert de la tentation, vivant d'elles-mêmes au sein d'une

douleur infinie! » Ces terreurs du délaissement, « où tous les liens qui nous attachent à ce monde et à cette vie terrestre se brisent et qu'en même temps *le sentiment de l'autre vie s'obscurcit en nous* », le pauvre Bernanos les éprouvait sans cesse, et, chrétien, il savait n'en pouvoir sortir victorieux qu'en unissant son propre délaissement aux mérites du délaissement de Jésus sur la croix...

Bernanos l'insaisissable.

Beaucoup pourtant n'ont jamais entendu que le rire de Georges Bernanos, son grand rire hennissant de cheval en liberté! Ils n'ont vu qu'un Bernanos hilare, fourrageant ses cheveux, bourrant sa pipe cent fois éteinte et rallumée, fronçant le naseau et la lèvre, racontant d'ahurissantes histoires, caricaturant les gens, improvisant des portraits-charges, prodigieux de vie et de vérité! D'autres enfin, qui ont vécu dans son intimité, ne vous parleront que de ses caprices, de cette « tyrannie d'enfant gâté, si touchante dans ce grand esprit », quand il aimait quelqu'un... Oui, tous ces Bernanos coexistaient, passaient, repassaient tour à tour devant ses amis et le leur rendaient plus insaisissable encore. Ah! qu'il était donc difficile à définir! Peut-être aussi faudrait-il faire la part à ce qu'il y avait de *féminin* en sa nature, cette « nature nerveuse, irritable, coquette, que le mâle en lui dominait, mais qui, par instants, transparaissait ». Peut-être encore faudrait-il parler de sa « coquetterie », de ce désir de plaire, de conquérir un être, de le séduire (*séduisant,* Bernanos l'était quand il voulait, et il savait qu'il pouvait l'être). Peut-être enfin faudrait-il faire sa place à cet involontaire « cabotinage » qu'il ne connaissait que trop bien, car il n'éprouvait rien de plus fort et de plus doux que d'épancher ses peines, de les raconter à quelqu'un. *Ah! se laisser aller,* c'était la tentation de ce cœur

orgueilleux et tendre! « *Le démon de mon cœur s'appelle : à quoi bon?* », se prenait-il à dire. Oui, une sorte de lassitude, de faiblesse, où il y avait de la déroute et où reparaissait la *peur*, cette peur surnaturelle que Bernanos n'a jamais niée, cette peur qu'il lui a fallu assumer et vivre. C'est quand il en était vide, qu'il n'en sentait plus la présence invisible, le lent travail en lui, que Bernanos s'effrayait, qu'il craignait de n'avoir plus rien à dire : c'est quand la « peur » ne le possédait plus que Bernanos était le plus anxieux. Sans sa morsure, quel objet aurait eu sa protestation, sa colère? Tout ce fracas n'eût plus alors été que gesticulations entre ciel et terre, sursauts d'un pantin disloqué, brisé... Mais jusqu'au bout Bernanos la gardera, cette silencieuse camarade : « Qui a bu à sa bouche glacée ne craint plus la prison ni la mort, avait-il dit un jour. Qui est parti avec elle pour compagne ne combat plus pour sa vie, *mais pour sa haine et ne se rendra pas.* » Et voilà que le cercle intérieur, le cercle infernal se referme : *Ne pas se rendre, faire front,* ces mots reprennent alors un sens, un sens terrible, leur sens bernanosien, « suintant de désespoir, de fiel, de larmes ». La solitude où sa peur le coince va pouvoir hurler ses douleurs, ses propres douleurs « *inutiles et noires...* »

« *Sans le péché originel...* »

Spirituellement, surnaturellement, tout cela ne trouve sa justification que dans une *foi absolue,* comme l'était celle de Bernanos, une foi qui a ses racines dans le péché. « *Sans le dogme du péché originel, je ne croirais pas* », disait-il encore à la veille de mourir — ce qu'il traduisait dans ce paradoxe pascalien : « *Il est beaucoup plus grave, ou du moins plus dangereux pour l'homme, de nier le péché originel que de nier Dieu.* » Son Dieu, à lui, au catholique qu'il était, ce n'était pas le Dieu des théistes et des idéa-

listes, c'était le Dieu de la Genèse et c'était le Dieu de la Croix, le Dieu de l'Ancien et du Nouveau Testament... Voilà Celui en qui Bernanos avait *foi*. Cette *foi*, Bernanos est peut-être le premier écrivain catholique qui ait su l'introduire dans le « jeu du roman », et c'est elle qui a fait de lui le très grand romancier qu'*il est*. Car c'est dans ses romans que Bernanos a vraiment donné son âme, sa chair et son sang, et toutes ses créatures — les pires comme les meilleures — ce sont ses propres fantômes, les fantômes qui vivaient en lui : « *Bernanos, c'est Mouchette qui a la vocation sacerdotale* », disait un jour Ghéon à Robert Vallery-Radot. Oui, ce mot va très loin. Sa lutte à lui, Bernanos, sa « vocation sacerdotale, » c'était justement de lutter sur les terrains où l'ecclésiastique ne peut pas grand'chose, où le moraliste ne peut rien, car les moralistes n'expliquent pas le tout de l'homme. Mais du romancier, du message spirituel que par ses romans Bernanos nous a laissé, je n'ai pas à parler ici.

L'angoisse de l'espérance.

C'est de son action que je parle, de cette action menée dans l'angoisse de l'espérance et où l'espérance elle-même a fini par se consumer, c'est de l'homme d'action qui, à défaut de l'espérance, croyait en avoir les œuvres, et qui, en fin de compte, se montra *inégal à tout*. « J'ai remis mon espoir entre les mains des insurgés, disait-il à la fin de sa vie. J'en appelle à l'esprit de révolte, non pas par une haine irréfléchie, aveugle, contre le conformisme, mais parce que j'aime mieux voir le monde risquer son âme que de la perdre! Je n'attends pas des hommes dont je parle, ajoutait-il, qu'ils organisent la cité future, la nouvelle chrétienté; j'espère qu'ils la rendront possible en forçant les maîtres des consciences à répondre, enfin, par oui ou par non. Car tout est

là. Toute notre chance est dans l'embrasement des forces spirituelles, quelle que soit la main qui approche d'elles le tison! »

« *Un pompier qui met le feu, voilà ce que je suis devenu* », reconnaissait Bernanos, et c'était là qu'il voyait sa mission, son propre office — il ne le voyait même que là; c'était ce qu'il appelait : *Crier casse-cou au monde!* Mais le monde pouvait-il encore être sauvé, ce monde qui venait de recevoir un dernier sacrement, le « sacrement de Bikini »?... Georges Bernanos le regardait se désintégrer sous ses yeux comme la matière, cette matière où l'humanité avait voulu tout réduire et dont elle avait fait son idole! Tout, oui, tout s'effondrait d'un seul coup — et il y avait dans tout cela une espèce de raillerie si atroce, une si épouvantable et solennelle bêtise qu'il en éprouvait, lui, Bernanos, une manière de vertige, de nausée de l'âme qui lui figeait la bouche : « Nous allons voir, s'écriait-il, nous allons voir la Bêtise remonter sur les Nuées de l'Abîme, *cum virtute multa et majestate!* » Ce monde-là, il n'y avait plus qu'à l'abandonner à la néantisation de l'Absurde! A quoi bon lui parler encore de « l'embrasement des forces spirituelles »? « *La spiritualité de l'avenir,* écrivait Bernanos à la fin de 1946, *la spiritualité de l'avenir m'apparaît si dégradée que personne ne la reconnaîtra. Ou, pour mieux dire, on peut prévoir des perversions de la spiritualité analogues à celles que nous présente le marxisme ou le communisme. Les boucheries de Dachau ou de Büchenwald, comme ceux des actuels camps de la mer Blanche, seraient inconcevables autrement...* » Alors, que faire, que faire pour le monde? « Ah! oui, la chrétienté était morte, bien morte », songeait Bernanos. Pour qu'il pût y avoir une nouvelle chrétienté, il ne faudrait rien de moins qu'« une nouvelle révolution spirituelle analogue à celle d'il y a deux mille ans... » Il n'y avait d'ailleurs qu'en France que « cette révolution aurait pu avoir sa tête et son cœur »,

car « pour faire un homme de chrétienté, il faut un atavisme millénaire ». Mais la France, Bernanos la croyait perdue, dévitalisée : « *J'ai l'impression que mon pays est mort et que je ne m'en étais pas aperçu,* dit-il quand il revint en France après la Libération. *Je lui survivais sans le savoir; puis-je lui survivre, en le sachant?* » Bernanos ne pouvait, en effet, supporter l'idée d'avoir perdu l'image que son enfance s'était formée de son pays. « *Je ne proposerai d'ailleurs cette souffrance en exemple à personne,* ajoutait-il; *elle doit ressembler un peu à celle du chien qui ne sent pas très bien ce qui lui manque, mais cherche partout son maître mort et va crever sur sa tombe!* » Mais si Bernanos était rentré en France, après dix ans d'exil, ça n'était pas pour dire que *tout était foutu!* C'était pour « remonter le moral », comme ces embusqués de la propagande et de la radio que ses grognements fichaient en rogne; oui, c'était pour prêter sa voix à de Gaulle, c'était pour lancer à toutes les écoutes : *La France tiendra bon!* Mais dans le moment où Bernanos disait : *La France tiendra bon! La France en sortira, et même elle en fera sortir le monde!* — et il le disait sans mentir à l'espérance — son dépit l'emportait et lui suggérait d'abord ces réflexions amères : « *Les générations actuelles sont les plus médiocres que la France ait jamais connues, mais chaque heure qui passe les décime; l'heure viendra où elles rempliront les cimetières, et je me demande si elles seront seulement capables d'engraisser, mortes, une terre qu'elles n'ont pas su défendre, vivantes!* » Jusqu'à ce que ces générations eussent crevé, la France devait *tenir bon;* et Bernanos ne cessait de le répéter : « *Ils me reprochent tous,* disait-il de ceux que sa franchise mettait mal à l'aise, *ils me reprochent tous de pécher contre l'espérance... Que m'importe de savoir si j'ai oui ou non l'espérance, puisque j'en ai les œuvres!* » Mais de quelles « œuvres » s'agissait-il, et suffisait-il, pour les avoir, de gueuler tous les matins : *La France*

tiendra bon! Comment la France tiendrait-elle, et par quels moyens? Ah! cela, c'était l'affaire des « hommes d'action », ça n'était pas la sienne, à lui Bernanos! A *eux* de se salir les mains aux besognes de la politique, de réparer la vieille baraque d'où il avait fichu le camp, tant elle l'avait dégoûté; c'était à eux de remettre debout ce qui pouvait l'être, de se tremper dans la merde, quoi! Et Bernanos de les y appeler. Mais il était bien tranquille : des « hommes d'action », il n'y en avait pas! S'il y en avait eu, on n'en serait pas là où l'on en était! La politique française, c'était le petit Bidault, c'était ce nain, c'était ce pion « à la recherche d'une définition de la démocratie qui pût mettre d'accord les démocrates d'Orient et d'Occident, ainsi que des personnalités aussi différentes que M. Ford ou M. Maritain! » « Avant que les « politiques » eussent terminé leurs travaux — car les événements allaient vite — « ces têtes laborieuses, brusquement détachées des épaules, risquaient de tomber dans leurs encriers! » Et Bernanos de pouffer! « *De toute manière nous sommes roulés*, faisait-il. *La Libération? Une nouvelle imposture, exactement superposable à celle de Vichy, comme un gant de la main gauche à un gant de la main droite.* » Que faire, sinon clamer publiquement son dégoût? « *C'est emmerdant de ne sortir d'une imposture que pour rentrer dans une autre*, ruminait-il sans cesse. *Qu'avons-nous foutu de la France, bon sang de bon sang?... Est-ce qu'on va seulement pouvoir mourir sans rigoler?* » Car lorsque Bernanos situait « le pays réel au niveau de Jeanne d'Arc, du saint curé d'Ars ou de Péguy » — pour prendre de la hauteur et se sentir en droit de dire aux Français, et notamment aux fidèles de la démocratie chrétienne, qu'« une grande nation comme la nôtre ne pouvait être pacifiée sans risques », et que « le sort probable des premiers personnages de cette terrible aventure serait d'être lapidés ou pendus » — Bernanos savait très bien que les prébendiers et les

profiteurs du nouveau régime le regardaient d'un mauvais œil, qu'ils trouvaient ses « outrances » de plus en plus incommodes et qu'ils n'avaient qu'une idée : *se débarrasser de lui*... Peut-être espérait-il encore, peut-être son appel trouverait-il un écho dans les générations de demain; mais, se demandait-il, ces générations seraient-elles assez vivantes pour soutenir l'épreuve de cette clairvoyance désespérée? Quant aux générations actuelles, Bernanos était fixé : elles n'avaient plus qu'à crever et leur France avec... Cette France-là, Bernanos la vomissait, mais il n'attendrait pas qu'elle le vomît; il foutrait le camp, une fois de plus, comme il avait foutu le camp dix ans plus tôt... « Quelle idée, bon Dieu, avait-il eue de quitter le Brésil! Il n'en avait pourtant pas envie! C'était la faute de ce moine allemand, à qui il avait confié son cas, quand de Gaulle, par trois fois, l'avait sollicité de rentrer en France : « *Vous devez servir votre pays* », lui avait répondu le moine, et c'est sur ses paroles que Bernanos était revenu dans cet enfer!

« *Nous avons besoin de vous, Bernanos!...* »

Bernanos avait d'abord voulu *faire front*, servir la cause nationale, la cause de l'Eglise! Ah! il en avait écrit des articles pour répondre à toutes les collaborations qui s'étaient alors offertes à lui, et Dieu sait ce qu'écrire un « papier » lui coûtait de peine et de temps! Et puis, il avait « fait des conférences », il avait parlé à la Sorbonne, en Belgique, en Suisse, en Angleterre! Il était même allé — lui, Bernanos! — jusqu'à participer à des palabres internationales pour appeler les peuples d'Occident à une révolution spirituelle contre tous les totalitarismes, contre la tyrannie technocratique, contre tous les mensonges du monde moderne! Oui, pendant près d'un an, il s'était éreinté tout son saoul, et il l'avait barattée sa substance grise! Heureusement, ça n'avait pas duré

longtemps! Il aurait d'ailleurs dû le prévoir! Ceux-là mêmes qui lui avaient dit : « *Nous avons besoin de vous, Bernanos!* » (et il s'était laissé faire, l'imbécile!) ceux-là avaient été les premiers à le laisser tomber ensuite, ses « amis » catholiques d'abord — naturellement! C'était ça l'Eglise, c'était ça la France nouvelle! Quant à la presse de la Libération, Bernanos en avait tâté : eh bien, elle était propre, leur presse! Pire encore que la « presse pourrie »! Elle dilapidait par milliards les fonds qu'elle avait volés! Et quelles combines, quelle bande de salauds! Plutôt l'exil que de lutter avec ces types-là pour copains — Bernanos ne le leur avait pas envoyé dire. Non, impossible de respirer dans un milieu pareil. *Autant être fusillé tout de suite*... « D'ailleurs, pensait Bernanos, c'est partout qu'on respire mal... *La médiocrité est partout*... Dans ce monde hagard, impossible aux hommes simples de ne pas grossir le rang des imbéciles! Mais quand le spectacle de la médiocrité ne nous torturera plus, c'est que nous serons devenu nous-même médiocre des pieds à la tête. Non, ils ne m'auront pas, moi, Georges Bernanos! » La décision en était prise. Cette fois, il irait en Afrique, en Afrique du Nord, et il attendrait, il attendrait que se réglât le destin de son pays...

Ce destin, Bernanos le voyait sous les plus sombres couleurs. Dès qu'il fut en Algérie, il s'y répandit en prophéties désastreuses, tenant sur tout et sur tous des propos tels qu'ils ne laissèrent pas d'inquiéter les autorités officielles chargées de l'accueillir. Aussi prirent-elles le prudent parti de l'isoler, en le faisant séjourner à une cinquantaine de kilomètres de la Ville blanche, dans une délicieuse oasis où il n'avait d'autres compagnons que... des singes! Puis d'Alger Bernanos partit pour la Tunisie; il résida d'abord à Hammamet, à Gabès ensuite, où il essaya de reprendre sa vie, son œuvre, de se recueillir, de mettre un peu d'ordre dans ses affaires, sentant sa mort

prochaine... Un an plus tard, atteint d'un cancer au foie, on le ramènera d'urgence à Paris, où l'on tentera une opération désespérée... Il ne restera plus à Bernanos qu'à « mourir toute sa mort ».

« *Mourir toute sa mort.* »

Ce n'était pas l'au-delà qui inquiétait ce moribond, c'était la terre, la terre où il avait tant peiné, où il laissait sa femme et ses enfants, la terrible terre, le « doux royaume de la terre qu'il aimait plus qu'il n'avait jamais osé le dire »... Ah! que le pauvre Bernanos avait donc du mal à s'en dégager, à se dégager de son temps! Le prêtre qui l'assistait en fut témoin [1]. « Bien qu'il n'y eût aucune commune mesure entre les heures que nous étions en train de vivre devant Dieu et les affaires politiques, nous dit l'abbé Pezeril, Bernanos eût tout de même souhaité en parler! » Les médecins l'avaient déconseillé, ayant pu voir dans quel état les « propos d'actualité » mettaient leur malade! Peu après son opération, il avait suffi pour le « foutre en colère » que tombât sous ses yeux un malheureux journal, où Bernanos crut entrevoir que certains espéraient restaurer la grandeur de la France... par l'importation de tracteurs américains : « *Et l'âme du pays*, s'écria-t-il, *et l'âme du pays? Ils n'ont donc rien compris?* »

Entre une *Vie de Jésus* qu'il avait commencé d'écrire et une œuvre de polémique, cette *Encyclique aux Français* dont il avait rédigé le début, Bernanos se demandait encore laquelle il publierait la première, si Dieu voulait qu'il guérît : *Encyclique?* disait-il... *Voilà que je me mets à faire le Pape. Mais, après tout pourquoi le Pape ne parle-t-il pas? On n'a qu'à mettre les hommes debout et ils marchent. Ils*

[1] Voir in *Georges Bernanos*, les pages bouleversantes et si belles de l'abbé Pezeril : *Bernanos et sa mort* (pp. 341-358).

n'aspirent qu'à une seule chose : être commandés. D'ailleurs on l'a bien vu à la guerre... » Et Bernanos d'ajouter : « *Moi-même je n'aspire qu'à obéir. Que le Pape parle et je serai le premier à marcher.* » Pourtant, dit l'abbé Pézeril, Bernanos n'était pas prêt à vivre; il était dans un *rôle de partant.* »

Dernières pensées...

A quoi Bernanos désormais songeait-il? Il songeait à sa vie, à sa vie toute pleine de morts, à ce petit garçon qu'il avait été et qui était « le plus mort des morts », mais qui allait bientôt reprendre sa place à la tête de sa vie, rassemblant ses pauvres années jusqu'à la dernière, « comme un jeune chef ses vétérans, ralliant la troupe en désordre », et entrer le premier dans la Maison du Père? Il songeait aussi à ses morts, à ses parents dont la tendresse sacrée, après l'avoir si longtemps défendu contre la mort, avait formé son cœur à la vérité éternelle. Il songeait à la mort de sa mère, de sa sainte femme de mère, qui l'attendait dans la douce paix de Dieu. Il songeait à la mort de son père, atteint, lui aussi, du même mal que le sien, une de « ces affreuses tumeurs qui sont bien la plus sinistre espèce des maladies et la plus misérable pour le pauvre cadavre humain ». « *Les premiers jours*, nous disait-il alors, *les premiers jours ont été durs à surmonter... L'horrible pensée est à présent familière; on lui a fait sa place, bon gré mal gré dans notre vie. La nécessité de jouer la comédie au pauvre malade qui ne se doute de rien, contribue encore à créer cette habitude détestable. Que vous dire?* ajoutait-il. *L'imagination ne se révolte déjà plus, et le cœur se lève de dégoût à l'idée que ce consentement pourrait se lire sur mon front? Si j'étais moins dressé à lire en moi, je parlerais de ma résignation chrétienne, et j'en tirerais sans doute quelque fierté. Mais je sais bien que c'est là précisément le sommeil des apôtres,*

à deux pas de leur maître agonisant. Ah! mon ami, qu'il est donc vrai que nous devons mourir seuls! Je me souviendrai de cette heure-là quand mon heure à moi sonnera. » Oui, Bernanos devait alors s'en souvenir...

Il se souvenait aussi de ses amis, car il avait beaucoup donné à l'amitié, et l'amitié lui avait presque tout repris parce qu'il en avait peut-être exigé trop. « *Un ami, rien qu'un ami, je n'en demandais pourtant pas beaucoup!* » disait-il un jour. Trop tard, il était trop tard! Mais le moment était venu de veiller au salut éternel de tous ceux qui l'avaient approché dans sa vie, qui s'étaient détournés de lui, quand ce n'était point lui qui s'était détourné d'eux! « Ces jours-là, dit l'abbé Pezeril, il me parlait des âmes qu'il croyait en péril ou qui lui étaient les plus chères » : « *Un tel, il faudra lui dire ceci... Je vous en supplie, occupez-vous de tel autre... Celui-ci, actuellement, vous ne pouvez rien pour lui, parce que... mais j'ai confiance, priez pour lui... Cet autre, aimez-le pour moi, il a tellement souffert.* » Ainsi de son cœur surgissaient des noms et des images (et je sais que celle de Maurras lui fut présente, qu'il prononça son nom). Un matin, ne lança-t-il pas ironiquement à l'abbé Pezeril : « *Si encore j'avais la santé de Pétain...* » et ce fut pour enchaîner : « *La forfaiture de Pétain, c'est incompréhensible... Laval, lui c'était dans l'ordre... Mais Pétain! Mais Pétain!* » « Brusquement son visage devint absent, dit le prêtre. Sans craindre d'être hors de propos, il leva la main, fit un signe et comme un agonisant : « *Pétain, Laval, je les bénis!* »

Depuis l'opération, les médecins savaient que Bernanos était perdu. Au moins essayait-on de reporter l'échéance, mais lui-même n'était pas dupe : « *Je suis foutu... C'est absolument fini...* » Le samedi 3 juillet, comme l'abbé Pézeril récitait un *Notre Père* et disait : « *Délivrez-nous du mal* », Bernanos, de sa voix de tête, s'écria : « *Oui... Père... Père... par votre fils*

Jésus-Christ, ne me faites plus de mal... », le répétant, le répétant encore... Le dimanche soir, Georges Bernanos entrait dans le coma. Dans la nuit du lundi, il mourait, sans qu'aucun pli de son visage eût remué. Sur ses lèvres un sourire s'était posé, le sourire qu'il avait si longtemps étouffé, et dont il disait lui-même : « Je ne le libérerai qu'à ma mort. »

Une vocation pleine d'exil.

On ne pouvait pas ne pas aimer cet homme, et nous sommes quelques-uns à savoir ce qu'il pouvait en coûter de l'aimer. Mais lui, Bernanos, quel amour rendait-il? Sa destinée fut celle d'un solitaire, sa pensée celle d'un isolé, sa vocation pleine d'exil, sa vie, celle d'un nomade dont toutes les amours furent déçues ou reniées. Cœur insolent et tendre, « dégoûté de tout, rassasié de rien, rétif dans les brancards et franc sur l'obstacle », c'est l'image qu'il se plaisait à se faire de lui-même, celle d'un « Français de la plus ancienne France et du dernier bateau... » J'entends bien ses derniers « amis » quand ils nous disent : « Sa solitude était celle d'un homme qui souffre avec tous les autres, par tous les autres, pour tous les autres, et que cette participation d'amour, de volonté ou de colère, à la misère humaine, isola plus irrévocablement que la haine ou l'envie. » Oui, Bernanos a vécu dans cette solitude, et c'est de cela qu'il est mort. Reste que les siens, ses proches, ses amis, tous ceux qui ont aimé sa personne, et à qui il « a fait porter le poids de sa propre vie », ont eu beaucoup à en souffrir. — « Qu'importe, dira-t-on, *il y a son œuvre!* » Ce n'est pas la diminuer ni la rabattre, cette œuvre, que de dire que Bernanos n'a pas fondé une école, qu'il n'a pas fait d'élèves; n'est-ce pas là ce qu'il admirait dans la destinée de son maître Drumont? De l'œuvre de Drumont, Bernanos a écrit : « *Elle ne conclut pas, elle appelle...* » C'est sans doute ce qu'il

souhaitait que fît la sienne. Ce qu'il s'agit de savoir, c'est à quoi Bernanos nous conduit : à une impasse ou à une libération? Son appel, pour ardent qu'il puisse être, reste obscur : c'est celui d'un esprit situé « à cette pointe extrême, périlleuse, d'où l'on peut glisser vers le terrible sort des créatures imbues de confusion ».

« *Seulement pour l'honneur...* »

L'honneur, l'appel à l'honneur d'abord... « *Tenir bon, seulement pour l'honneur* », n'est-ce pas ce que Bernanos a répété sans cesse, et ne souhaitait-il pas, à vingt ans, d'avoir pour épitaphe : « *Ci-gît l'homme qui se battit et mourut pour sa satisfaction personnelle, et pour faire enrager ceux qui ne se battent ni ne meurent* »? Voilà la mort dont rêvait Bernanos. Dirai-je que ce ne fut pas celle de Péguy, de ce Péguy qu'il opposait à Maurras? Non, Péguy savait ce qu'il défendait et pour quoi il voulait mourir. Ce souffle, cette dernière goutte de sang qu'un Péguy a rendus à sa nation, ce sont, dira Maurras, « *les seuls éléments de l'être qui comptent* »... Ce que Bernanos, lui, défend, c'est toujours *sa querelle, sa propre querelle.* L'honneur, pour lui, c'est l'idée qu'il s'en fait, celle que chacun individuellement peut s'en faire... Mais l'honneur n'est qu'un mot prestigieux et vide s'il ne procède que du sens propre, et ce n'est pas par hasard que les morales de l'honneur, en lui ordonnant tout, en plaçant le souverain bien dans cette fin subjective, aboutissent au suicide, c'est-à-dire à un faux héroïsme. « Même quand il va se pendre, c'est encore son bonheur que cherche l'homme », dit Pascal. Celui qui préfère la mort à ce qu'il nomme déshonneur, c'est par rapport *à soi* qu'il résout le problème; c'est sa propre pente qu'il suit, et son « sacrifice » est encore égoïsme, de quelque considération que sa « vertu » prétende justifier sa condamnation de la vie.

Tout le drame de la France — et celui que vécut Bernanos en 1940 — a là son explication. Ceux qui se sont mis alors « du côté de l'honneur » ont accepté le risque de la disparition de la France, plutôt que de consentir à des humiliations incompatibles avec ce qu'ils désignaient du nom d'*honneur*. On les vit préférer l'aggravation des souffrances et du malheur de la France, admettre, exalter l'abandon de ce qui pouvait encore être sauvé, et accepter, dans l'ordre des réalités, le *pire* pour ne pas déchoir moralement à leurs propres yeux, ne pas forfaire à *leur* honneur — et cela jusqu'à souhaiter la mort de l'Etat, une manière d'éclatant suicide qui les eût au moins lavés de cette dégradation! Ce parti-là, ils l'identifiaient avec le *devoir*, un devoir d'autant plus certain, pensaient-ils — car leur sincérité n'est pas en cause — qu'il comportait des sacrifices individuels incontestables, un héroïsme personnel qui les justifiait devant eux-mêmes. Mais le chef d'un Etat, lui, ne peut pas raisonner ainsi. Il doit prendre le parti du moindre mal. Or, le mal, pour la société terrestre, c'est la mort, car l'Etat, lui, doit être immortel. Si la défaite qui nous avait mis en péril de mort nous laissait encore quelque vie, si réduite, si menacée qu'elle pût être, c'était ce « quelque chose » de vivant, de misérablement vivant, qu'il fallait s'efforcer de protéger, de maintenir, dans l'espoir du salut futur. Car la France, ce sont des Français : pour meurtris qu'ils fussent par l'occupation ennemie, ils gardaient néanmoins certains biens, de plus en plus visés, de plus en plus précaires; ils n'avaient pour les conserver que les pauvres moyens qui leur étaient laissés.

L'homme qui sait l'histoire sait précisément que l'histoire, la dure histoire, est « pleine de peuples morts ». Ce risque mortel, le chef d'un Etat ne peut pas le courir. Quitter la France plutôt que subir certaines humiliations, c'eût été accepter — fût-ce momentanément — qu'elle disparût. Rester, c'était

encore la défendre, ne pas livrer tous les Français, les personnes et les biens, à l'étranger, quoi qu'il en fût de ses exactions et de ses sévices; c'était ne pas se dessaisir entièrement de l'*être* de la nation, qui est un être permanent, c'était laisser un corps à l'espérance, c'est-à-dire au salut possible. L'invincibilité même de sa croyance en la France, en sa pérennité — croyance qu'il partageait avec tous les Français — obligeait le chef de l'Etat à lui garder un minimum d'existence, fût-ce au prix de concessions cruelles, disputées une à une, et cela jusqu'à la limite où l'Etat lui-même serait condamné à disparaître.

Cette limite fut atteinte le jour où le Maréchal fut fait prisonnier par l'ennemi et emmené par lui en Allemagne. Mais, ce jour-là, et avant de quitter la France, le Maréchal donna l'ordre de suivre désormais les chefs d'une résistance qu'il avait rendue possible, en sauvant l'essentiel, au prix de sacrifices où l'honneur néanmoins n'était pas perdu, puisqu'il lui avait gardé son véritable objet : l'existence de la patrie. « Votre devoir est simple, dit-il alors aux Français : groupez-vous autour de ceux qui vous donneront la garantie de vous conduire *sur le chemin de l'honneur et dans les voies de l'ordre*. » Toute autre conception de l'honneur reste, par quelque côté, subjective, c'est-à-dire déficiente. Un chef d'Etat, dépositaire et gardien du bien commun, ne peut pas, ne doit pas s'y placer, quelque souffrance personnelle qu'il ait à en subir. C'est ce parti qu'a pris le Maréchal jusqu'au bout, jusqu'aux suprêmes abaissements infligés à sa personne; mais il en avait fait le don à la France, sachant, dès ce jour-là, à quoi il s'exposait. L'Histoire, elle, le justifiera.

Cet assoiffé de la justice...

Il en va pareillement de la justice. Oui, le sens passionné de la justice a été chez Bernanos l'aiguillon,

et l'incessant outrage de l'injustice le sel de sa colère. « *Il est vrai,* disait-il, *que le spectacle de l'injustice m'accable, et c'est probablement parce qu'il éveille en moi la conscience de la part d'injustice dont je suis capable. Autrement je tâcherais d'attendre en paix, à l'exemple des saints, nos pères, l'avènement du Règne de Dieu. Oui, j'accepterais l'injustice, toute l'injustice; il suffirait que j'en eusse la force.* » Cette force-là, Bernanos ne l'a pas eue, car ce violent était un faible, et c'est là, malgré qu'il en eût, ce qui rend sa protestation anarchique. Bernanos ne fut personnellement sauvé de l'anarchie que par sa foi. Mais la vérité étouffait en lui; il en avait été la prison et non point le phare, jusqu'à ce que sa mort la délivrât. Bernanos, ici encore, n'a jamais défendu que *sa* querelle, et c'est elle qu'il a identifiée avec la justice. Eût-il même, ici, ou là, ses raisons, on n'a « jamais remédié aux fautes contre la justice en posant à tout propos, hors de propos, la terrible question du juste et de l'injuste »... Ses « amies », les grandes abstractions, ont fini par lui faire mépriser le réel et poursuivre les « réalistes » de ses sarcasmes. Fallait-il tout céder au chaos? « C'est un profond malheur qu'une société sans justice, mais cela peut se conserver et subsister tant bien que mal, et plutôt mal que bien. Mais il n'y a pas de justice sans société. » Et, pour ne plus accepter la leçon politique de Maurras ou la défigurer, c'est la société tout entière que Bernanos a fini par haïr, par abandonner à son misérable destin. « Plutôt le mal, le mal absolu que la médiocrité », voilà comment réagit Bernanos. C'est dans ce *tout ou rien* que l'anarchie se glisse. En appeler à l'esprit de révolte, mettre son espoir « entre les mains des insurgés, » attendre d'eux qu'ils tisonnent les forces spirituelles, c'est tout livrer au désordre et les forces spirituelles s'y consument! L'Esprit lui-même a besoin d'un Corps pour l'animer de son souffle : sinon le Verbe n'est plus qu'un vent dévastateur, rugissant son fracas sur un désert

de sépulcres et de pierres mortes. Sans doute faut-il des prophètes et faut-il aussi, par le monde, des *assoiffés de la justice!* Ils sont le levain et le sel de la terre. Bernanos fut parfois ce prophète; de ce levain et de ce sel son œuvre contient les germes et les gemmes; mais la pâte a tourné!

Une Antigone juive.

Rien de plus significatif à cet égard que la rencontre de Georges Bernanos avec Simone Weil, cette Antigone juive. C'était au temps de la guerre d'Espagne. D'abord favorable à la cause de José Antonio — son fils Yves ne s'était-il pas battu dans les rangs phalangistes, quand les Rouges débarquèrent à Majorque? — mais bouleversé ensuite par les horreurs de la guerre civile tout autant que par l'attitude du clergé de l'île, Bernanos fit alors monter, dans les *Grands Cimetières sous la Lune,* la protestation solitaire qui devait le classer parmi les ennemis de Franco.

Simone Weil fut peut-être la seule à comprendre le sens d'un tel message, qui exprimait avec passion ce qu'elle-même avait ressenti de l'autre côté, du côté des Rouges, la même immense déception, la même soif enragée d'absolu. Comme elle lui ressemblait! Ce que Simone Weil espérait de la guerre d'Espagne, c'était la victoire de la justice et l'affranchissement des malheureux : elle ne s'était engagée dans le rang des Rouges que par devoir, y voyant une occasion de tout risquer pour son idéal. Animatrice plutôt que combattante, elle eut à cœur, nous disent ses amis, de ne jamais se servir de ses armes, et l'un d'eux nous rapportait naguère cette histoire admirable : un jour, l'un de ses camarades miliciens voulut qu'elle fît partie du peloton qui allait fusiller un curé condamné à mort. « *Qu'a-t-il fait?* lui demanda Simone Weil. — *Je n'en sais rien,* répondit l'autre... *Mais c'est un curé, ça suffit!* » Simone Weil prit sur-le-champ

le parti de se joindre à la petite troupe de miliciens commandés pour l'exécution, décidée qu'elle était à se mettre devant les fusils, à couvrir le prêtre de son corps. Ce sacrifice lui fut épargné, car le condamné avait pu s'enfuir avant qu'on ne l'exécutât...

Quand Simone Weil parlait de ces événements de sa vie — mais elle n'en parlait guère — c'était pour rendre témoignage à tel ou tel de ses compagnons d'armes, mais pour déplorer l'évanouissement de ses rêves. La lettre qu'elle écrivit alors à Bernanos est la confidence de cette immense déception : « *J'ai rencontré*, lui dit-elle, *des Français paisibles que jusque-là je ne méprisais pas, qui n'auraient pas eu l'idée d'aller eux-mêmes tuer, mais qui baignaient dans cette atmosphère baignée de sang avec un véritable plaisir. Pour ceux-là, je ne pourrai jamais à l'avenir avoir aucune estime. Une telle atmosphère efface aussitôt le but même de la lutte. Car on ne peut formuler le but qu'en le ramenant au bien public, au bien des hommes*, et *les hommes ici sont de nulle valeur.* » Et Simone Weil d'ajouter avec tristesse : « *On part en volontaire, avec des idées de sacrifice, et on tombe dans une guerre de mercenaires, avec beaucoup de cruauté en plus et le sens des égards dus à l'humanité en moins.* »

La voilà bien, cette Simone Weil, telle que Gustave Thibon nous l'a peinte. Prompte à mettre dans ses engagements politiques la passion qu'elle apportait à toute chose, mais loin de se faire une « idole » d'une idée, d'une nation ou d'une classe, Simone Weil savait « que le social est par excellence le domaine du relatif et du mal, et que, dans cet ordre, le devoir de l'âme surnaturelle ne consiste pas à embrasser un parti, mais à essayer sans cesse de rétablir l'équilibre, en se portant du côté des vaincus et des opprimés ». N'est-ce pas ce mouvement de l'âme qui la fit écrire à Georges Bernanos, s'ouvrir à cet homme dont ses « idées politiques » la séparaient, et lui dire sa « vive admiration »?

« *Depuis que j'ai été en Espagne,* lui écrivit-elle ensuite, *depuis que j'entends, que je lis toutes sortes de considérations sur l'Espagne, je ne puis citer personne hors vous seul, qui, à ma connaissance, ait baigné dans l'atmosphère de la guerre espagnole, et y ait résisté. Vous êtes royaliste, disciple de Drumont, que m'importe? Vous m'êtes plus proche, sans comparaison, que mes camarades des milices d'Aragon — ces camarades que pourtant j'aimais.* »

Et bien qu'elle ne voulût point prolonger de telles confidences, Simone Weil ajoutait : « *Ce que vous dites du nationalisme, de la guerre, de la politique extérieure française après la guerre, m'est également allé au cœur. J'avais dix ans lors du traité de Versailles. Jusque-là, j'avais été patriote avec toute l'exaltation des enfants en période de guerre. La volonté d'humilier l'ennemi vaincu, qui déborda partout à ce moment (et dans les années qui suivirent), d'une manière si répugnante, me guérit une fois pour toutes de ce patriotisme naïf. Les humiliations infligées par mon pays sont plus douloureuses que celles qu'il peut subir.* »

Ainsi Bernanos et Simone Weil s'étaient-ils fraternellement rejoints dans un même besoin de se ranger du côté des humiliés, des faibles, du peuple, des enfants. *O terrible et divine passion!* Cette image-là, c'est celle que nous voudrions garder de Georges Bernanos. De lui, comme d'une Simone Weil, nul parti, aucune faction, aucune idéologie n'a le droit de se réclamer. Nul ne peut davantage les prendre comme des maîtres à penser ou des directeurs de conscience — ils ne l'auraient d'ailleurs pas voulu. Mais leur dialogue, lui, s'établit à la hauteur d'un ordre consacré.

Comment, en effet, *penser* la justice sans rétablir un certain *ordre,* un ordre véritable, celui de ces « lois non écrites » qu'Antigone symbolise? *Antigone vierge et mère de l'ordre,* c'est ainsi que Maurras nomme la sœur de Polynice — ce Maurras contre qui

Bernanos croyait pointer, quand il disait : « *Je préfère le désordre qui s'avoue comme désordre au désordre qui se définit comme un ordre.* » A penser *révolution*, Bernanos avait fini par ne plus entendre la parole de Maurras, sa plus profonde parole : « *Non*, enseigne tout Maurras, *non, ce n'est pas Créon qui fait de l'ordre, qui a la passion de l'ordre... C'est Antigone* » — car Maurras tient pour « impies » les paroles d'un chef qui prétend qu'« il faut en exécuter tous les ordres, petits ou grands, justes ou non ». La justice n'est-elle pas l'un des principes et l'une des fins de son autorité? « *Voilà*, nous dit Maurras, l'*indiscipline et l'anarchie, et cela sous le couvert de l'Autorité et de l'Etat. Qui viole les conditions de l'homme, des dieux, de la cité, et qui les défie toutes? Ce n'est pas Antigone, c'est Créon; l'anarchiste, c'est lui. Ce n'est que lui...* » Et c'est sur ces hauteurs divines que nous laisserons Bernanos et Maurras enfin unis, réconciliés...

« *Vieux amis des hauteurs battues*
par le vent... »

C'est par la guerre, la guerre qui avait été la « maison de notre jeunesse », que Bernanos et ses pareils nous tiennent tant à l'âme. A cette amitié-là, toute notre vie est restée fidèle. Oui, nous sommes *nés de la guerre* : la guerre a été tout de suite sur nous, et en vérité, nous n'avons jamais rien fait d'autre. Nos plus jeunes compagnons ne « pesaient encore ni une femme, ni un enfant à naître », lorsqu'ils virent, en 1914, s'ouvrir devant eux les portes de la guerre. De quelques années leurs aînés, nous n'avions pas plutôt tenté l'aventure de toutes la plus aventureuse, celle qui consiste à créer une famille, à fonder un foyer, nous avions à peine couru ce risque, nous nous en sentions à peine alourdis, quand nous fûmes séparés, retirés, pour être jetés dans un monde, dans une vie, dont nous savons désormais que c'était

réellement *notre* monde, que c'était réellement *notre* vie. Après un armistice de quelques années, la guerre nous ressaisit pour la deuxième fois et nous ramena *là-haut*, en ces régions que nous n'avons jamais quittées, qui gardent nos plus profonds secrets, où nous avons laissé nos âmes avec les corps de nos amis. Vingt ans durant, elle n'a cessé de nous tenir sous sa loi, car la plus sérieuse, la plus décisive des guerres est peut-être celle qu'on fait quand on ne se bat plus. Nous en avons gardé « un tel pli de mémoire, d'impuissance d'oublier, un tel pli de blessure au coin des lèvres », que la mort seule pourra détendre ce pli qui marque nos visages. Mais nous en avons aussi rapporté l'Espérance, une espérance qui n'a plus cessé de nous consumer, une espérance qui, elle, est invincible, fût-ce « au souffle de la mort ». Oui, le « divin regard s'était posé sur nous, ce regard si ferme, si tendre », dont Bernanos tressaillait encore quand, en 1919, au retour de la guerre, de cette guerre où nous avions fait face, où nous avions su réellement faire face, il disait : « *Dans cette gaine d'instincts, d'habitudes acquises ou héréditaires, dans la chair et le sang, quelque chose s'est éveillé, a remué une fois pour toutes, irréparablement. C'est fini. Nous ne pouvons maintenant nous tromper sur nous-même. Il faut nous rendre libres ou mourir.* » Telle était la communauté de nos destins.

Dans ce monde qui n'allait plus cesser de se disputer entre la force aveugle et la niaiserie libérale, nous n'avions plus ni place ni lieu. En somme, *nous barrions l'histoire.* Notre angoisse, celle qui n'a pas encore fini de nous poindre, c'était de la *barrer pour rien.* Dix ans après, à l'heure où de nouvelles menaces s'appesantissaient sur nos têtes, à quelles profondeurs ne devait point retentir ce cri que Bernanos nous jetait du fond de notre passé : « *Vieux amis des hauteurs battues par le vent, compagnons des nuits furieuses, troupe solide, troupe inflexible, magni-*

fique mâchoire resserrée trois ans, pouce à pouce, sur la gorge allemande et qui reçûtes, un jour, en pleine face, le jet brûlant de l'artère et tout le sang du cœur ennemi — ô garçons... Le Onze Novembre, nous bûmes le dernier quart du vin de nos vignes. Le Onze novembre, nous rompîmes le pain noir cuit pour nous. »

Nous n'avions qu'une vie à offrir; et ce n'était point à cause de quelques milliers de morts que cette époque était tragique, *c'était parce qu'elle marquait une limite dans l'histoire du monde.* Voilà ce que la guerre nous avait appris qui n'allait plus cesser de marquer nos travaux et nos jours.

C'est là — je l'ai dit — ce qui nous fit à tous tourner la tête vers cette *Action française* qui, du fait de la guerre, de ses magnifiques services de guerre, voyait son influence grandir et rassembler presque tous les jeunes hommes de nos générations. Je ne parle pas ici seulement des *incorporés*, de ceux qui, en 1919, faisaient partie du corps de l'*Action française* ou qui en devinrent les collaborateurs immédiats, mais de tels jeunes écrivains qui, peut-être, n'eurent jamais de contact personnel avec Charles Maurras, un Drieu La Rochelle, un Montherlant, un Malraux et qui devaient toujours rester « en marge » de son mouvement.

Drieu et le secret des tranchées.

— *La guerre, les Dadas et l'Action française!* disait alors, avec sa gentille désinvolture, Pierre Drieu La Rochelle au jeune Martin du Gard, pour définir ses propres expériences. C'était au cours d'une de ces longues promenades dans les rues, comme le Paris de 1920 permettait encore d'en avoir. De quoi ces garçons parlaient-ils? De la guerre, de la guerre, dont, lui, Drieu ne finirait jamais de parler. Et Martin du Gard le regardait ce Drieu La Rochelle qui

déambulait à ses côtés comme un grand enfant égaré dans ce monde d'après-guerre, errant, tâtonnant, désaffecté, et marchant avec ses fantômes... Oui, *Drieu était d'un autre monde.* Cinq ans sous les armes, quatre années dans la guerre, dans la fascinante, l'épuisante solitude où la guerre nous avait fait vivre comme des moines, de cette image-là Drieu et ses camarades ne pourraient jamais se déprendre... Ce secret, le « secret des tranchées », c'était le sien, c'était aussi le nôtre...

L'humilité, l'esprit de silence et, dans cette servitude, une sorte de liberté intérieure, faite d'austérité, d'effacement anonyme, de renoncement au bonheur matériel, aux choses extérieures, voilà ce qu'avait été, quatre années durant, notre vie. Cette guerre nous avait tout demandé; et d'abord des vertus qu'on n'imaginait pas aux soldats, dont aucune armée, en aucun temps, n'avait eu besoin, et cela par sa nature même, ses nécessités physiques, sa sévérité taciturne et jusqu'à sa couleur. Quelle trappe, quelle clôture eût offert semblable spectacle d'abandon, une vision plus profonde, plus réelle, de la mort, une solitude aussi sévère, une société d'âmes fraternelles soutenues d'une pareille ferveur? Qu'il choisît entre la pioche qui creuse la terre ou la pelle qui la jette au-dehors, chacun y ouvrait sa tombe. « Nous sommes, disaient nos camarades, nous sommes des pénitents, les moines de couvents nomades dont la règle est l'honneur, et notre honneur à nous, c'est de souffrir et d'être perpétuellement vainqueurs de notre souffrance » — car l'amour de la France, n'est-ce pas, allait sans dire. Oui, nous avions vécu par la guerre dans une incomparable grâce; nous y avions retrouvé nos âmes. Comment n'eussions-nous pas voulu sauver ce qui nous avait sauvés, être prêts pour l'œuvre de construction et pour ses achèvements?

— *J'aimais ça, je ne possédais rien, je vivais comme un moine,* disait, comme en rêve, Drieu La Rochelle

au jeune ami qui l'accompagnait ce soir-là par hasard, sous la lumière nocturne du boulevard de Courcelles où il avait alors sa garçonnière. Et quel contraste n'offrait pas ce grand et long garçon, aux yeux bleus, au corps athlétique et fin, qui avait l'air de sortir d'Oxford dans son vêtement de tweed écossais, avec celui qu'il avait été et qu'il se désolait de n'être plus, ce soldat trimbalé de Charleroi à la Marne, de Champagne aux Dardanelles, de l'Artois à Verdun... Puis, avec une sorte de passion triste, Drieu avait évoqué son départ pour la grande aventure : « *Sans haine pour personne, j'aimais, j'aimais la France, les camarades, je ne détestais pas les Allemands!... Mais, par exemple, je me promettais bien de ne pas laisser passer ça!... La caserne puante, la bêtise militaire, les diplomates idiots, les mal foutus qu'on avait lâchés avec moi dans cette cafouillade cruelle!...* » Cette longue pénitence devait former sa conscience, car la guerre pose des problèmes à ceux qui la font; elle « en précipite l'urgence, elle fait marcher les idées, les met à cheval, les motorise »... Et du fond des tranchées, Drieu avait laissé monter ses « interrogations », que dominait un cri d'orgueil pour sa génération, de mépris pour les générations antérieures. Comme c'est vrai ce que vous dites de nous, cher Clouard : *Nous n'en revenions pas d'avoir fait cette guerre victorieuse* — et nous savions bien qu'*après* les emmerdements allaient commencer! Avec son *Pascal* et son *Zarathoustra*, qu'il avait traînés partout dans sa musette, parmi sa bidoche et son quart, Drieu était revenu, en 19, avec le goût des choses fortes et grandes, l'amour de la puissance. Mais devant cette France exsangue, affaiblie, vidée de trop de sang, à natalité déficiente, Drieu allait bientôt jeter son appel d'alarme, ses vérités désagréables, avec cette passion amère et calme, cette insatisfaction qui était au fond de ce solitaire inquiet, « exagérant ses manques, ricanant sur ses qualités ». Ah!

qu'il était donc pareil aux héros de ses livres, à ces personnages qu'il nous montre, toujours en bascule entre une spiritualité noble et les ambitions, écrasés, d'ailleurs, de souffrance au spectacle d'une humanité qui se débat contre ses fatalités, mais confiants tout de même dans les restes d'une solidité nationale. *Cette vieille solidité consubstantielle de la France*, c'était notre croyance à tous; et le jour où elle lui parut faillir, le malheureux Drieu se jeta dans une impasse au fond de laquelle l'attendait le suicide.

Drieu avait prolongé trop longtemps les curiosités livresques, et sa pensée suivi trop de fausses pistes pour s'en libérer tout à fait. De combien d'idées Drieu La Rochelle ne s'était-il pas couvert? Presque autant que de femmes — par avidité, par faiblesse, par lassitude aussi. Tout ce qu'il y avait en lui de courage, de désintéressement devait finir par s'y vider. Tel il était déjà quand Maurice Martin du Gard l'avait rencontré, ce soir de 1920, dans Paris. « Il est sans joie, notait-il alors, avec de brusques élans vers une France, pure de truquage et de démocratouille. » Et d'ajouter : « *J'avais l'impression de marcher tantôt avec Hamlet, tantôt avec Drumont!* » C'est aussi le même soir que Drieu lui avait tenu ce propos étrange : « *Clemenceau m'a dit que s'il pouvait recommencer sa vie, il serait d'*Action française! »

Un dialogue muet.

C'est par la porte de l'*Action française* que lui, Drieu, était rentré dans la paix — mais tout seul, comme il était déjà tout seul dans la guerre. Il ne fut jamais dans l'obédience de l'*A. F.*, et il la quitta sans qu'on sût qu'il en avait été. « Pendant plusieurs années, disait-il en 1923, j'ai échangé avec l'*Action française* un dialogue muet et continu. Fortement attiré par la qualité de ses hommes avec qui, du reste, je n'ai aucune relation personnelle, je lutte

profondément contre ses idées qui me font violence... » Et c'est à *se* définir par rapport à l'*Action française*, à montrer par où il s'en distinguait, que Drieu surtout s'employait dans cette réponse à l'*Enquête sur les Maîtres de la jeune littérature*, que nos amis Pierre Varillon et Henri Rambaud venaient de publier :

« Ebranlé par sa critique de la démocratie, nullement ému par l'argument monarchique, je reste, leur disait-il, une manière de républicain qui croit que le capitalisme donnera naissance à une aristocratie pas mal communiste. Mais là n'est pas la question, ajoutait-il. La critique radicale exercée par l'*Action française* contre le romantisme et le XIXe siècle se heurte à mon opposition mesurée, tatillonne, mais déterminée... Je suis en pleine révolte contre la plupart des conséquences du romantisme... Mais la condamnation d'un Lasserre, brutale et fanatique, le redoublement que vient de frapper Léon Daudet avec son *Stupide XIXe siècle*, quelque plaisante que m'en paraisse l'humeur, quelque justes que m'en paraissent cent traits particuliers et même plusieurs idées principales, s'ils sont de bonne guerre dans le champ politique, ne peuvent être approuvés sans hypocrisie par un jeune homme de lettres qui a trouvé, plus que dans Racine et Pascal, la joie dans Vigny, dans Baudelaire et dans Rimbaud, dans Chateaubriand, Stendhal et Barrès qu'il tient tous pour d'authentiques romantiques, en même temps que des génies qui proposent la règle éternelle, classique. »

Ah! que Drieu restait donc homme de lettres!... Rejeter ce dont il n'a plus besoin et qui l'encombre, aller d'influence en influence et, sous prétexte d'acquérir le droit d'être libre, rabattre ce qu'il avait d'abord exhaussé, c'est l'itinéraire de cette intelligence plus passionnée que forte et qui s'écorchait à tout. Ce goût de l'indépendance l'avait fait saluer les Dadas, mettre sa main dans celles d'André Breton, d'Aragon — et cela par un certain mépris de tout ce qui est établi, pour ne pas se priver de

gestes qui pourraient ébranler ce monde qui lui semblait caduc. Si imbu que Drieu fût de soucis « inévitablement traditionnels » (« *il n'y a pas le choix,* disait-il, *il n'y en a pas d'autres, hélas!* »), ses regards allaient d'abord vers ceux qui risquaient pour tout gagner de tout perdre. C'est l'histoire de ses illusions brisées qu'il faudrait faire pour essayer de le saisir, cet « errant de la pensée »! De pensée propre, Drieu n'en avait guère, et, dans les idées qu'il a utilisées, que d'éléments destructeurs n'avait-il pas, de bonne foi, introduits! Toute sa vie, Drieu est resté au stade de l'adolescence, dont il avait gardé le visage et l'allure. Nul pourtant n'a été plus tenté de rejoindre une communauté puissante et solide, et n'a montré un tel soin de percevoir les éléments de la discipline universelle à quoi soumettre son dévouement. De là que dans le désordre d'une œuvre, en fin de compte « manquée », se rencontrent pourtant quelques parties durables. Ce sont celles que, pour sortir de soi, de sa vacance abominable, Drieu avait assemblées en songeant à la France, en méditant sur l'aventure historique, en alimentant son inspiration à de grands objets capables de l'élever au-dessus de lui-même. Mais, là encore, que de confusions!

Un bilan.

Jetons plutôt les yeux sur le bilan que Drieu dressait alors des tendances disparates, des influences contradictoires, à travers lesquelles il avait cherché à faire l'harmonie entre le monde et soi : « Parce que j'avais été élevé dans un collège catholique, nous dit-il, j'avais cru, selon la tradition de la rébellion à tout prix, vers dix-sept ans, être socialiste, antireligieux (mais toutefois non pas pacifiste). La veille de mon baccalauréat, pour me délasser, je lus les *Pages de Sociologie* de Bourget. Brusquement, je découvris la réaction. Puis ce fut Maurras, l'*Action*

française, Bainville, Georges Sorel, et par eux je me réenchaînais à la longue chaîne des réactionnaires français : Bonald, Maistre, Balzac, Barbey, Villiers. Tous venaient multiplier le coup formidable que j'avais reçu à seize ans à Oxford : *Nietzsche!* J'admire, en y réfléchissant, comme tout a conspiré à me donner un enseignement réactionnaire. » Et Drieu d'ajouter :

« Après tout, pourquoi ne me suis-je pas tourné vers la gauche? C'est qu'il n'y avait rien de ce côté-là. Jaurès me laissait froid. La littérature syndicaliste était bien spéciale. Autant évoquer Voltaire dans une table tournante que de demander à Anatole France un principe de vie! Les grands socialistes, Marx, Proudhon étaient d'un autre âge. L'enseignement républicain de Péguy l'était dans un sens antique; il était aussi réactionnaire, plus profondément que celui de Maurras. Il n'y eut que Paul Adam qui me rattachât à la tradition libérale démocratique. Je ne dirai jamais assez l'admiration que j'ai gardée pour l'épopée nationale qu'il a écrite en l'honneur de nos ancêtres qui ont rêvé de la Révolution pendant cent années et plus, et qui, n'ayant pas perdu par leur faute un royaume, ont construit tant bien que mal empires et républiques et ont consommé un magnifique sacrifice? »

Cette contradiction, Drieu l'avait trouvée chez Barrès, et s'il était parvenu à se défendre contre Maurras, c'était sur les points où Barrès lui parlait toujours.

Barrès l'avait marqué à une telle profondeur que seuls ses amis savent ce qu'humainement cela veut dire. Pour les autres, qu'il me suffise de transcrire ici ces lignes des *Cahiers* de Barrès : « *Je ne sais plus ce qui me sauva... Si, je le sais : la politique! Pourquoi j'aime la politique? D'abord je lui dois la vie* » — et qu'ils les rapprochent de celles où le même Barrès nous avoue : « *J'ai peur de la vie, des catastrophes physiques, des horribles souffrances. N'ayant ni revolver, ni chloroforme, je me sens désarmé contre les méchan-*

cetés du destin. » Les secrètes affinités de Drieu avec Barrès, elles sont là.

Dans la tragique destinée de Drieu La Rochelle, il y a d'ailleurs beaucoup de barrésisme, mais du pire, de celui que Barrès lui-même n'a dominé que guidé par une sorte d'instinct supérieur... Drieu avait pourtant essayé — que n'essaya-t-il pas? — de lutter contre l'envoûtement du premier Barrès, d'échapper à ses sortilèges, de rejeter ses poisons, et de rejoindre un nationalisme doctrinalement plus fort. N'est-ce pas là ce qu'il m'écrivait en 1923, dans la première lettre qu'il m'adressa pour m'exposer tout ce qui le rapprochait et l'éloignait de nos doctrines :

« *Chaque année, je relis quelques livres de Barrès et plus je vais, plus j'admire l'écrivain et moins le penseur me satisfait. C'est sans doute que nous avons entièrement assimilé tout ce qu'il pouvait y avoir de nourrissant en lui. Mais son subjectivisme parfaitement sûr de soi, il me faut un effort historique pour le supporter. Il y a bien de la confusion dans le* culte du moi, *et quelque mal pour la dissimuler. Enfin, plus tard, les objets auxquels Barrès s'est attaché, quand il se fut trouvé une méthode tant soit peu objective, me paraissent insuffisants et mal liés entre eux. Dans son* culte des Morts, *par exemple, il reste trop de son goût romanesque pour la mort. Mais qui, depuis un demi-siècle, a porté avec des mains plus robustes la tradition de la langue?* »

Et c'est là-dessus que Drieu ajoutait : « *Comme il convient d'opposer son abondance à la pauvreté d'Anatole France. Ah! je n'aime pas que Maurras ait tant connu France!* »

« *Je suis de formation catholique.* »

Ayant un jour écrit, dans la *Revue Universelle,* que Drieu La Rochelle restait indifférent à ce qui fait le fond de l'inspiration de Claudel, à son « *exclusive*

préoccupation religieuse », Drieu avait cru devoir me répondre :

« Exclusive *atténue la formule d'excommunication, et, grâce à ce mot, je ne serai peut-être pas damné... Pourtant je saisis cette chance de vous indiquer qu'il y a, au fond de mes premiers essais, une préoccupation religieuse qui n'a pas seulement eu le temps de recouvrir celles, plus temporelles, qui ont pressé mon âge : le souci de la France, de la santé corporelle, par exemple. Mais dans chacun des petits bouquins que j'ai lâchés jusqu'ici, j'ai toujours marqué un jalon (qui avait parfois, je dois l'avouer, un aspect blasphématoire) un jalon que je retrouverai. Je suis de formation essentiellement catholique. Je n'ai jamais nié, ni même douté gravement, mais les interprétations hérétiques ne m'ont pas déplu.*

« *Et c'est Claudel, avant Rimbaud, qui, justement, m'a ouvert le chemin de traverse par où je me rapproche pas à pas, je ne dis pas de la foi, mais d'une pratique plus constante.*

« *Cela me dégoûte d'être comme tant d'autres qui en prennent et qui en laissent!* »

Peut-être n'a-t-il manqué à Drieu La Rochelle qu'une grande amitié catholique... et d'autres fréquentations! Car s'il avait reçu des livres une forte doctrine conservatrice et restauratrice, dans les mœurs et par tout ce qui, des mœurs, passe dans la littérature, il n'avait trouvé autour de lui que les exemples les plus ravageurs de frénésie individuelle.

Au temps du « Bœuf sur le toit ».

C'était le temps du *Bœuf sur le toit*. On rencontrait alors Drieu et ses amis, dans les bars, parmi ces « enfants lamentables qui étaient revenus de la guerre et du rivage de la mort avec un air gavé, inassouvi », et pour qui « tout était occasion de se perdre et de s'anéantir ». Rue Boissy-d'Anglas, chez Moysës, vers une heure du matin, Drieu entrait avec

Rigaud, avec Crevel : sa haute silhouette se détachait sur la glace, où Cocteau avait gravé au diamant son prénom et son cœur étoilé. Il allait, il serrait des mains à travers les tables où, au milieu de jeunes beautés coiffées à la garçonne, Paul Morand, Jacques de Lacretelle, René Clair, Maurice Sachs, le petit Radiguet aux joues en feu, faisaient provision d'images en fumant, en buvant des alcools, tandis que Poulenc et Auric, au piano, sonorisaient ce film de nos nuits d'après guerre. Il n'était pas jusqu'à Mauriac et à Maritain qui ne se fussent, certains soirs, égarés parmi ces enfants hagards. Drieu, lui, avait vécu de leurs vies. A ce jeu, il risquait de perdre l'équilibre. Ce suicide lent n'était-il pas ce qu'il goûtait le plus, quand il croyait vivre ainsi davantage? A d'autres heures, on le voyait se ressaisir et retourner à ces grands problèmes qu'il chercha toute sa vie à résoudre, aux soucis de la France, de l'Europe, du monde — non pas par ambition (il en était totalement vide) mais pour s'accorder avec les soucis de son temps, pour épancher sa propre vie, se donner, là encore, l'illusion de la vivre à plein, en faisant un acte viril, un acte de courage — et peut-être aussi, pour vaincre ce qu'il sentait en lui s'accumuler d'irrémédiable désespoir.

Avec cette peur de laisser échapper quoi que ce fût qui pût, en le fortifiant, l'en distraire, à quels appâts Drieu La Rochelle ne finit-il pas par se laisser prendre? De cette suite d'entreprises avortées, malheureuses, où Drieu devait trop souvent confondre l'activisme avec l'action, la violence avec la force, Nietzsche est à l'origine — Nietzsche et l'*énergie*, au triomphe de laquelle Drieu avait voué un culte! Cette trouble énergie où le pauvre garçon cherchait à s'assouvir, n'est-ce pas elle qui a fini par le détruire, l'acculer au suicide?

Si Drieu La Rochelle avait cru davantage à son œuvre et s'il eût pris la littérature pour fin — elle ne fut jamais pour lui qu'un moyen d'exalter la vie — s'il

eût été un plus grand poète (car, dans son art, aussi, que de disparates, d'où Drieu ne parvint jamais à dégager un style!) peut-être, comme Montherlant, se fût-il sauvé du gouffre... Il se laissa dévorer par l'événement en y attachant son effort. Victimé, Drieu finit par s'engloutir dans la nuit.

La part de Montherlant.

C'est une autre leçon que Montherlant a rapportée des « hauteurs battues par le vent » : un sens de la grandeur, un goût des choses supérieures, une élévation de l'âme par le sacrifice, mais aussi une lucidité impitoyable, une sorte de refus glacé devant les mirages de la seule durée. « Avoir été de plain-pied avec la mort dispose à être de plain-pied avec la vie, disait-il après la grande relève. Le déchirement de la terre, la ruée du souffle, le feu comme une personne à côté de vous, avec nous, n'auront pas peu contribué à faire redescendre à leur vrai rang les manifestations prétendues extraordinaires des êtres. » C'est de cette amertume, c'est de ce « pain des forts » que Montherlant a nourri son style — la langue la plus belle, la plus sûre qui s'écrive aujourd'hui, et n'est-ce pas la seule chose qui lui importe? Se prêter à la vie pour se servir d'elle, et non pas la servir, tirer les êtres de l'écoulement des choses et de leur caducité pour les instituer dans l'art avec la seule mission de se perpétuer lui-même, c'est la part royale que s'est réservée ce poète!

Que reproche-t-il à Maurras en qui, au départ, il salue l'un de ses maîtres? « De s'être donné à la vie et de s'être laissé dévorer par elle, d'avoir sacrifié la perpétuité de l'art sur l'autel de la patrie! » « Il n'est au reste pas sûr, dit-il, que ce soit là un sacrifice, car ce qui est choisi n'est-il pas choisi par inclination? » Mais, pour son compte — qu'il s'agisse, en l'espèce, de pauvreté ou de grandeur, ou qu'on rie seulement de

cette folie sacrée dont un Maurras est possédé — Montherlant, lui, s'en éloigne comme de la pire tentation : « Mon corps renâcle, mon esprit se glace, je sens, fait-il, que je tente le désespoir s'il me faut attacher mon effort dans le précaire... Non, non, je ne discuterai pas avec Maurras, je ne discuterai pas avec Créon. » Mais si sa défiance de toutes les idolâtries lui fait dire : « On peut penser solidement sans Maurras, on peut exprimer une pensée solide dans une grande langue sans Maurras », il ne rabat pas pour autant ce qu'il doit, *lui*, à Maurras. « De la lumière qu'il répand, dit-il, j'ai *comme tout le monde* reçu des reflets. Il y a un certain nombre de bêtises que j'eusse sans doute proférées, à un âge qui n'est pas regardant sur ce chapitre, et qui ne le furent pas *parce que Maurras existe*. Les jeunes gens qui peuvent s'appliquer cette phrase *formeraient une armée*. Je n'ai jamais lu, de Maurras, *une bêtise*. Un tel éloge peut paraître une boutade, mais passez à cette mesure nos grands bonshommes! » De Maurras en fin de compte, qu'avait retenu Henry de Montherlant? « A quinze ans, c'en était fait, dit-il, j'étais pétri par l'antiquité. Or je n'ai lu Maurras, fils de l'antiquité, qu'à dix-huit ans. Il n'est pas facile de départager ce qu'il a créé en moi et ce qu'il a seulement excité ou précisé, qui s'y trouvait déjà. Mais il y a un effort vers la clarté, un goût de serrer le réel, une horreur de l'affectation et du verbiage que je dois à lui et à nul autre. A tout écrivain que j'estime, je souhaite de subir cette influence. » Et Montherlant d'ajouter : « Les vertus maurrassiennes peuvent s'accorder avec l'imagination créatrice la plus emportée, s'il demeure entendu qu'une renonciation temporaire à la grande intelligence permet seule de faire corps avec la vie. Une gloire immense descendra sur le lieu de cette rencontre. »

Cette « gloire immense » est peut-être celle à quoi Montherlant a pour sa part le plus rêvé, comme à ce

qui lui permettrait — s'il était le lieu d'une telle rencontre — le plus total, le plus magnifique emploi de soi-même. Mais de cette étreinte avec Minerve, qu'est-il sorti? Une sorte de monstre à front de taureau, dont ni l'intelligence ni la sagesse — ces vertus maurrassiennes — n'animent les mouvements. Ses mouvements, ce sont ceux d'un jeune taureau qui se rejette en arrière du même élan qu'il s'est porté d'abord vers la cape du *chulo*, si l'on désigne par cette image l'idée stimulatrice qui l'a fait bondir dans l'arène. Cette alternance d'élan et de recul, n'est-ce pas l'attitude essentielle où Montherlant a mis sa complaisance? D'où ses « contradictions », ses méprises. Quand il s'affirme catholique de tradition, catholique par adhésion à l'ordre public, mais néanmoins anti-chrétien, Montherlant croit-il vraiment que ce soit le « paganisme maurrassien » qui excite ses puissances de mépris pour l'humilité et la pitié? N'est-ce pas, plutôt, ce « nietzschéisme » où Maurras ne voit qu'une énergie trouble et barbare? Et lorsqu'il oppose le Tibre et l'Oronte, Montherlant prétend-il opposer Maurras et Barrès, symboliser le dialogue de ces deux grands esprits qui n'ont cessé de le tenter tour à tour? Mais c'est plus du côté de Barrès que du côté de Maurras que Montherlant réside. S'il avait à se définir, il se définirait lui-même, comme répondait Barrès à qui lui proposait de s' « enrôler » : et jamais on ne vit Montherlant signer d'autres manifestes que les siens. Ah! que Montherlant a donc du mal à se défaire de Barrès, de celui qu'il appelle *le Prince :* « Barrès, dit-il, m'a révélé à moi-même, il m'a prêté son expression pour qu'avec cette aide, je *me* trouve à la mienne. » Préciser ce qui préexistait en lui, l'aider à *se* trouver, c'était aussi ce que Montherlant avait demandé à Maurras, car il ne s'agit toujours pour lui que de « réussir sa figure ».

Le jour de l'enterrement de Plateau.

Mais, pour faire corps avec la vie, être de plain-pied avec elle — ne fût-ce que pour « corser » le temps — Montherlant, comme Drieu, n'a-t-il pas été parfois tenté de rejoindre les « autres », de sortir de sa solitude (« *être seul lui plaît,* a-t-on dit, *mais devant beaucoup de monde!* ») et n'a-t-il pas failli répondre à l'appel qu'à de certains jours, à de certaines heures, sous certains « solstices », à certains « équinoxes », il sent monter en lui? Je me souviendrai toujours — et cette scène a pris pour moi une valeur symbolique — du spectacle qu'en 1923 Montherlant et Drieu La Rochelle me donnèrent, à leur insu, le jour de l'enterrement de Marius Plateau qu'une fille de police, Germaine Berton, avait assassiné dans les bureaux de l'*Action française,* faute d'avoir pu abattre ou Maurras ou Daudet. Le service funèbre avait eu lieu, rue Saint-Dominique, à l'église Saint-Pierre du Gros-Caillou. Dans les avenues environnantes, de l'Alma à l'Ecole Militaire, les sections d'A. F. s'étaient groupées avec leurs drapeaux, leurs couronnes... Une immense foule affluait de tous côtés, et plus de vingt mille royalistes allaient suivre le cercueil jusqu'au cimetière de Vaugirard. Montherlant et Drieu n'entrèrent pas à l'église et ne rejoignirent pas ensuite le cortège. Mais, sur le terre-plein de l'avenue Bosquet, le long des murs où s'appuyaient les couronnes et les gerbes, ils marchaient côte à côte, descendant, remontant la chaussée. Pourquoi étaient-ils venus, dans quel dessein? Pour répondre peut-être à une interrogation qu'ils se posaient plus ou moins clairement à eux-mêmes? Et que se disaient-ils? J'imaginais leur dialogue. C'était l'instant critique pour les jeunes hommes de leur âge qui tenaient à l'avant-guerre et à la guerre par leur adolescence, les premiers livres lus et les premières ferveurs, ceux

pour qui Barrès, Maurras, Péguy avaient existé, avec leurs idées sur le monde et sur l'homme, des idées de grandeur, de noblesse, de service, et leur amour de la France, réalité chaude et vivante. Et il y avait là, quatre ans après la guerre, une jeune victime qui incarnait tout cela et que des puissances mauvaises venaient d'abattre... Mais que valait la cause de ce martyr, ou plutôt que représentait-elle, combien d'hommes et quels hommes rassemblait-elle, de quel âge, de quel milieu, de quelle origine sociale? Quelles chances étaient les leurs, quelles leurs forces et quel leur avenir? Cet immense flot humain n'était-il que la vague qui monte d'autant plus haut sur la grève que la mer déjà se retire, ou était-ce le premier ressac de la marée qui allait briser d'un coup la vieille baraque? Il semblait que ces deux promeneurs qui restaient à part, ne se mêlaient pas à la foule, supputassent tout cela, comme s'il s'agissait de leur propre destin. S'enrôler, servir? Mais la réussite était-elle là? Tous les deux, ils avaient appris de Barrès qu'en politique il n'y a qu'un critérium : *la réussite.* Sans doute Drieu et Montherlant sentaient-ils le pathétique d'une telle journée, son chant funèbre... Mais quelle vie, quelle puissance de vie recevaient-ils de cette foule où il leur eût fallu d'abord « se perdre », alors qu'ils ne cherchaient encore qu'à « se trouver »?

« *Quand tout est déshonoré...* »

Des années et des années passèrent depuis ce jour où Drieu et Montherlant, après avoir *vu* l'enterrement de Plateau, se séparèrent sur un trottoir de l'avenue Bosquet, sous le ciel d'hiver, allant chacun de son côté, l'un vers sa solitude, l'autre vers des avatars qui le conduisirent du P. P. F. à la « collaboration » et au suicide... Montherlant, lui, a pu s'en sauver, parce qu'il sait se retirer, se refuser et dire *non.* En des temps humiliés, le « retirement » et le refus ne

sont-ils pas le seul recours de qui n'a que soi pour but? « *Que voulez-vous qu'on désire quand tout est déshonoré?* » fait dire Montherlant à l'un de ses personnages. Mais aux calomnies et aux sottises, cet écrivain français a su répondre par un chef-d'œuvre — et cela n'est pas à la portée du premier venu! Comme il lui ressemble, ce *Maître de Santiago* à qui Dieu a donné à profusion la « vertu d'écœurement »! Cette vertu, c'est la sienne, à lui Montherlant. « *Roule, torrent de l'inutilité!* » le fait-il s'écrier avec superbe, cachant, sous un orgueil qui affecte de ne tolérer que la perfection, sa plus secrète amertume, sa plus profonde humiliation, celle que lui cause l'état où est tombé son pays. « Je n'ai rien à faire, dit-il, dans un temps où l'honneur est puni, où la générosité est punie, où la charité est punie, où tout ce qui est grand est rabaissé et moqué, où partout le triomphe du plus bête et du plus abject est assuré! Une reine, l'Imposture, avec pour pages le Vol et le Crime à ses pieds. L'Incapacité et l'Infamie, ses deux sœurs, se donnent la main. Les dupeurs vénérés, dupés, adorés par leurs dupes... Est-ce que j'invente? Rappelez-vous la parole du roi sur son lit de mort : « *Nos contemporains qui, chaque jour dégénèrent...* » Les « refus » d'un Montherlant — formulés dans sa langue, cette langue admirable, irrésistible — sont de ceux qui, à de certains jours, délivrent, aident à respirer, à pleurer dignement; et l'auteur du *Maître de Santiago* n'a pas tort de prétendre qu'il y a dans son drame « quelques larmes qui sont françaises » : c'est sa façon à lui de *servir*. Bernanos, lui aussi, a versé de telles larmes : ce sont les larmes de ces hommes français qui, depuis le Onze Novembre, ne se sentent plus ni place ni lieu, et qui ne désirent plus rien quand tout souille et dégrade ce qui fut le premier et le dernier amour de leur vie.

Ils étaient revenus de la guerre assez forts pour ne plus être dupes de rien ni de personne, ces garçons!

Ce fut aussi leur maladie. *Ne pas vouloir être dupes* peut conduire à duper les autres et à se duper soi-même. Où la sincérité, l'authenticité ne nous mène-t-elle point, quand elle n'est pas cette lucidité terrible, prise au contact de la mort, et qu'elle ne sait nourrir qu'une vaine inquiétude? Ce fut le mal de l'après-guerre. Et Montherlant n'était-il pas trop soucieux de « se garder disponible », de ne proposer « aucun but » afin de prendre toutes les formes, pour que son exemple pût servir d'antidote et de contre-poison? Si sa pensée exhorte à l'héroïsme, elle refuse le dévouement. Elle ne peut agir que par le *ton*, cette pensée si faible; mais que peut-elle, l'incertaine, sur ceux qui ne sentent pas en eux brûler sa flamme? Sans doute a-t-elle à leur offrir ses répugnances, ses négations altières, cette faim de la denrée sublime qu'elle ne peut assouvir, cette façon qu'elle a de prendre de la hauteur et, par-dessus tout, un accent souverain capable de sauver des plus basses dégradations les mieux nés.

Mais qu'attendre de qui confesse : « Il faut se sauver et se sauver sans croire; il faut se donner et se donner à ce qu'on n'aime pas. » Moins on aime, plus on aime, voilà *sa* règle. A qui Montherlant en fera-t-il partager le bienfait, si tant est qu'elle vaille pour lui-même? Il faut avoir des titres de famille bien anciens, il faut se sentir l'héritier d'une longue culture, en avoir le cerveau, le cœur, le tissu des entrailles bien imprégné, pour pouvoir dire comme M. de Montherlant : « *Peu m'importe de mourir, si c'est pour un ordre que j'approuve!* » Mais les autres, ceux qui ne remontent pas jusqu'à l'Antiquité, où ce fils de la louve a ses pères — « ses pères bons et aimés » — quel moyen Montherlant a-t-il de leur faire approuver cet ordre dont il use, mais dont il se refuse à prendre le parti lorsqu'il ne lui prend pas fantaisie d'y contredire et de s'en retirer? Quand on ne pense qu'à soi, on reste toujours seul, et Montherlant se condamne

à la solitude. Son refus du service — du « service inutile » — comment les « autres » l'appliqueront-ils? A quelle anarchie ce « conseil » ne les livre-t-il pas?

Malraux et « Mademoiselle Monk ».

« *Aller de l'anarchie intellectuelle à l'*Action française, *ce n'est pas se contredire, mais construire* », disait alors le jeune André Malraux en parlant de Charles Maurras et de sa vie publique — et c'était pour montrer que cette vie n'offre pas une contradiction. Oui, Malraux, lui aussi, a été tenté par le maurrassisme, et Maurras fut l'une de ses premières « aventures ». Trop jeune pour avoir fait la guerre, le Onze novembre ne fut pour lui qu'un seuil, le début d'une apocalypse. La guerre, la période de guerre, celle où il achevait ses études, l'avait marqué, très jeune, d'une sorte de prédestination tragique. La guerre, pour lui, était toujours là : elle ne faisait que commencer, elle durerait trente ans, cent ans peut-être, mais elle serait à coup sûr la matière de son destin, le sort, la condition humaine de sa génération et des suivantes. Obsédé par la mort qui, quatre années durant, avait été le royaume de son enfance, Malraux respirait partout son odeur, en lui, autour de lui. C'est sous ce signe pathétique que s'était éveillé à la conscience intellectuelle ce jeune garçon au teint pâle et brûlé, frémissant et lucide, travaillé d'un mal où il allait épuiser sa vie : celui d'*être présent au monde*, à ce monde dont Nietzsche avait prophétisé qu'il venait d'entrer dans une crise comme il n'y en avait jamais eu sur la terre. Patriote avec exaltation, comme l'avaient été tous les enfants pendant la guerre, c'était à Maurice Barrès qu'était allée sa ferveur collégienne : elle ne distinguait pas entre l'auteur de *Du Sang, de la Volupté, de la Mort* et celui de l'*Appel au Soldat* ou de *Leurs Figures*. Tout chez Barrès lui avait donné la fièvre, et jamais

Malraux ne pourra, lui non plus, s'en déprendre. Les vingt ans de Malraux devaient ensuite se donner à Maurras : il l'avait lu, bien lu, et la préface qu'en 1923 il mit à une réimpression de *Mademoiselle Monk* marque une *date* dans sa « biographie ».

De cette première démarche d'André Malraux, que reste-t-il? Un hommage, l'un des plus pénétrants qui aient été rendus à Charles Maurras, une page belle et forte qui est aujourd'hui trop oubliée pour n'avoir pas sa place ici. « Ce Maurras qui, dit-il, eût aimé vivre en Grèce, parce que les philosophes y avaient accoutumé de mettre en harmonie leur vie et leur philosophie », c'est au Moyen Age que Malraux se plaît à l'imaginer, « prêtre fervent, confesseur de grands, architecte de cathédrales et organisateur de Croisades ».

« *On a dit*, écrivait Malraux, *on a dit :* « *Pour Maur-* « *ras, tout se convertit en action.* » *Cela est un peu injurieux et d'ailleurs inexact. Il serait plus juste de dire que son système est formé de théories dont la force que représente leur application fait une partie de la valeur. Son œuvre est une suite de recherches destinées à créer ou à maintenir une harmonie. Il prise par-dessus tout et fait admirer l'ordre, parce que tout ordre représente de la beauté et de la force. De là son amour pour la Grèce qu'il n'a pas* « *découverte* », *mais* choisie. *Que sa naissance l'ait incité à ce choix, cela est vraisemblable, mais elle ne l'y déterminait point; et il y a plus de mérite à choisir lorsque le choix est facile que lorsqu'il est malaisé. Choisir, comme le feraient les esprits simples, semble vulgaire, et rien, plus que le désir de n'avoir rien de commun avec des esprits simples, ne peut inciter à l'erreur un esprit supérieur.* »

Puis, passant à l'étude de Maurras sur Auguste Comte, André Malraux ajoutait :

« *Parler de Comte, comme l'a fait Maurras, proposer la soumission de l'individu à une collectivité particulière*

n'est point facile : la séduction des différentes anarchies que Maurras combat aujourd'hui est profonde, et le rôle de directeur pénible parfois et souvent douloureux. Car les hommes ne se résignent point aisément à lutter contre eux-mêmes, et le prix qu'ils donnent à tout ce qu'ils doivent supprimer en eux est si grand qu'ils s'y attachent plus volontiers qu'à ce qui constitue leur valeur réelle... La raison est peu puissante contre la sensibilité; c'est seulement grâce à l'aide d'un sentiment qu'elle peut en modifier d'autres. Cette aide, Charles Maurras l'a trouvée dans l'amour de la France. Si sa doctrine pouvait exister sans une grande admiration pour la France, et surtout sans une préférence pour tout ce qui fut créé par le génie français, c'est que cette admiration était dès l'origine dans l'ordre esthétique, si profond qu'il n'eût pu établir un système qui ne reposât point sur lui... Qu'importe pour son œuvre et pour lui ce qu'il a voulu supprimer!

Il n'y a pas une ligne de ce qu'a écrit Malraux sur Maurras qui ne le condamne lui-même. Agir pour agir, pour faire quelque chose, n'importe quoi, se livrer à une grande action quelconque, s'engager pour s'engager, toutes ces formules qu'André Malraux devait fournir à l'activisme contemporain contredisent point par point ce que Maurras enseigne de plus sûr. Qu'est-ce qu'une action que la pensée n'informe pas, qu'est-ce qu'une pensée qui n'est pas capable de se traduire en acte? « Ce qui importe, dit Maurras, c'est de penser où il faut, de vouloir où il faut, pour agir quand il faut. »

Des activistes désespérés.

Sans doute Malraux n'aura-t-il été que trop entendu par cette jeunesse violente et tragique, éparse depuis quinze ans sur toutes les terres du monde, et qui, à défaut de doctrine, nous montre ses combats... Combats où il lui suffit d'éprouver son courage comme un engagement sans retour, en y satisfaisant un

certain goût qu'elle a de la camaraderie virile, mais combats qu'elle ne cherche que pour s'y revancher de l'absurdité de la vie, échapper au néant en s'anéantissant soi-même. C'est là ce qui fait la ressemblance de tous ces jeunes « aventuriers », où qu'ils se rangent : fascistes, anti-fascistes, tous des activistes désespérés! Oui, dans ces rassemblements fraternels — et peu importe que ce soit du côté des *blancs* ou du côté des *rouges,* du côté des faibles ou du côté des forts, car ce sont le plus souvent des raisons sentimentales qui leur font choisir un parti plutôt que l'autre — ces malheureux enfants ne cherchent qu'une garantie contre la solitude. Combien y ont succombé! Et je ne songe pas sans une douleur infinie que ce romantisme de la camaraderie partisane et de la jeunesse périlleuse est à l'origine de la destinée tragique d'un Robert Brasillach!

Plus que le conseil de Maurras, c'est celui de Barrès qu'André Malraux a cru suivre en voulant être le *professeur d'énergie* de sa génération. Même anarchisme individualiste à la base, même nihilisme et aussi même angoisse. Même puissance de mépris, même frémissement de haine, même « fabrication volontaire », même stylisation esthétique, et enfin et surtout, même obsession de « se composer une belle biographie »! On n'en finirait pas d'énumérer les ressemblances de Malraux avec *un certain Barrès,* ne serait-ce que pour mieux faire apparaître les différences qui se peuvent définir d'un mot : l'absence chez Malraux de la *dimension morale,* de ce bon sens où Barrès a trouvé et accepté ses limites.

Le soin de *sa* biographie, la préoccupation qu'il en a et qui le pousse à saisir au vol toutes les occasions de vie dangereuse et pathétique, à préférer les « mensonges de l'héroïsme » aux « sincérités qui laissent l'homme à son misérable niveau », tout cela nous montre ce qu'il y a chez Malraux d'essentiellement romantique. Oui, Malraux est de la race des Byron,

des d'Annunzio, des Barrès. Ce révolutionnaire est un individualiste impénitent à qui l'action, l'aventure, ouvrent les voies de l'évasion et de la mort. André Malraux, c'est un *homme qui joue sa vie.* Du sentiment de l'absurde et de l'idée de la mort qui ne le quitte jamais, c'est une sorte de revanche contre le destin que Malraux poursuit sans relâche. *Ne pas manquer sa mort,* c'est l'obsédante pensée qui traverse toute sa vie. « Je passe ma vie à la voir, dit-il. Et ce n'est pas pour mourir que je pense à ma mort, c'est pour vivre. » Ce qui lui importe d'abord, c'est d'exister *contre la mort.* Quant à l'action, s'il la veut grande mais *quelconque,* c'est, dit-il, qu' « il y a dans ma vie un certain rythme, *une fatalité personnelle* à quoi je n'échappe pas ».

Aussi bien la façon dont Malraux prétend résoudre le problème politique et social tient trop essentiellement à ses dispositions personnelles pour pouvoir obtenir l'adhésion des *autres* : sa solution ne vaut que pour lui-même. Etroitement liée à sa conception de l'absurde, elle n'est qu'une réponse offerte à sa propre obsession du néant qui lui fait choisir l'action « comme un opium, une intoxication, *une drogue* ». André Malraux ne peut pas édicter des préceptes : il se dicte une ordonnance et dose son poison. Il ne saurait exiger des autres qu'ils se rallient à la Révolution ou à une *grande action quelconque,* par amour de la biographie d'André Malraux — et il est manifestement incapable de poser autrement le problème. Tout cela, qu'on objectait déjà au traditionalisme d'un Barrès, prend plus de force encore quand il s'agit de la chose publique, c'est-à-dire de la vie ou de la mort des sociétés. Il ne s'agit pas, en effet, de la vie ou de la mort d'André Malraux, de l'existence qu'il veut vivre ou de la fin qu'il se choisit. Il s'agit de choisir une organisation sociale concrète, et non pas l'organisation de cette « apocalypse individuelle » où Malraux, d'un ton hautain et glacé, nous convie

à le rejoindre. Pour résoudre un tel problème, il faudrait que Malraux consentît à sortir de lui-même; mais cette *infidélité à soi*, c'est, pour Malraux, le « péché contre l'esprit ». Aussi André Malraux est-il parfois tenté de se retrancher dans la solitude où, dit-il, une seule chose importe : « *Crever* en donnant *sa* mesure » — et c'est là ce qu'il aimait en Bernanos. Aussi, et quel que soit le parti qu'il se décide momentanément à servir, André Malraux ne peut-il jamais adhérer véritablement à aucun. Etre lui-même, exister séparément des autres, mourir pour soi, c'est le lot de cet esthète crispé dans l'action. Mais la Révolution ne supporte pas plus la conscience esthétique que la conscience morale. De là que Malraux lui est suspect : de là peut-être qu'il l'a quittée. Par tout ce qu'il est, André Malraux tend à l'anarchie sur le plan politique, et, sur le plan philosophique, il se laisse spontanément écœurer par la nausée de l'absurde. Dans un cas comme dans l'autre, il est lui-même trop « intoxiqué » pour qu'on puisse compter sur lui pour désempoisonner la jeunesse!

Avatars.

Comment expliquer ces avatars d'un Drieu, d'un Montherlant, d'un Malraux? Sans doute le climat où ils eurent à se frayer leur route était-il trop imprégné de maurrassisme pour qu'ils n'en fussent pas d'abord marqués. Et si leurs divergences n'ont pu se constituer qu'en réaction contre les idées et les prestiges maurrassiens, s'ils n'ont cru pouvoir vivre, se développer, faire carrière qu'autrement que Maurras, s'ils ont fait de cette réaction le signe et comme l'épreuve de leur liberté, c'est au compte de la faiblesse et non point de la force de leur pensée qu'il la faut imputer. Ce ne fut en somme qu'une façon de « se débarrasser » de celui en qui ils avaient salué « une des plus grandes forces intellectuelles de notre

temps ». Il en avait été pareillement de Barrès. Barrès avait trop préoccupé leur jeunesse, ils l'avaient trop aimé, leur art et jusqu'aux mots qu'ils employaient étaient trop « barrésiens » pour qu'un jour son ascendant ne leur devînt pas insupportable et que ses « célèbres doctrines » ne leur parussent avoir épuisé leur bienfait. Il leur fallait changer de dieux! C'était l'heure qu'attendait Gide pour gagner leur audience, Gide qui n'aura existé, quant à son influence, que comme un antidote. Antidote de Maurras (mais Maurras était toujours vivant), antidote de Barrès, de Barrès dont Gide avait si longtemps attendu la mort — à tout le moins la mort de ses théories, l'heure fatale où ses doctrines s'exténueraient, où leur utilité n'apparaîtrait plus, où, le danger passé, le barrésisme deviendrait un poncif, où son échelle des valeurs serait hors d'usage.

C'est avec les *dissidents*, race inquiète et vagabonde, que lui, Gide, allait établir ses rapports : il avait suffi du rythme contraire des générations pour qu'il pût jouer son rôle. Enseigner la joie qu'il y a à ne plus se sentir d'attaches, de limites, faire du déracinement une école de vertu, plaider en faveur d'une éducation dangereuse, et sous prétexte de leur donner l'horreur des thèses, des idées, des raisonnements, convaincre les jeunes esprits que le traditionalisme n'est bon que pour les faibles, pour la masse encroûtée dans ses habitudes héréditaires, opposer à l'acceptation le refus, la disponibilité, le non-conformisme, la gratuité, tous ces thèmes gidiens qui prenaient point par point le contre-pied des théories de Barrès, ce sont ceux que la littérature d'après-guerre allait élire, et les jeunes écrivains qui s'en croyaient les plus préservés devaient pareillement en subir la contagion... C'est Drieu La Rochelle qui disait alors : « Je ne puis me fixer dans un canton » — et cela pour « se défendre de Maurras », à qui il reprochait, comme Montherlant, de « laisser abuser de la vérité qu'il

avait saisie ». Où la méditation de Drieu et son admiration « en vacance » allaient-elles se porter pour s'acquérir un nouveau coin de propriété? Eh bien, Drieu n'avait eu qu'à retourner à la *Nouvelle Revue Française*, à André Gide, à ces lieux où l'avait naguère déjà porté son voyage. « *Je ne pourrai jamais aimer l'homme*, disait-il alors de Gide, *mais je respecte l'auteur, sa patience; tant pis si sa prudence tourne au vide. Je lui suis infiniment reconnaissant de l'exemple studieux qu'il nous donne. J'ai trouvé dans sa critique et dans celle qu'il a inspirée, celle de Jacques Rivière principalement, mille réflexions qui m'ont éclairé sur moi-même et sur les autres. Elles m'ont évité de me jeter dans une démesure où je tendais de tout mon désir de combattre.* »

Et Montherlant? A ma connaissance, Montherlant n'a jamais parlé de Gide; mais Henri Clouard a raison de dire que « Gide, convertisseur à la religion de l'instant, à l'abolition du néant par l'actuelle minute physique qui sature l'âme », a été son inspirateur le plus direct et que Montherlant lui doit plus encore qu'à Barrès! Les *Fontaines du Désir* sont-elles autre chose qu' « une surimpression Gide-Barrès, une crise de gidisme sensuel traversé de nostalgies barrésiennes »? L'alternance est-elle autre chose que ce perpétuel balancement entre Barrès et l'anti-Barrès qu'est Gide?

Quant à Malraux, dans le temps même où il louait Maurras, ne déposait-il pas sa carte chez André Gide en y griffonnant cet hommage un peu distant :

« *Il ne faut peut-être pas considérer André Gide comme un philosophe. Je le crois tout autre chose :* un directeur de conscience. *C'est une profession admirable et singulière; mais beaucoup de jeunes gens aiment à être dirigés. M. Maurice Barrès s'y employa longtemps, M. Gide aussi. Il n'est point négligeable, certes, d'être un homme qui crée l'état d'esprit d'une époque. Mais alors que Barrès n'a su donner que des conseils, Gide a montré*

cette lutte entre nos désirs et notre dignité que j'appellerai le trouble intérieur. *Par ses conseils, il n'est peut-être qu'un grand homme de « ce matin »* — une date. *Mais par cela, autant que par son talent d'écrivain qui le fait par bonheur le plus grand écrivain français vivant, il est un des hommes les plus importants d'aujourd'hui. A la moitié de ceux que l'on appelle « les jeunes » Gide a révélé* la conscience intellectuelle. »

Mauriac avait également suivi la double route : (« Je lisais Barrès, Maurras et la *Nouvelle Revue Française* ».) Mais Mauriac, excédé de voir la critique débusquer en ses premiers romans « tous les gidismes et tous les barrésismes » qui y traînaient encore, Mauriac, lui, boudait dans son coin : « *Je ne dois que des éreintements,* faisait-il, *à ces maîtres trop admirés qui, à vingt ans, m'imposèrent des attitudes d'esprit et des tours de phrases dont je commence seulement à me débarrasser!* » Ah! que Mauriac avait donc hâte de s'en défaire, et comme il était las d'avoir tant demandé et d'avoir tant reçu! Mais pour rien au monde il n'eût voulu ne pas être *avec* Gide et ne pas être *de* la *Nouvelle Revue Française* — où il ne fut jamais qu'un hôte de passage!

Tous des *épigones,* ces jeunes et brillants écrivains d'après guerre! Cette génération, si riche en talents, avait trouvé l'*instrument* chez ses grands prédécesseurs — mettons qu'elle n'avait eu qu'à le recueillir de leurs mains. Quant à sa pensée, elle avait grandi à l'ombre de ces hautes colonnes, un Barrès, un Maurras, un Bergson, un Claudel, un Péguy — quand elle ne s'était pas couchée au pied de ces mancenilliers, un André Gide, un Marcel Proust — et sous ce prodigieux afflux, elle avait fini par tout mêler ensemble, par tout confondre et par s'y perdre! La *Nouvelle Revue Française* était alors le lieu et le carrefour où se pressait sa cohue, et l'*esthétique* son appât racoleur.

Le règne du cœur.

Certains de ceux qui n'en avaient pas subi aussi directement les prestiges, qui se voulaient plus « moralistes », qui dataient de la guerre de grandes découvertes sur la vie et sur les hommes, et qui entendaient en tirer profit pour leur art et pour les lettres, certains écrivains, dis-je, nourrissaient d'autres illusions. Ils croyaient qu'on allait *forcément* vers une grande époque littéraire, que l'expérience qu'ils avaient vécue *devait* agir et conduire *fatalement* à faire une plus grande part à l'âme, à l'humain. Leur horizon ne s'était-il pas élargi? Sens tragique des destinées humaines, inquiétudes métaphysique et religieuse, ces hautes préoccupations spirituelles marquaient incontestablement leurs premiers ouvrages. Leurs auteurs n'étaient pas de ceux qui pensaient que la guerre n'aurait pas de retentissement moral sur la littérature : elle avait déposé au fond de leur conscience des faits et des images que l'oubli ne pouvait recouvrir. Ils hésitaient pourtant à « choisir ». Ils avaient une « âme »; ils le savaient désormais. De cette précieuse découverte, qu'allaient-ils faire? Désaxés et inquiets, rentrés meurtris dans un monde que ses contradictions agitaient, ils hésitaient à tracer « une allée bien droite dans le jardin des hésitations ». Leurs aînés ne les comprenaient plus; leurs cadets, dont l'inquiétude était extrême et l'impatience agressive, exigeaient d'eux des *conclusions*, et il leur fallait répondre avant d'avoir trouvé, donner une certitude qu'ils ne possédaient pas. Telle était la situation d'écrivains indéniablement généreux et moralisateurs qui, à défaut d'institutions solides, rêvaient alors de rétablir le *règne du cœur*. Georges Duhamel était le plus en vue de ces apôtres, par le talent et par la ferveur appliquée. Qu'avait-il à transmettre? L'expérience de la *souffrance*, telle que la guerre la lui avait découverte.

*

Elle était, hélas, incommunicable! A tout le moins n'était-ce pas là ce qu'il pouvait enseigner à ces enfants dont le désarroi le frappait si fort. « On dirait, disait Duhamel, que le sol manque sous leurs pieds. Ils ne savent où ils veulent aller. Ils crient, ils s'agitent. Le mouvement Dada leur est un moyen d'exprimer le trouble de leur esprit. Leur rage, tout extérieure, de destruction, trahit précisément un impatient désir d'appuis, de bases, de direction. Ils ne cassent tout que parce qu'ils sont inquiets d'avancer dans le désordre! » Le diagnostic était sûr. Oui, il y avait là un immense besoin d'ordre; et le moment était venu de « parler directement aux hommes, de leur apporter quelque chose où chacun pût consoler sa tristesse, atténuer son erreur, restaurer son courage ». Mais, tant qu'à leur souffrance on ne découvrirait pas un sens intelligible qui la leur rendît explicable, on ne pouvait leur inspirer, en la leur montrant, qu'une compassion ou un éloignement pareillement stériles. Quelle foi, quelle doctrine, quelle vérité, un Duhamel leur apportait-il? « Méfie-toi, leur disait-il, de ces gens qui ont comme une fausse passion de la vérité; ils ignorent qu'elle gît là seulement où il y a une foi, *même sans objet. Et qu'importe l'objet!* C'est dans la foi qu'est notre grandeur! » Ainsi tout cet équivoque amour des hommes n'aboutissait qu'à un fidéisme sans substance. Cette phraséologie religieuse, sans support intérieur, Maurras nous en avait guéri. « En quoi diffère-t-elle, nous disait-il un jour, de cette médecine chinoise qui substitue aux remèdes leur nom écrit avec de l'encre sur du papier qui se roule en boulettes et qu'on avale avec onction et componction? » On ne sauve pas avec l'erreur, fût-ce l'erreur idéaliste, de quelque « spiritualité » qu'elle se masque! A l'occident de sa vie M. Georges Duhamel passe ses jours à s'en désoler, en se couvrant la tête de cendre.

La loi du rempart.

Telle était alors la situation des esprits dans ces milieux intellectuels et littéraires qui se tenaient à l'écart de l'*Action française*, mais dont les discussions venaient battre le seuil de sa porte, comme au lieu où veillait le maître impavide, ce Maurras dont tous respectaient la figure. Dans la politique, les confusions étaient pareilles : les illusions et les mécomptes participaient d'une même démission. Seul Maurras expliquait pourquoi.

— C'est, nous disait-il, c'est parce que trop de Français et parmi les meilleurs, ont pensé, se sont fait honneur de penser, que la victoire de 1918 améliorerait *automatiquement, mécaniquement*, le moral de la France, par une sorte d'opération secrète et profonde, par une évolution spontanée des âmes saisies au vif de la beauté du sacrifice et touchées d'une nouvelle contagion, c'est parce que trop d'esprits ont fait confiance au cours fatal des choses pour le bien qu'ils en attendaient, que nous avons perdu cette victoire si difficilement acquise. C'est ainsi qu'on a pu voir des hommes parfaitement honorables et parfaitement patriotes, mais sans idées, sans doctrines, s'allier à leurs pires adversaires qui, sans qu'ils semblent s'en douter, ont travaillé contre eux-mêmes, contre leur cœur, contre leur propre esprit.

« Croit-on, ajoutait Maurras, que cette subversion de l'esprit national n'ait pas impressionné la jeunesse? Croit-on que ce suicide public de ceux qui incarnaient le patriotisme n'ait pas créé quelque scepticisme à l'endroit de l'idée de patrie? »

Dans cet ordre et sur ce plan, la politique touche, en effet, de toutes parts au moral, au spirituel. Ceux qu'elle avait écœurés et mortifiés en avaient subi une déperdition d'énergie qui n'est certes pas étrangère aux déconvenues de cet après-guerre. De là qu'on

vit, environ les années 1923, toute une jeunesse fuir devant l'événement, s'en détourner par lassitude, indifférence au bien commun, sentiment intime de pénurie, d'exténuation, intérêt pris ailleurs. De là cette littérature d'évasion, dont parlait alors M. Daniel Halévy. De là une morale, une religion, une politique qui, chacune à leur manière, représentaient, elles aussi, autant d'*itinéraires de fuite :* toutes ont été suivies.

La loi du rempart.

A toutes les doctrines de dissolution et de mort qui se frayaient un chemin dans le désarroi des esprits et des cœurs, la désagrégation des institutions et des mœurs, l'*Action française* opposait la *loi du rempart.* Elle était cette maison forte, l'une de ces « citadelles dans la mer », dont Péguy nous parlait déjà. Mais *tout était à refaire, tout était à recommencer :* il y avait encore et il y aurait toujours à *défendre.* Le terrain où nous voyions s'avancer nos jeunes successeurs, nous le savions *miné;* d'expérience et d'usage, nous en connaissions les pièges et les trappes. Conçoit-on que nous nous fussions tus? Oppressés de tous côtés par les forces de la désagrégation montante, les hommes de notre âge, qui avaient survécu à la guerre, sentaient le besoin de se grouper pour les travaux de réfection nécessaire.

Grâce à Maurras, nous avions une méthode et nous avions un objet. Ce que Maurras représentait à nos yeux, c'était la défense du nom français, en face d'une Europe insolente et ravie de trouver dans notre anarchie intérieure des prétextes à nous rabattre; c'était le génie d'une raison pathétique et lucide qui, des années à l'avance, lui faisait prévoir les événements.

Barrès aussi avait joué ce rôle, et la disparition de sa personne vivante a marqué une date : celle d'une *désanimisation française,* dont nous n'allions plus

cesser de voir s'étendre les ravages. C'est dans cette « période » que nous venions d'entrer. Tous nos malheurs futurs se pressaient déjà contre la porte funèbre où les obsèques nationales de Barrès avaient fait passer la fin de notre jeunesse, le 6 décembre de cette année tragique 1923, marquée de tant de drames préfigurateurs : « en janvier, occupation de la Ruhr, assassinat de Marius Plateau; au printemps et à l'été, premier regroupement des gauches contre le ministère Poincaré,première revanche de leur politique de gauche sur sa politique de la nation; le 23 novembre, assassinat de Philippe Daudet, et cette tragédie atroce allait bientôt découvrir des abîmes de haine immonde; le 4 décembre, fin de l'activité terrestre de Maurice Barrès, et ce jour-là s'était écroulée une colonne qui soutenait l'Etat français. » Tel était le bilan de cette année néfaste. Tout nous semblait contraire. Mais que la réussite s'éloigne, que la réussite se rapproche, la vérité, elle, est immuable, et la servir, c'est se mettre au service de la vie.

FIN DU PREMIER VOLUME.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 16 JUILLET 1951
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
A MAYENNE (FRANCE)

(2263)

DÉPOT LÉGAL : 2e TRIMESTRE 1951

Henri
MASSIS

MAURRAS
ET
notre temps

LA
PALATINE